

VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS - N° 20

LA VIE DE
JOHN KEATS

par
ALBERT ERLANDE

nrf

4^e édition

LIBRAIRIE GALLIMARD
PARIS 3, rue de Grenelle 1928

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

Les Hommages divins.
Niobé.
La Tragédie des Empires.
Hécule.
Le Titan.
Le Poème royal.
Festival.

PRÊT A PARAÎTRE :

Œuvres poétiques (3 volumes).
Le Titan, édition définitive.
Ode à la Création.
Ariane et Bacchus. roman poétique.
Alaciel.

ROMANS

CHEZ FERENCZI ET FILS :

La Tragédie du Consolateur.
Le Crime et son Excuse.
T. W. Fair, sa Mort et sa Femme,
Les Mandié.
Ils jouaient à la vie.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

La Tendresse.
Le Paradis des Vierges sages.
Jolie Personne.
L'Enfant de Bohême.
Le Défaut de l'Armure.
Il Giorgione.
En Campagne avec la Légion étrangère.
L'Immortelle bien-aimée.
Stella-Lucente.
A l'ordre de Dieu.
La vipère dorée.
Coup de Pif, roman pour enfants (L'Art et le Livre).

VONT PARAÎTRE :

Rien n'est impossible à l'amour, roman.
Edmée Combres, roman.
Si belle en ce miroir, roman.
Le Roi Salomon, roman.



KEATS

d'après le dessin de CHARLES BROWN.

Inv. A. 20.983

48209

VIES DES HOMMES ILLUSTRES — N° 20

LA VIE DE

JOHN KEATS

par

ALBERT ERLANDE

49876
972614

nrf

4^e édition



LIBRAIRIE GALLIMARD

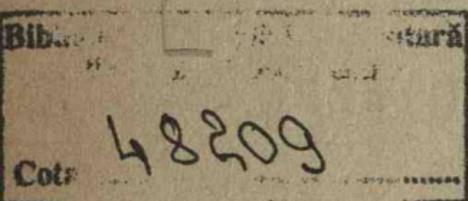
PARIS 3, rue de Grenelle 1928

82.09 Keats
82-1.09 Keats

1953

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT CINQUANTE-SIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA-NAVARRÉ, DONT SEIZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a a p ET TROIS CENT QUARANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 340; VINGT-DEUX EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL DONT VINGT ET UN EXEMPLAIRES MARQUÉS DE a a u ET UN EXEMPLAIRE HORS COMMERCE MARQUÉ HC. A.

1961



B.C.U. Bucuresti



C49276

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE, COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1928.

A ELEMIR BOURGES

I

Que l'on m'excuse si, dans ces quelques paragraphes, j'écris à la première personne et évoque des souvenirs — mais je ne vois pas de méthode plus nette pour me mettre en prise directe avec le lecteur ; lui expliquer, d'abord, comment j'ai été amené à écrire ce livre ; ensuite, le but de sa publication et les résultats que j'en escompte.

*
* *

Au cours de l'hiver 1913-14, je visitais très fréquemment Elémir Bourges. Je devais cette bonne fortune à la bienveillance de notre maître, à l'infatigable curiosité de son esprit, et aux circonstances.

A ce moment de sa vie, Elémir Bourges avait lu tout ce qu'il était humainement possible d'avoir lu sur les tragiques grecs, les prédécesseurs, les contemporains, les successeurs de Shakespeare ; il s'intéressait aux lyriques anglais du début du XIX^e siècle. La sévérité de la critique à l'égard de Byron l'exaspérait. Il trouvait que le poète de Caïn, de Ciel et Terre, de Don Juan, voire de Childe Harold avait, selon une expression qui lui était

chère, travaillé dans le grand, édifié une œuvre et respiré à pleins poumons « l'air difficile des sommets ».

Shelley avait toute sa tendresse. Par contre, il ne voyait en Keats qu'un allégorique ; une sorte d'Ovide ; un écrivain de second ou troisième plan et dont le nom était voué à pâlir de générations en générations, peut-être même à s'effacer. Des articles, des études de spécialistes — certaines excellentes d'ailleurs — des traductions défectueuses et fragmentaires le lui avaient fait imparfaitement connaître. Je pris à cœur de lui révéler le miraculeux poète qui, comme lui, avait créé, transformé des mythes, et composé sous la double visitation de la douleur et de l'esprit des contes, des odes, des sonnets d'une hauteur, d'une grâce, d'un retentissement unique dans la littérature universelle.

J'entretins Elémir Bourges de John Keats. Je l'entretins de l'homme et du poète. Je lui traduisis des lettres et des poèmes, non pas à livre ouvert, mais après avoir soigneusement choisi et préparé mes textes — et cela par respect pour celui qui m'écoutait, et par religion pour celui que j'évoquais.

O notre maître, vous acheviez la Nef. Je revois la rue du Ranelagh, la petite chambre à coucher qui vous servait de cabinet de travail, et dans laquelle tous ceux que vous honoriez de votre attention et de votre estime venaient écouter les enseignements de votre sagesse précieuse et retrouver des forces aux leçons de votre exemple. Je revois les reproductions de Michel-Ange ornant les murs et un lumineux Monticelli ; votre lit sous le baldaquin soutenu par quatre colonnes ; le meuble sur la tablette duquel, dans des cadres, se montraient Agrippa d'Aubigné,

Saint-Simon ; la bibliothèque vitrée ; et, devant les rayons, dissimulant à demi les volumes, des photographies d'amis et de disciples ; enfin votre bureau. C'est là que vous m'invitez à m'asseoir. La clarté de la lampe que rabattait l'abat-jour illuminait doucement la feuille de papier buvard recouvrant le pupitre témoin de vos labeurs, de vos méditations, et vous laissait dans la pénombre. Vous vous teniez en face de moi qui vous vénérâis, comme tous ceux que vous avez accueillis, car l'admiration que vous inspiriez était portée à l'extrême. Je distinguais votre long vêtement de pourpre foncée que coupait le plaid jeté sur vos épaules, et, sous votre inoubliable face de marbre aux traits recueillis, vos délicates mains jointes. Je m'en souviens ! une image impressionnante par sa charge humaine ou par son resplendissement, une strophe subtilement orchestrée vous faisaient tressaillir. Vous ouvriez les paupières ; vous vouliez voir la chose imprimée et les caractères révélaient, me semblait-il, à l'artiste au cœur exquis et vulnérable que vous étiez les mystères des mots et le pathétique des sentiments.

Un soir, vous m'avez demandé de conserver nos entretiens, de les rédiger — je vous l'ai promis.

*
* *

La guerre nous détourna de nos préoccupations, et nous renvoya dans un monde trop différent de celui qui avait été le nôtre pour nous y adapter sans étonnement — et entre notre maître et moi, il ne fut plus question d'un ouvrage dont j'avais, par ailleurs, égaré les matériaux.

Le 12 novembre 1925, Elémir Bourges meurt.

En pénétrant dans le cabinet de travail transformé en chapelle ardente, je ne me rendis pas compte de ce qui s'était passé, mais, peu à peu, devant l'appareil funèbre que représentaient les rideaux tirés, les cierges, le rameau de buis trempant dans l'eau bénite, le prie-Dieu, et enfin le cercueil disparaissant sous les fleurs et occupant tout le lit, la réalité m'apparut, et je demeurai atterré par l'impression que l'abîme qui nous entourait depuis tant d'années s'approfondissait, s'élargissait encore.

Quelqu'un murmura à mon côté une de ces phrases qui, à certains moments, s'échappent des lèvres, comme les pleurs tombent des paupières. « Tout ce qu'il aimait ! » Et cette voix reprit plus faiblement : — « Michel-Ange, Saint-Simon, d'Aubigné ». — Et à ces noms un autre s'ajouta : « Keats qu'il mettait au rang des demi-dieux ».

Le poète d'Endymion était là, tel que l'a dessiné Severn, à Rome, sommeillant, épuisé par les crachements de sang, la tête creusant l'oreiller, les cheveux plaqués en mèches contre le front par les sueurs de l'agonie.

*
* *

Keats était redevenu pour moi un auteur de chevet, un de ces poètes qui vous sont aussi essentiels que le pain, le soleil et le rêve, mais je ne songeais plus à en écrire.

Aujourd'hui, voici qu'en me restituant des esquisses d'articles et des exemplaires annotés jadis, le hasard, par un de ses coups de tête, et, pourquoi ne le dirai-je pas ? le louable intérêt du public à l'égard des Hommes illustres me permettent de tenir la promesse faite à la grande ombre qui nous dirige encore du fond de la tombe et qui parlera éternellement au monde par ses œuvres.

Ces esquisses, cela va de soi, ont été corrigées et enrichies par les inestimables travaux de Sir Sidney Colvin, que complètent si heureusement les travaux de Miss Amy Lowell. de Middleton Murry etc...

*
* *

Il est des êtres sensibles dont le jugement doit toucher un écrivain comme une des voix de sa propre conscience artistique. C'est à eux que je m'adresse. Sauf des exceptions, au nom de Keats, ils murmurent : « A thing of beauty is a joy for ever. » D'autres, plus érudits, ajoutent, parfois, l'épithète du poète, lue dans les Sensations d'Italie de Bourget : « Ici gît un dont le nom fut écrit sur de l'eau. » Ils vont même jusqu'à citer un titre : Ode sur une urne grecque, mais pas un mot des autres poèmes.

Je le répète : je n'écris pas pour les « spécialistes » de littérature anglaise. Je n'indiquerai donc pas ici la liste des ouvrages où j'ai puisé les renseignements biographiques les plus récents. Des lettrés trouveront dans les notes finales une documentation susceptible de satisfaire leur curiosité si je parviens à l'éveiller — car mon but est de faire connaître Keats, de le faire aimer, de faire vivre, en un mot, cet artiste qui possédait dans sa poitrine, près de son cœur de chair et de sang, un cœur de flammes qui le consumait ; j'essaierai d'ausculter ce double cœur dont les battements conjugués ont donné à cette existence, dépourvue, en apparence, d'éléments romanesques, un pathétique que la destinée plus tumultueuse d'un Byron, par exemple, ne possède pas ; j'essaierai de le situer à sa place qui est à côté des plus grands dans l'histoire de

la poésie. J'avais écrit de la poésie pure. Je biffe pure, ne tenant pas, en effet, que ce qualificatif pure laisse sous-entendre la moindre allusion aux controverses où se sont engagés d'éminents esprits. La guerre nous a coûté trop de temps, et je suis volontairement resté étranger à ces jeux.

J'espère, encore, que l'Écurie de Finsbury, à l'enseigne du Cygne et du Cerceau, lieu de naissance de Keats ; que la petite chambre de la Place d'Espagne où il s'endormit à jamais ; que la tombe où il repose, près de la pyramide de Caius Cestius, sous les violettes qu'il sentait croître sur son corps durant son agonie — un endroit « si doux qu'il rend amoureux de la mort tous ceux qui pensent pouvoir y être enterrés », dit Shelley — deviendront, pour ceux que je souhaite toucher, aussi évocateurs et sacrés que le bûcher de Shelley, le château de Combourn, la dalle, la grille et la croix du Grand-Bé que rongent et balayent les vents marins. J'espère, enfin, que l'énigmatique Fanny Brawne, si diversement jugée, prendra, néanmoins, place au nombre de celles qui ont jeté, dans les grandes âmes, des rayons et des ombres.

*
* *

Keats n'est pas un poète mondial comme certains. Il lui a manqué pour cela non pas le génie, certes, mais le temps. son aversion pour l'agitation politique et les scandales.

Ses premiers vers qu'il estima dignes de l'impression sont du printemps 1815, les derniers de l'hiver 1920. Il pensait, en outre — et Edgar Poe, Baudelaire le penseront plus tard, eux aussi — que l'enseignement, était une hérésie capitale en littérature. Il faut entendre ce

terme dans le sens que lui assignaient Victor Hugo et Sully Prudhomme, ou mieux le remplacer par philosophie : leur philosophie. Mais le torrent verbal de Victor Hugo a absorbé cette philosophie. Sully-Prudhomme a été dévoré par elle. L'aliment était maigre, et la philosophie n'a retiré de cet ordinaire ni bienfait ni ennui de santé. Observons, cependant, que s'il existe un enseignement dans les Mages et les Misérables, il en existe un autre dans La Maison du Berger et dans Servitude et grandeur militaire ; mais l'enseignement de Hugo est souvent d'un primaire ; l'enseignement de Vigny descend toujours d'En-Haut.

L'esthétique de Keats, son tempérament, car l'Homme et l'artiste en lui étaient un, lui défendaient le didactisme. Il a écrit, en février 1818, à Reynolds, peu avant la publication d'Endymion : « Nous haïssons la poésie qui a une intention manifeste sur nous et qui, si nous ne tombons pas d'accord avec elle semble frotter ses mains dans les poches de ses pantalons. La poésie doit être grande et discrète — (Mallarmé pensait de même) — une chose qui pénètre en votre âme, qui ne la surprend ni ne l'étonne par elle-même, mais par son sujet. — (Et nous verrons quelle ampleur il donnera à ce mot, par la suite.) — Comme les fleurs cachées sont belles, combien ne perdraient-elles pas de leur beauté, si elles se mettaient à se précipiter sur la route publique en criant : « Admirez-moi, je suis une violette. Aimez-moi éperdument, je suis une primevère ! »

Keats n'étale pas ses douleurs dans son œuvre à la façon d'un Musset. Sa pudeur est si absolue, son empire

sur lui-même si fort que ses intimes n'osèrent jamais lui parler de la furieuse passion que Fanny Brawne lui avait inspirée et dont le secret ne lui échappa qu'au moment où, sans espoir de guérison, il quitta Londres pour aller mourir en Italie. Sidney Colvin a respecté cette pudeur. Il a, dans son édition des Lettres, supprimé celles à Fanny Brawne, comme trop déchirantes. Buxton Forman a passé outre. La publication choqua. En est-il de meilleure preuve que l'opinion émise par Matthew Arnold dans son essai sur la lettre d'amour de Keats ? — « C'est, écrit-il, une espèce de lettre d'amour qui sent l'aide chirurgien, lettre que l'on peut entendre débiter en cas de rupture de fiançailles ou dans la chambre des divorces. L'homme sensuel s'exprime en elle, et un type d'homme sensuel sans instruction ni usage du monde. » Pour être équitable, il convient d'ajouter que, dans le même essai, faisant allusion à cette phrase de Keats : « Je pense que je serai au nombre des poètes anglais après ma mort. » Arnold affirme : « Il y est ! il y est, et à côté de Shakespeare. » — C'est là aussi l'avis de Middleton Murry à qui nous devons les études les plus substantielles consacrées à Keats jusqu'à ce jour.

*
* *

Grâce à cette correspondance complète, Keats nous apparaît tel qu'il était, tel qu'il se savait et se redoutait, tel que l'avaient deviné ses amis, et chose émouvante ses éditeurs pour qui il était, cependant, une déplorable affaire d'argent — mais ces derniers lui étaient si étroitement attachés que l'un d'eux, Richard Woodhouse, recopiait et datait non seulement les poèmes de leur auteur mais

encore les variantes et les moindres fragments, vers ou prose, échappés de sa plume ; et ces manuscrits et papiers pieusement conservés à la Bibliothèque Morgan, mis à la disposition de chacun, étudiés avec le profit que l'on imagine, par Amy Lowell, ont fait rayonner autour de Keats une lumière plus ardente et révélé un être intensément humain, l'être qui, souvent au milieu d'incessantes difficultés matérielles et tourments moraux, déclarait qu'il avait mué et se félicitait d'avoir échangé ses ailes déplumées contre une « paire de bonnes jambes sublunaires ».

Qui, aujourd'hui, ne sentirait pas au jet du tronc, à l'épaisseur et à la dureté de l'écorce, à la disposition et à la force des branches, à la luxuriance des rameaux qui divisent en mille voix le souffle des vents passagers, au lustre des feuilles que les racines de l'arbre solidement planté se nourrissent de tous les sucs de la terre ?

*
* *

49276 La sensibilité de l'adolescence est ordinairement piquée au vif par Shelley ou Byron, ainsi que par Lamartine et Hugo ; mais, je l'ai souvent observé, les mêmes voies font arriver à Keats et à Baudelaire, — et une fois sous l'influence de ces magiciens on ne se libère plus d'un enchantement où sont ravis l'intelligence, le cœur et les sens. Le public qu'ils ont conquis ne s'éloigne plus d'eux, et toute poésie comparée à la leur semble tintamarresque et triviale.

☞ Puisse ce travail — et c'est le résultat que j'en escompte — engager un érudit qui serait également un artiste à traduire l'œuvre de Keats, sans oublier la correspondance. Elle est unique dans la littérature épistolaire, et indispen-

sable pour comprendre la qualité, l'étendue, la variété, la santé du génie de Keats, l'ardeur de son tempérament.

Les lettres de Shelley et de Byron datent. Les siennes semblent écrites d'hier. Adressées à Fanny Brawne, ces lettres nous montrent non pas un « Keats qui n'était plus Keats », selon l'expression de Sidney Colvin, mais Keats en proie aux affres que, chez un visuel de sa race, avait engendrées cette réalité pitoyable en elle-même qu'est une passion sans espoir, exaspérée, dénaturée par les venins et les démons de la jalousie. Adressées à sa famille et à ses amis, ses lettres sont enjouées, spirituelles, sarcastiques, drôles, d'une frémissante délicatesse, remplies de la fantaisie, de la mélancolie, de la sagesse, du bon sens particulier aux poètes qui rendent si précieux les Comédies de Musset, les Nuits florentines d'Henri Heine, les Souvenirs de Banville. Elles contiennent, en outre, sur les œuvres, et sur les hommes — ses prédécesseurs contemporains, rois, écrivains, politiciens, gens de théâtre, et sur ses propres productions — des jugements dont le tranchant et la justesse décèlent une organisation intellectuelle robuste et souple ; une philosophie de la vie et de l'art susceptible d'éprouver les cervelles les plus exigeantes.

Un des derniers commentateurs de Keats, Clarence Dewitt Thorpe, remarque (The mind of John Keats, New-York, 1926) — que, dans le volume publié à l'occasion du centenaire du poète, deux écrivains, Arthur Lynch et Chutton-Brock appellent explicitement Keats un poète philosophique. Arthur Lynch écrit : « Keats était un philosophe d'abord, un poète ensuite. » Chutton-Brock écrit : « Keats était un poète philosophe, et c'est pour cette raison qu'il n'est tombé dans aucune erreur

philosophique dans sa conception de la poésie. » Dans ce même volume du Centenaire — et j'emprunte encore ces citations à l'ouvrage de C. D. Thorpe — E. de Selincourt met le développement artistique de Keats en relation directe avec son développement intellectuel. — Bernard Shaw, avec un évident désir de déconcerter, déclare qu'il y avait dans Keats les germes d'un bolcheviste, et que s'il avait vécu, il eût pu devenir un propagandiste et un prophète.

*
* *

Du chemin a été parcouru depuis l'époque où Georges William Dawson écrivait en style raboteux : « Byron et Shelley étaient remplis tous deux de la ferveur de l'esprit révolutionnaire, mais chez Keats on n'en trouve nulle trace. Il ne s'intéressait pas à l'homme. Il ne découvrait aucun aliment pour la poésie dans les passions et les luttes de la vie humaine commune... La seule pensée qu'il ne se soit jamais appliqué à mettre en valeur dans tous ses écrits, est que la beauté est digne d'adoration, et que la beauté devait être adorée pour elle-même... Il substitue aussi l'adoration de la beauté à celle de la vérité et cela paraît avoir satisfait tous les instincts religieux de sa nature. » Voilà qui est aussi brillant que le paragraphe suivant extrait de l'abrégé de la littérature anglaise de Jusserand.

Dans cet ouvrage, il est consacré à Keats une page et demie. C'est beaucoup si l'on se souvient que Taine se débarrasse de l'auteur de L'Ode au rossignol, de la Veillée de Sainte Agnès, en quelques lignes, après lui avoir décerné un brevet de paganisme — Coleridge,

si bien compris par M. John Charpentier, n'a pas été jugé digne de plus d'attention.

« Le démon philosophique, déclare Jusserand, agitait l'âme de Shelley et la troublait au point de la remplir de ténèbres et de tempêtes ; jusque dans les vers d'amour de Shelley paraît sa passion pour la réforme du monde. De ces rêves et de ces aspirations, Keats ne se soucie nullement, réformer n'est point son affaire ; admirer, désirer, aimer, voilà ce qui occupe son âme et son cœur. Il admire, il désire, il aime jusqu'à souffrir et à mourir ; toute beauté l'émeut ; rien de ce qui n'est pas beauté ne le touche : « Beauté, dit-il, c'est Vérité ; Vérité, c'est Beauté. Nous ne savons que cela et n'avons besoin de savoir rien autre sur terre ! » Nulle action dans ses vers, nulle intention morale..., etc... »

Voici la réplique de Keats : « La nature est belle ; la nature humaine plus belle encore. » — « Je sauterais dans l'Etna pour accomplir quelque bienfait public. » Que penser de son souhait d'employer ses dernières forces à se sacrifier pour un beau rêve humain ? Et de cet aveu : « Je me proposais de parcourir le Nord, cet été ; il n'y a qu'une chose pour m'en empêcher — Je ne sais rien — je n'ai rien lu — et j'ai l'intention de suivre les conseils de Salomon « Acquiers du savoir — acquiers de l'intelligence ». Je m'aperçois que les jours de mes jeunes années se sont écoulés ; je m'aperçois que je ne puis avoir d'autre joie au monde qu'à étancher ma soif continuelle de connaissance. Je m'aperçois qu'il n'y a point d'autre but digne d'être poursuivi sauf l'idée de faire quelque bien dans le monde — Quelques-uns y parviennent par leur société — d'autres par leur esprit — d'autres par leur bienveillance — d'autres par une sorte de don de répandre

le plaisir et la bonne humeur sur tous ceux qu'ils rencontrent — et dans mille différentes voies, tous obéissent au commandement de la grande nature. Il n'y a pour moi qu'une voie. La route passe par l'application, l'étude et la pensée. Je la poursuivrai ; et, à cette fin, j'ai l'intention de me retirer pendant quelques années. — J'ai hésité assez longtemps entre le sens exquis du voluptueux et l'amour de la philosophie. Je serais heureux, si j'étais fait pour le premier ; comme je ne le suis pas, je tournerai toute mon âme vers le second ». — Keats ne parle que d'étude et de philosophie, il oublie modestement l'invincibles source de rajeunissement et de joie qu'est son œuvre exaltante.

II

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle arrivait à Londres un certain Thomas Keats.

Aucun document ne nous révèle s'il était entré par le Nord, le Sud, l'Est ou l'Ouest, s'il avait voyagé à l'intérieur ou sur l'impériale de la diligence ou bien à pied, son bâton à la main, son sac au dos. Il venait très probablement des Comtés de l'Ouest courir sa chance, comme tant d'autres, dans la capitale. Ce n'était certes pas un personnage d'importance, mais sûrement un garçon robuste, éveillé, sachant lire et écrire, doué de bon sens, de belle humeur et du plus solide appétit.

On ignore également à quelle famille il appartenait et quelles étaient ses ambitions et ses aptitudes. Était-il apprenti maçon, menuisier, ou forgeron ? Ouvrier agricole, valet de ferme ou gardien de troupeaux ? Peut-être tout à la fois. Poursuivait-il un but en quittant son village ou cédait-il simplement à un désir d'aventure et à l'appel de la grande ville ? Thomas Keats a négligé de nous renseigner à ce sujet, et nul par la suite ne s'en chargea pour lui.

Quelle fut l'existence de Thomas Keats à Londres ?
Mystère.

Est-ce au moment où déceptions, manque d'argent le ramenaient chez lui, est-ce sur une de ces indications que les travailleurs se communiquent à l'auberge, qu'il se trouva, un beau jour, devant l'écurie de louage, à l'enseigne du Cygne et du Cerceau, que tenait, à Finsbury Pavement devant les terrains vagues de Lower Moorfields, tout près de la gare actuelle de Liverpool Street, Mr John Jennings ? — et ce dernier, soit qu'il eût besoin de personnel, soit que Thomas Keats l'eût attendri ou lui eût plu, l'embaucha comme palefrenier.

La famille se composait du père, de la mère, d'une fillette Frances ou Fanny née en 1775.

Mr John Jennings était un homme généreux, confiant, facile à duper. Son entreprise était certainement importante, mais pas assez, cependant, pour qu'il figurât sur les registres officiels des grands propriétaires de chevaux. Peut-être aussi est-ce là le fait d'un caractère soucieux de sa liberté.

Mrs Jennings était une femme raisonnable, constamment préoccupée du bien-être des siens.

Le palefrenier gagna si bien la sympathie de son patron, que celui-ci n'hésita pas à le marier à sa propre fille Frances qui n'était qu'une enfant au moment où Thomas Keats entra en fonction à l'écurie du Cygne et du Cerceau.

Le mariage fut célébré le 9 octobre 1794, non pas à la paroisse des Jennings, mais à l'église plus aristocratique de Saint-Georges, Hanover Square, ce qui dénotait une pointe d'ostentation.

John Jennings confia chevaux et voitures à son gendre et se retira, en compagnie de sa femme, à Ponders End. Il y mourut le 8 mai 1805, laissant une fortune de 13.000 livres. Sa veuve s'en fut habiter à Church Street, Edmonton.

On n'a pas défini quels mobiles avaient poussé John Jennings à établir aussi richement son employé.

Keats et Jennings sont des noms originaires de Cornouailles. Sir Sidney Colvin suggère — et ce n'est de sa part qu'une simple hypothèse — qu'il y avait, peut-être, entre les deux hommes de très vagues liens de parenté. Ses recherches l'ont amené à découvrir que ce nom de Jennings est très commun dans le district de Falmouth, et que des enfants sont nés, vers 1770, du mariage de John Jennings avec une Catherine Keate.

Autre supposition — toujours de S. Colvin. — Qu'y aurait-il d'impossible à ce que Thomas Keats fût ce Tom Keast né en 1768 dans la paroisse de Saint-Agnès, entre New Quay et Redrutk — et que ce nom de Keast fût changé ultérieurement en Keats, « comme Crisp en Cripps, par exemple ? »

Sir Sidney Colvin relève encore qu'au milieu du XVIII^e siècle, des Keats se sont établis dans le Devon, en la personne d'un chef d'école de Blundell, plus tard recteur de Bideford, et dont le fils le capitaine Sir Richard Godrom Keats du *Superb* fut un des meilleurs lieutenants de Nelson, — mais aucune parenté entre ces Keats et ceux de Finsbury ; sans cela, ces derniers, fiers de leur nom comme ils l'étaient, n'auraient certainement pas manqué de faire état de tels ancêtres.

Il y avait eu un marin dans la famille, leur oncle maternel, le lieutenant John Midyleg Jennings. Il avait servi avec honneur sous le pavillon de Duncan, s'était battu à Camperdown et avait laissé une réputation de bravoure qui exaltait les jeunes Keats. Le lieutenant Jennings était un homme d'une telle stature que, pendant l'engagement de Camperdown, il avait été la cible de la mousqueterie ennemie, comme le raconta l'amiral hollandais de Winter à l'amiral anglais.

Frances Jennings était vive, jolie. Elle aimait le plaisir et son goût effréné pour les fêtes, ses imprudences, furent cause qu'elle mit au monde, le 31 octobre 1795, à Finsbury, un garçon de sept mois, mais admirablement constitué.

Le nouveau-né fut nommé John, et baptisé, le 18 décembre 1725, à Saint-Bolph's Church dont le Rév. Conybeare était le recteur.

Nous reviendrons à Frances Keats dont un lugubre portrait a été tracé plus tard. Elle a été, néanmoins, une mère et une épouse parfaite. Elle donna à son mari trois garçons : Georges, le 28 février 1797 ; Tom le 18 novembre 1799.

Les affaires prospérant, et la famille vraisemblablement destinée à augmenter encore, le jeune couple quitta le logement qu'il occupait à Finsbury au-dessus ou à côté des écuries et remises et s'installa, à un demi-mille de là, à Craven street, City road, où, en 1801 naquirent : Edmond mort en bas âge, et en 1802, Frances Mary. Keats l'appelait Fanny dans les lettres exquises ou poignantes qu'il lui adressa alors qu'elle subissait la tutelle du sinistre Richard Abbey.

Elle fut toujours l'objet de la sollicitude la plus tendre du poète. Keats en fut souvent réduit, soit pour la rencontrer, soit pour lui faire parvenir les moindres billets, tant la surveillance exercée sur la malheureuse était serrée, d'employer des subterfuges d'amoureux. Fanny Keats épousa, après la mort de son frère, un Espagnol, le Señor Llanos, et, en dépit de la déplorable hygiène physique et morale de son enfance, termina ses jours à Madrid, en 1889.

*
* *

« C'est une chose mélancolique et qui fait rêver sur l'indigence des familles et de la société que presque toujours les heures matinales d'un grand destin restent inaperçues », observe René Benjamin dans sa *Prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*. Cela, par contre, favorise l'éclosion des légendes. Une vieille voisine des Keats, Mrs Grafty, raconte qu'un jour, ayant demandé à Georges ce que faisait son frère, Georges avait répliqué : « Il veut être poète. » — « Oui, poète », avait insisté la commère. John avait aussi l'habitude, paraît-il, de donner une rime au dernier mot qu'il avait entendu, puis de déguerpir en éclatant d'un rire étrange qui saisissait. La bonne dame avait sans doute de l'imagination...

Keats adorait sa mère. Il était son préféré. On raconte encore que Mrs Frances Keats souffrante ayant besoin d'un repos complet, le gamin prit la garde à la porte de la chambre — certains disent un vieux sabre rouillé à la main — et défendit à qui-

conque de pénétrer auprès de la malade. Les enfants les plus ordinaires sont capables d'une telle prouesse. Seule l'idée de s'armer d'un vieux sabre indiquerait une sensibilité autre que la commune — et encore.

Keats évoque son enfance dans un petit poème qu'il écrivit en 1818, à sa sœur Fanny, au cours de son voyage en Écosse. Il s'y dépeint comme un sujet fort bizarre, aimant courir la campagne d'où il rapportait des oiseaux qu'il apprivoisait, des mésanges qu'il lâchait dans les appartements, des grenouilles et des poissons qu'il faisait nager dans des tubs, sans s'émouvoir des remontrances des siens et des cris de la bonne qui menaçait de faire cuire ces bestioles dans une casserole...

On imagine fort bien les frères Keats rendant de fréquentes visites aux écuries, afin de voir de beaux chevaux de selle ou de trait, des véhicules de toute sorte, des harnais bien fourbis, d'entendre les postillons prononcer en plaisantant des noms de villages et de routes inconnus, d'assister au départ des attelages reluisants. au retour des attelages poudreux.

Enfin, il fut temps de mettre les garçons à l'école. Il fut d'abord question d'Harrow, mais l'éducation y était coûteuse et l'établissement fréquenté par une classe de gens supérieure à celle des Keats. On se décida enfin pour la John Clarke's School à Enfield. John y fut envoyé d'abord, puis Georges, enfin Tom dont la santé était précaire — et l'on peut dire que de l'instant où il entra chez ses excellents maîtres, l'étoile de John Keats était allumée.

L'école de J. C. Clarke était une agréable demeure du XVIII^e siècle, bâtie par un marchand des Indes Orientales et située dans un vaste jardin. Des fleurs, des grenades, des têtes de chérubins ornaient la façade de briques conservée à l'Albert Museum, South Kensington. Tout autour s'étendait la campagne anglaise si riche et si riante. Keats pouvait suivre un ruisseau qui se jetait dans la Lea, s'égarer dans les sentiers, admirer les cottages, les champs de blé et les prairies, les ondulations de la forêt d'Epping, les hauteurs de Highgate, écouter et distinguer les chants des oiseaux. Son âme, à son insu, se chargeait d'images. Sa sensibilité s'affinait.

Les élèves de John Clarke appartenaient à des familles de commerçants modestes et de boutiquiers. On y comptait des fils de réfugiés de la Révolution, aussi la langue française y était-elle particulièrement en honneur. Keats apprit peu de latin, pas de grec. C'était un écolier médiocre, remarquable par la petitesse de sa taille, sa force et sa combativité. Georges, son cadet de seize mois était, par contre, très grand, pondéré, toujours prêt à calmer son aîné à qui il avait voué un véritable culte que Tom partageait.

Keats était querelleur, facilement exaspéré, et alors intraitable. Un de ses condisciples, Holmès, déclare que Keats était « une créature de passion ». Il ajoute que « se battre était pour Keats le boire et le manger ». Il se battait loyalement, bravement, regardant son ennemi bien en face, attaquant durement des poings. Il était spirituel, comique ; imitait étonnamment la voix, les gestes, les manières des uns et des autres ; mettait de son côté tous les mauvais garnements de

la classe et de l'école. Il était bien tenu et avait fort bon air, vêtu d'une jaquette très courte, aux très gros boutons imitant la perle ; et, de son large col amidonné sortait une tête surchargée d'une chevelure d'or roux, une face composée de traits d'où se dégageait une sorte de fascination. Néanmoins, ceux qui le connurent à Enfield ne voyaient pas en lui un futur poète, mais un soldat, un marin. Que de fois n'a-t-il pas dû entretenir ses admirateurs, fils de commerçants et de boutiquiers, des prouesses de l'oncle Jennings, du géant bravant les balles hollandaises, à Camperdown ?

Après ces accès de rage, Keats avait des détentes nerveuses. De cuisants remords le torturaient. Il s'excusait — aussi délicieux dans ses moments de repentir et de tendresse, qu'impressionnant durant ses crises d'exubérance ; et chacun s'appliquait, certainement, à se faire pardonner par l'orgueilleux garçon d'avoir eu à lui pardonner.

Au fait, en y réfléchissant, Mrs Grafty, la vieille voisine des Keats, à Craven Street, n'avait pas manqué de perspicacité...

*
* * *

John Clarke avait au nombre de ses maîtres répétiteurs son propre fils Charles Cowden Clarke. Ce dernier avait huit ans de plus que Keats ; il devina son génie et s'attacha à lui.

Thomas Keats venait souvent voir ses fils à Enfield, soit seul, à cheval, soit en compagnie de sa femme. Il conduisait, alors, un élégant cabriolet ; et, au dire de

tous, il était magnifique, donnant une rare impression de santé et de joie, quand, bien campé sur son siège, fouet et guides en main, il lançait sa bête sur la route.

Le 17 avril 1802, à une heure du matin, comme il revenait d'un dîner ou d'une visite à Enfield, sa monture trébucha dans City Road, en face de la chapelle méthodiste. Thomas Keats se fracassa le crâne sur le pavé.

Des lampes à huile éclairaient les rues de Londres. Les bouges y pullulaient. Pas de police organisée. Des gardes de nuit. Ce fut par eux que le blessé fut ramené dans une maison voisine où il expira à huit heures du matin. Il avait trente-six ans.

Pire catastrophe ne pouvait atteindre la famille.

Mrs Frances Keats ne se découvrit en elle ni le courage, ni les aptitudes suffisants pour prendre la direction de l'écurie de louage. Pourquoi ne ferait-elle pas comme tant d'autres qui, dans une situation semblable à la sienne, s'étaient mises à l'ouvrage ? On lui citait, en exemple, Mrs Mountain de Snow-Hill ; Mrs Nelson d'Aldgate qui faisaient prospérer les auberges héritées de leurs maris. Mrs Keats se récusa. Un tel effort n'entraînait pas dans ses moyens.

Les choses allèrent tant bien que mal, et se compliquèrent bientôt de façon singulière. Un an après la mort de Thomas Keats, sa veuve se remaria avec un certain Richard Rawlings, successeur de Thomas Keats aux écuries du Cygne et du Cerceau.

A cette époque, le grand-père Jennings mourut à Edmonton. Il laissait une fortune de 13.000 livres ainsi répartie : « à sa veuve, un capital devant rapporter 200 livres de rente ; à sa fille Frances, depuis peu Mrs Rawlings, un second capital dont le revenu se

montait à 50 livres qui devaient revenir aux enfants à la mort de la mère ; une somme de 1.000 livres qui devait être également répartie aux enfants à leur majorité. »

Mrs Rawlings sans doute mal influencée — et peut-être même approuvée par sa mère — lui intenta un procès pour la répartition de cette somme. Elle s'adressa à la Court of Chancery. Ce désastreux litige, qui ne se termina qu'en 1824, ajouta les horreurs de la gêne et parfois de la misère aux drames qui précipitèrent la mort de Keats.

Mrs Rawlings abandonna bien vite un époux avec qui elle n'était pas heureuse et dont le caractère, par le peu que nous en savons, se révèle assez bas, et la conduite assez louche. Elle se réfugia à Edmonton auprès de sa mère.

Elle meurt de consommation le 10 février 1810, peu après son second mari.

La grand'mère Jennings devient l'unique soutien de la famille. Mais elle a 74 ans, elle est seule — son mari, son fils, son beau-fils, sa fille ne sont plus ; elle a quatre petits-enfants. Deux d'entre eux sont en parfaite santé : John et Georges ; deux ont besoin de soins : Tom et Fanny ; et le mal qui a emporté leur mère augmente les inquiétudes de la bonne dame. Elle a recours pour l'aider à remplir son rôle difficile d'aïeule à un de ses concitoyens et ami, Richard Abbey, et à Rowland Sandwell. Elle a confiance en eux. Rowland Sandwell abandonna rapidement sa charge, doublant ainsi la responsabilité et l'autorité de Richard Abbey. — Il ne fut plus question, dans la vie de

Keats, ni de Rowland Sandwell, ni des écuries du Cygne et du Cerceau.

Richard Abbey ! Ce nom a été déjà imprimé ici. Il était marchand en gros de thé et de café et banquier : boutique et comptoir sis à Londres, 4, Pancras Lane. C'est lui qui a tracé de la mère du poète le lugubre portrait auquel il a été fait allusion plus haut. Ce document a été rédigé par Taylor, sous forme de mémoire, d'après la conversation que ce dernier a eue avec le marchand de Pancras Lane, une fois le poète mort.

Richard Abbey dépeint Miss Frances Jennings comme une créature d'une voracité exceptionnelle ; d'une sensualité rebutante ; si ardente de tempérament, prétend-il, qu'il était dangereux de rester seul avec elle. Il raconte qu'elle était amoureuse d'un épicier de Bishopgate Street ; que les jours de pluie, en passant devant la boutique, elle troussait hardiment ses jupes, et montrait ses jambes qu'elle avait, remarque Richard Abbey, fort belles. Il affirme que c'était une de ces filles qu'il est prudent de marier à tout prix, et qui faisait, de son côté, tout son possible afin de ramasser un époux quel qu'il fût, ce qui explique — toujours d'après Richard Abbey — qu'elle n'ait pas reculé à devenir la femme d'un valet d'écurie de son père — mensonge, car Thomas Keats, à l'époque de son mariage avec la fille de son patron, n'était plus palefrenier au Cygne et au Cerceau, mais homme de confiance. — Oh ! Mrs Keats a eu de la chance d'accoucher de son premier enfant, bien qu'avant terme, un an après son mariage. Abbey aurait eu la partie belle.

Il continue ses gentillesses en disant qu'après la mort de Rawlings, sa veuve s'adonna à la boisson et vécut en concubinage avec un juif nommé Abraham — ce qui est encore faux — car on sait que Mrs Rawlings, son second foyer déserté, habita Edmonton, chez sa mère, où ses fils venaient l'embrasser, ainsi que leur « granny Good » — et l'on devine quelles mélancoliques vacances passaient les trois garçons auprès de ces deux femmes dont la situation matérielle était toujours bonne, mais accablées moralement.

Ils retrouvaient un peu de joie en compagnie de leur jeune sœur Fanny.

Nous ne sommes pas fixés exactement sur le caractère de Richard Abbey — à moins que les lignes que l'on vient de lire et celles que l'on lira par la suite ne suffisent à le juger. Mrs Jennings, nous l'avons vu, avait confiance en lui. Dilke l'accuse d'avoir maladroitement arrangé les affaires de ses pupilles ; Taylor parle de sa générosité — mais Dickens nous a appris sous quel masque de pureté pouvaient se cacher les âmes noires d'un Pecksniff et d'un Bumble. — Il existe une race de dévergondés qui se complait dans l'ignominie facile et n'atteint au vice que par miracle, car elle manque d'imagination.

Nous savons, en outre, que Mr Richard Abbey portait, habituellement, des bas de coton, des jarrettières et des demi-bottes, mais qu'un soir, au dîner des fabricants de ceintures, il avait exhibé un pantalon et fait sensation, car il n'était pas dans les coutumes des gens de sa classe d'emprunter des vêtements de gentlemen.

Les théories de Lavater étaient alors en faveur, et le docteur Hammond d'Edmonton, un autre ami de la famille chez qui Keats allait être placé comme apprenti chirurgien, déclarait que l'on découvrait sur le front du personnage les bosses de la bienveillance. Il employait, je crois, un terme plus savant qui m'échappe mais qui devait fort réjouir Thomas Keats.

Dans le mémoire de Taylor, Thomas Keats est aussi maltraité que sa femme. Certes, Thomas Keats était un heureux vivant, et il n'avait aucune raison de ne point l'être. Il nous est habituellement présenté comme un « vrai gourmand », très sensible aux plaisirs de la table, ce qui n'est point déshonorant. Le home des Keats nous apparaît comme un de ces chauds intérieurs anglais si intensément décrits par Dickens. Le père, qui travaille ferme et au grand air, a fort bon appétit. Le teint coloré, il raconte des histoires où il est question de chevaux, de relais, d'auberges, d'accidents de route, de records de vitesse, de voyages dans le vent, la pluie, la neige ou sous le radieux soleil ; des étrangers qu'il a voiturés. Les enfants écoutent de toutes leurs oreilles. La mère s'empresse, mais peut-être aussi que jeune, indolente, coquette comme elle l'était, chacun s'empressait-il autour d'elle. Pendant la veillée, pour recevoir les voisins, le punch au citron flambe dans le bol de porcelaine. A la Noël, le gui et le houx décorent la salle à manger, les bûches brûlent dans l'âtre — et cela n'a pas été une petite affaire que de choisir et de faire cuire à point la dinde et de confectionner le pudding.

Richard Abbey dépeint Thomas Keats non pas

comme un « vrai gourmand » mais comme un goinfre ; il prétend que, chez lui, on passait quatre jours de la semaine à préparer le repas du dimanche. Vraiment, la nourriture hante le banquier marchand en gros de café et de thé ! Il reproche à Thomas Keats de s'attarder dans les tavernes, de parader sur un superbe cheval, partout où il y a des fêtes, à Highgate, à Highburg, et affirme que si le malheureux s'est fracassé le crâne sur les pavés de City Road, ce n'est point parce que sa monture avait trébuché, mais bien parce qu'il était ivre, selon sa coutume.

Certains commentateurs ont insinué — et leur hypothèse en indigna d'autres — que Richard Abbey avait été amoureux de Mrs Jennings — dont il parla, il faut le dire, toujours avec respect — et de sa fille, et que la jalousie était la cause de son exemplaire bassesse.

Cette malpropre histoire ne semble pas invraisemblable quand on songe à l'aversion qu'Abbey témoigna aux fils de Thomas Keats, sauf à Georges, et de sa rigueur à l'égard de Fanny.

A la mort de la grand'mère Jennings (décembre 1814), il s'empara de la fillette, ce qui était légal — et la claustra, ce qui était criminel.

Si les allégations de Richard Abbey au sujet de Mrs Rawlings renferment un fond de vérité, Keats en a-t-il eu vent ? Son premier regard sur le monde lui a-t-il révélé l'indignité d'une mère qu'il avait adorée, passionnément soignée, veillée, distraite par la lecture de romans, pendant la maladie qui l'arracha aux siens, et dont son frère Tom paraissait déjà menacé ?

Keats n'eut jamais un souvenir pour son enfance. En conservait-il, au cas où il en eût été informé, une terreur sacrée ? Est-ce par cette incroyable maîtrise de soi dont il fit preuve dans toutes les circonstances de sa vie qu'il demeura déchiré, mais muet ? Lui, l'homme, le poète d'une sensibilité telle, écrit admirablement Amy Lowell, qu'il aurait pu « toucher la douleur avec ses mains » ne dut prononcer le nom de ses parents que dans l'intimité, avec ses frères et sa sœur, et au cours des âpres discussions d'argent soutenues avec Richard Abbey.

Il n'écrivit jamais ces noms, sauf une fois, dans le post-scriptum d'une lettre adressée à Fanny Brawne, et en ces termes : « Mon sceau est marqué comme une nappe de famille aux initiales de ma mère F, pour Fanny, placées entre les initiales de mon père. »

Nous ignorons à quelle demande ces lignes répondaient. Keats était collectionneur de cachets ; et il est possible qu'en donnant ce renseignement à sa fiancée, il ait cédé à la seule volupté d'écrire ce nom qu'avait porté sa mère et qui était celui des deux êtres qu'il chérissait le plus au monde !

III

La première décision de Richard Abbey à l'égard de ses pupilles fut de les laisser à l'école de John Clarke une année encore.

Keats s'abîma dans l'étude avec la fougue qui caractérisait ses moindres actes.

Orphelin, il sent autour de lui le vide et probablement redoute déjà l'antipathie de son tuteur. Il sent qu'il est chef de famille, que Georges et Fanny, Tom si délicat, auront à compter sur lui. Le bon sens, l'honnêteté hérités de son père lui montrent les êtres et les choses tels qu'ils sont. Il prévoit la lutte, s'y prépare avec un courage tonifié par une force encore anonyme, qui s'appellera génie, et qu'ont éveillée aux profondeurs de son être les bienfaits de la douleur.

Il lit sans méthode, avidement, tout ce qui lui tombe sous la main. Il lit, comme il se querellait, se battait : par besoin ; ensuite, avec ivresse. Il éprouve délicieusement ce qu'il éprouva plus tard intensément, quand après avoir ouvert pour la première fois l'Homère de Chapman, il se compara dans un sonnet superbe « au veilleur du firmament lorsqu'un nouvel astre surgit

à sa vue ; ou à Cortès silencieux fouillant le Pacifique, du haut d'un pic du Darien. »

Keats voit les terres nouvelles que lui révèlent ses lectures. Sa supérieure organisation artistique lui permet d'en discerner les particularités des habitants, de la flore et de la faune ; d'en respirer les parfums, d'en entendre les rumeurs et les voix. Un monde s'organise dans sa cervelle qui n'était qu'un chaos de sensations, d'images, et que la naissante pensée anime. Il lit sans pédanterie ni ostentation, émerveillé ! Il lit pendant les récréations, au réfectoire.

Charles Cowden Clarcke nous le montre étudiant *l'Histoire de notre temps*, de Burnet, appuyé contre son banc, la tête penchée, portant sa fourchette à sa bouche par-dessus le volume ouvert devant lui. Il lit la nuit, puisqu'il avoue, avec toute la fraîcheur de l'enfance, avoir peur de lire Macbeth, seul, à deux heures du matin. Cette autorisation de lire à table et au lit constituait-elle une faveur spéciale à John Keats ou bien Mr John Clarcke l'accordait-il à tous ses pensionnaires ? Heureuse école où l'intelligence studieuse jouissait de telles libertés !

Cette fringale de lecture ne fit pas négliger à Keats les autres branches de son instruction.

Il obtint quatre prix, dont trois livres décernés pour le travail volontaire, et une médaille d'argent.

Voici les titres des ouvrages qui lui furent offerts : Une *Introduction à l'astronomie*, un *Ovide*, un *Dictionnaire des Marchandises* — rappelons que la majeure partie des élèves de John Clarcke étaient fils de commerçants modestes et de boutiquiers. Le prétentieux grossiste de Pancras Lane, par exemple, n'y aurait

pas envoyé sa progéniture. Les volumes mentionnaient :
JOHN KEATS EMER.

La médaille, frappée au coin de l'Académie du Républicain Thomas, ex-proprétaire de l'établissement, spécifiait que le détenteur du précieux jeton avait suivi l'enseignement de John Clarcke.

*
* *

L'année écoulée, Richard Abbey estima que, pour des adolescents peu fortunés comme l'étaient les frères Keats, il était temps de songer à se débrouiller dans la vie. Ils furent donc retirés de l'école de John Clarcke.

Richard Abbey se chargeait de l'avenir de Tom et de Georges. Il y avait, dans ses bureaux, place pour deux nouveaux employés — et cela, probablement, fut compté à l'actif de sa générosité. Il amena les deux frères à Londres.

Mais que faire de John ? C'est un être hybride que Mr Abbey ne comprend pas et ne fait aucun effort pour comprendre. Certes, les affaires ne l'intéressent pas. Mais le jeune monstre n'est ni un imbécile ni un fainéant. Trois beaux volumes — dont un *Dictionnaire des Marchandises* — trois beaux volumes et une médaille d'argent en témoignent. Pas de discussion possible. Thomas Keats vivant, John eût été envoyé à Oxford ou à Cambridge. Mais il était trop tard. John Clarcke ne préparait pas aux Universités. Abbey tenait serrés les cordons de la bourse, et quel profit eût-il retiré de l'occasion de les délier qui s'offrait à lui ? La grand'mère ne soufflait mot. Keats assista indifférent au conseil de famille où sa destinée était en cause. Il

s'était naturalisé citoyen d'un autre monde, et peu lui importait la décision dont il allait être l'objet.

Il avait seize ans, et savait sans aucun doute, sensé comme il l'était, qu'il entrerait, à sa majorité, en possession de quelques Livres, et il jouerait alors sa partie dans la vie.

La solution adoptée fut, en somme, assez sage. Ni les affaires, ni les Universités : la chirurgie. Ce qui signifiait, alors, un peu plus qu'un barbier (ventouses, saignées, clystères) ; un peu moins qu'un médecin — cette carrière nécessitant de longues et coûteuses études à Edimbourg.

John Keats fut placé à Edmonton, chez le docteur Hammond, qui habitait, dans la même rue que Mrs Jennings avec laquelle il était en relations, une maison entourée d'un jardin.

Keats signa, selon l'usage, un engagement de cinq ans, et une déclaration où il promettait de ne pas s'enivrer, de ne pas jouer, de ne pas découcher, d'avoir, en un mot, une conduite parfaite. Il gagnait 200 guinées, moins quarante livres pour son entretien.

Mais quel fastidieux métier ! L'apprenti chirurgien doit mettre de l'ordre dans la boutique, sinon la balayer ; broyer les poudres des onguents et des emplâtres, doser les potions, coller les étiquettes sur les bouteilles et les boîtes ; suivre son patron et tenir son cheval à la porte des clients. C'est dans cette posture qu'un de ses condisciples d'Enfield le surprit, un matin d'hiver, le nez rouge, battant la semelle, et le garçon, au souvenir des directs et des crochets administrés

jadis, attaqua Keats, de loin, à coups de boules de neige. Keats de service ne put châtier l'arrogant. Il se nommait Home, futur auteur d'*Orion* et éditeur de Mrs Browning.

Fastidieux métier qui offrait, cependant, de réels avantages. Charles Cowden Clarcke, ancien maître répétiteur de Keats, son confident intellectuel à cette époque, déclare que les années d'apprentissage du poète à Edmonton ont été les plus calmes de son existence troublée.

Keats n'a jamais été un bohème, ni dans sa mise, ni dans sa façon de penser et de vivre. Il a été inquiet, errant, mais le foyer, l'intimité l'ont toujours ému, séduit et rappelé. Il avait chez le Dr Hammond des loisirs qu'il employait non pas à dévorer des volumes, mais à solidement s'instruire. Il lui était possible de rendre presque quotidiennement visite à sa grand'mère et de jouer avec sa petite sœur Fanny. Plusieurs fois par mois, il allait à Londres surprendre Tom et Georges. Tous deux occupaient un petit appartement, 4 Pancras Lane, au-dessus des comptoirs et bureaux de Richard Abbey qui avait installé ses pénates à Walthamstow ; et comme Enfield n'est guère éloigné d'Edmonton, plusieurs fois par mois, aussi, il prenait, à travers champs, la route de l'école où l'accueillaient de si frais souvenirs, et continuait, auprès de Charles Cowden Clarcke, son éducation littéraire.

Clarcke lui ouvrit la bibliothèque de l'école. Keats avait pris déjà contact avec Shakespeare. Clarcke lui révéla Spencer. Ce fut un éblouissement. Il se jeta dans le *Faery Queen* « comme un poulain dans une

prairie printanière, en bondissant ». L'éblouissement se changea en lumière durable. Spencer éveilla en Keats le besoin de créer. Il ne montra ses premiers essais à personne, pas même à Cowden Clarcke. Il lui soumit, cependant, une traduction de l'*Enéide*. Les épisodes, les vers, les mots, les épithètes, les images qu'il avait spécialement remarqués saisirent Clarcke. Les observations critiques, orales ou écrites, que lui avaient inspirées Virgile, Spencer, Shakespeare, trahissaient son intelligence aussi bien que la justesse de son oreille, l'acuité de son regard et la vulnérabilité de son cœur. Si cette image, « les baleines soulevant la mer de leur dos » l'exaltait, le départ de Posthumus dans *Cymbeline* lui arrachait des larmes.

Etant donné les lettres de Keats, ses articles accidentels sur le théâtre, l'attrait qu'exercera plus tard sur lui la qualité d'esprit du merveilleux Hazlitt, dont la profondeur de goût était, selon lui, avec la poésie de Wordsworth et la peinture de Haydon une des trois choses admirables de son temps, on peut affirmer que la littérature a perdu en John Keats non seulement un de ses plus grands poètes, mais encore un critique de haute lignée.

Cowden Clarcke prêtait régulièrement à son ami les fascicules de *L'Examiner* de Leigh Hunt avec qui sa famille et lui-même étaient liés. Keats s'enthousiasma, comme de juste, pour le poète pamphlétaire qui, emprisonné pour crime de lèse-majesté à Horsemonger Lane, champion des Libéraux, n'en était pas moins autorisé à continuer la publication de sa revue.

En décembre 1814, Mrs Jennings meurt. Elle avait

toujours été la « Granny good ». Elle ferma les yeux dans l'angoisse, se demandant si Fanny que la loi confiait à la garde de Richard Abbey, serait heureuse à Walthamstow ; si le climat de Londres et le travail de bureau n'attaqueraient pas la fragile santé de Tom. Ah ! que deviendraient les petits avec leur maigre fortune ? De combien seraient écornées les 1.000 livres léguées par Mr Jennings à ses descendants et déposées à la Chancery Court.

John était bien, maintenant, chef de famille. Le sentiment de sa responsabilité se fortifiait en lui.

Ses frères et sa sœur sont à Londres ; Cowden Clarke, le projet est encore vague, a l'intention de quitter Enfield pour la capitale et de vivre chez son beau-frère à Warner Street, Clerkenwell. Keats songe à aller retrouver ses frères et son ex-répétiteur.



A Londres, en 1815, survint un événement, prévu d'ailleurs, sans importance dans l'histoire du monde, mais de premier plan dans celle de Keats : Le 5 février, sa peine de deux ans d'emprisonnement purgée, l'amende de 500 livres payée, Leigh Hunt sortait de la prison d'Horsemonger Lane.

Keats retour de Londres, rencontra Charles Cowden Clarke qui s'y rendait, afin de féliciter le héros du jour. Keats revint sur ses pas et accompagna Clarke quelque peu ; au moment de lui dire au revoir, après maintes hésitations, timidement, comme s'il eût accompli un acte répréhensible, il glissa dans les mains de son ami

le sonnet qu'il venait d'écrire en l'honneur de la libération de Hunt.

Jusqu'à cet instant, Clarke, en dépit de leur intimité, ignorait que Keats écrivit. Il n'insinua point au poète qu'il s'en était douté, serra le poème, promit de le montrer à Leigh Hunt, et Keats s'enfuit.

La boutique du docteur Hammond dut lui paraître, ce soir-là, l'ancre le plus sinistre de la planète — ou bien la transfigura-t-il en cabinet fantastique rempli d'appareils merveilleux, de poudres et d'essences qui embaumaient.

Quelques semaines plus tard, le 18 juin, survenait un autre événement, fort important, celui-là, dans l'histoire du monde, mais qui ne semble pas avoir troublé Keats outre mesure : Waterloo.

Keats, au bout de quatre ans, en 1819, ressentit indirectement, mais avec quelle violence ! le contre-coup de la chute de Napoléon, acclamée, la nouvelle à peine répandue, par un sonnet de Shelley. La victoire avait lâché en Europe des légions de militaires. Les femmes étaient ardentes à offrir des délassements aux guerriers. Vaincus en France, glorieux chez les Alliés, ils exerçaient le même prestige auprès d'elles. Parties de danses, dîners, réceptions se succédaient en leur honneur, et leur succès devait faire connaître à Keats, alors désespérément amoureux de Fanny Brawne, les tortures d'une jalousie tragique.

Pour le moment, 1815, Waterloo est une bien mince affaire pour Keats, comparée au coup d'audace qu'il vient de tenter et de réussir en choisissant pour s'avouer

poète une occasion aussi propice que l'élargissement de Hunt.

La vie à Edmonton, pour les raisons exposées plus haut, lui était intolérable. Il s'irritait, s'exaspérait. Son tempérament batailleur surchauffé par l'inquiétude où le maintenait le destin de sa famille, par des ambitions secrètes, par l'intense travail cérébral auquel il se livrait, reprenait le dessus. Il s'oublia, prétend-on, jusqu'à lever la main sur le docteur Hammond, ce qui est un peu vif, peut-être, mais non humainement impossible, si on se souvient du gamin qui, pour défendre la porte de sa mère souffrante, s'était armé d'un vieux sabre rouillé — et cette arme ne lui était pas tombée sous la main comme un objet usuel, il était certainement allé se la procurer quelque part dans les combles de la maison de Craven Street ou des Ecuries du Cygne et du Cerceau.

Quoi qu'il en soit, d'un commun accord avec son tuteur et son patron, Keats, en septembre 1815, brisa son engagement de cinq ans, prit, à son tour, la route de Londres afin de poursuivre ses études médicales, non plus comme apprenti-chirurgien, mais comme étudiant attaché à un hôpital. C'est ce qu'il expliqua à M. Richard Abbey qu'il ne voulait pas complètement s'aliéner. La chose était vraie, mais ce que n'avoua pas Keats, c'est qu'il cachait, dans son bagage, avec ses traités d'anatomie, un certain nombre de poèmes.

IV

En arrivant à Londres, fin septembre, Keats trouve ses frères installés, 4 Pancras Lane, dans les logements de la banque Richard Abbey ; et sa sœur Fanny également chez Abbey, mais à Walthmstow ; et Clarke à Warner Street, Clerkenwell, où il est l'hôte de son beau-frère.

Keats loue une chambre, 8 Dean Street, Borough, quartier que « la malpropreté, les impasses, les tours et les détours rendent exécrable à habiter. »

Il s'acclimate difficilement. Londres est « une obscure cité ennemie de la poésie ». Il regrette la campagne, le plein air. Il se sent affreusement seul. Il n'a rien à dire, s'imagine-t-il, « il est vide, sec. » Mais nul découragement. Le Démon qui s'est emparé de lui, agrandit ses territoires dans l'âme du poète. Il ne tardera pas à y régner en despote.

Dès le 1^{er} octobre, il s'est fait inscrire à l'hôpital de Guy's et St Thomas, comme apprenti chirurgien, pour six mois. Quatre semaines plus tard, il était aide auprès du docteur Lucas. Le 6 mars 1816, il renouvelait son engagement pour un an.

Le docteur Lucas était un être disgracié : dégingandé, les épaules tombantes, gauche de manières, sourd, « peu surchargé de cervelle », fort mauvais chirurgien.

Keats passa, peu après, dans le service de l'illustre chirurgien et anatomiste Astley Cooper, alors au zénith de sa gloire comme praticien et conférencier. C'était un homme très bon, d'une énergie indomptable, un infatigable travailleur, universellement respecté, et s'exprimant avec un fort accent de l'Est. Peut-être est-ce à ce beau caractère que Keats songeait en comptant parmi les bienfaiteurs de l'humanité ceux qui possèdent le don de répandre le plaisir et la joie autour d'eux.

Keats maniait fort bien le bistouri ; son diagnostic était sûr — mais sa science ne lui servit, hélas ! qu'à le laisser sans illusion sur la santé de Tom et sur la sienne !

Astley Cooper devina quel être d'exception était son élève, lui conseilla de quitter sa chambre solitaire de Dean Street et le recommanda à son homonyme Georges Cooper, également étudiant. Deux autres camarades, Stephens et Mackereth s'adjoignirent à eux. Les quatre camarades louèrent, pour six mois, un appartement à St Thomas Street, au dessus de la boutique d'une marchande de graisse, Mrs Mitchell ; et, tout en gardant les secrets de leur destinée, partagèrent leur temps entre l'hôpital, l'étude et les plaisirs.

Stephens aimait la littérature. Il écrivait même des vers. Il les soumettait à Keats qui les trouvait médiocres, et le lui disait. Stephens ne se fâchait pas.

Il trouvait que Pope était un grand poète. Keats le traitait de simple versificateur.

Stephens admirait profondément Keats dont il recopiait les poèmes au fur et à mesure de leur composition. Il appelait Keats « le petit Keats ». Le poète n'avait, en effet, que cinq pieds de haut.

Intercalons ici, et que le lecteur grave dans sa mémoire cette phrase profonde de Middleton Murry : « Si Keats avait été plus grand de six pouces, l'histoire de la Littérature anglaise du XIX^e siècle n'eût pas été la même. »

Dans le salon commun, il restait assis près de la fenêtre, « la place de Keats », quand la conversation ne l'intéressait pas, et rêvait. En lisant, il croisait les jambes, glissait une main dans l'intervalle, et, de l'autre, maintenait le livre sur ses genoux.

Keats, toujours d'après le même Stephens, était remarquable par l'amour et l'admiration qu'il éprouvait pour ses frères ; — ces derniers le considéraient, de leur côté, comme une sorte de Phœnix. Il se promenait parmi les hommes comme un jeune Dieu. Cette comparaison revient sous toutes les plumes ; et son attitude dédaigneuse lui valut, parfois, des plaisanteries et des mortifications.

Sur la page de garde de son *Traité de Chimie*, Stephens trouva, un jour, ces vers de Keats : « Donnez-moi des femmes, du vin, du tabac, jusqu'à ce que je m'écrie : « Arrêtez ! Assez ! » Vous pouvez m'en donner, sans objection, jusqu'au jour de la résurrection ; car, que ma bouche en soit bénie, ils seront toujours ma bien-aimée Trinité. »

Keats, en dehors de ses sérieuses études littéraires, qu'il poursuivait de plus en plus ardemment, menait la vie des étudiants de son temps et de son âge, et précisons, des étudiants en médecine dont les facéties ne sont point celles des étudiants en droit, en sciences, en lettres ou en théologie.

N'a-t-il pas été appelé « a regular fellow », un compagnon normal ? Il devait boire, aimer et jouer, comme ses camarades. Il ne fumait pas comme le Prince-régent qu'Astley Cooper avait mis en garde contre l'abus du cigare ; ni comme Byron qui fumait, nous dit Medwin, afin de conserver à ses dents leur blancheur ; Keats prisait. Il était dandy et, à l'instar de Byron, exhiba, un temps, des moustaches. Il ne s'enivrait pas comme le délicieux Lamb, par exemple, mais il célébra, avec quel lyrisme et avec quel esprit, les pouvoirs du vin. Il jouait, mais peu, n'étant pas riche, et naturellement honnête. Sa plus forte perte se monta à dix livres.

Il aimait aussi les spectacles : le drame, la comédie, l'Opéra, les Pantomimes et les Clowneries. Sa place préférée était le poulailler, peut-être par économie, peut-être par goût. Il fréquentait également les combats de boxe qui se livraient à Jack Randall's, discutait, comme les jeunes gens d'aujourd'hui, sur la qualité des champions, évaluait leurs chances ; il aimait la raquette et les combats d'ours — il contrefaisait à merveille les balancements de tête et les mouvements de patte de cet animal.

Oui, un compagnon normal, attiré par tout ce qui était sain, exquis et vigoureux. Il a écrit : « Quoique les querelles dans la rue soient haïssables, l'énergie

qu'elles demandent est une belle chose. L'homme le plus commun a de la beauté dans la bataille. »

Nous ignorons les noms de ses liaisons, le mot juste serait de ses *passades*, car dans ces aventures, il n'a pas trouvé l'amour, c'est-à-dire qu'il n'a pas aimé, ainsi qu'il le confesse dans un poème sans titre où il écrit que lorsqu'il voit la Femme « bavarde, vaine, inconstante, enfantine, orgueilleuse, pleine de caprices » son cœur bondit d'aise d'être resté si longtemps « dormant » à l'amour. Il n'a pas trouvé l'amour mais il en rêve. S'il rencontre une créature charitable et tendre, il adore désespérément sa grâce. Il brûle « d'être son défenseur, son Calidore, un vrai chevalier de la Croix-Rouge, un vaillant Léandre, pourvu qu'il soit aimé d'elle comme ces héros de jadis ! » Est-il beautés comparables à « des pieds légers, à des yeux d'un violet profond, à des cheveux partagés en bandeaux, à des mains douces au toucher et potelées, à un cou blanc, à une poitrine qui a la couleur et le moelleux d'une crème ? Les sens éblouis restent interdits, jusqu'à ce que les yeux ensorcelés, fixes, oublient qu'ils regardent ! »

Il y a, dans la vie de Keats, comme dans celle de Baudelaire, une Passante.

En août 1814, revenant probablement de Pancras Lane, Keats rencontra, dans les jardins de Vauxhall, une femme avec laquelle il n'échangea ni un geste, ni une parole, mais un regard dont le poète resta longtemps hanté. Il écrit d'abord sous le coup de cette rencontre : « Remplissez-moi un gobelet à ras du bord ! et laissez-moi y noyer mon âme, mais versez là-dedans quelque drogue à dessein de bannir

les femmes de mes préoccupations, car je n'ai pas besoin du fleuve inspirateur qui remplit l'esprit — d'un désir insensé ! Mais j'ai besoin d'une boisson aussi stupéfiante que celle qui ait jamais été bue à longs traits aux vagues du Lethé ; afin de dissiper de mon cœur désespéré l'image de la plus belle silhouette que mes regards ivres de plaisirs aient jamais aperçue, qui ait jamais enchanté ma fantaisie vagabonde ! En vain ! je ne peux repousser au loin la suavité aux charmes imprécis de cette face... Jamais plus ma vue ne sera rendue heureuse, car tout ce que je vois a perdu son zeste... »

Quatre ans plus tard, en 1818, dans un de ces moments où les poètes ont la divination de leur sort, Keats, redoutant de disparaître avant d'avoir réalisé son œuvre, revoit sa vie, s'écrie : « Quand je pense, belle créature d'une heure, que mes yeux ne se poseront jamais plus sur toi, que je n'aurai jamais aucun goût dans le magique pouvoir de l'amour irréfléchi — alors sur le bord du monde vide, je me tiens seul, et pense jusqu'à ce que l'Amour et la Renommée sombrent dans le Néant ! »

Baudelaire écrit dans la Passante :

« Fugitive beauté

Dont le regard m'a fait soudainement renaître
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! JAMAIS peut-être
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ?

Nous aurons l'occasion de rapprocher encore les noms de Baudelaire et de Keats.

On a remarqué que, pour oublier la Passante de Vauxhall, Keats réclame un gobelet rempli d'une drogue. La question de savoir si Keats usait de stupéfiants a été agitée. Haydon l'accusera d'avoir activé sa fin par des excès. Il lui reprochera d'avoir puisé sa supersensibilité dans la boisson ; d'avoir mêlé des épices dans son vin ; saupoudré sa langue, avant de boire, avec du poivre de Cayenne, afin d'apprécier la saveur de ce condiment dans toute sa gloire.

La mort de Keats, celle de Léopardi sont parmi les morts les plus nobles, les plus émouvantes que je connaisse — négligeons celles des convives qui se sont assis au banquet de la vie doués d'appétits d'ogres et de fort mauvais estomacs — mais peu de poètes sont entrés dans le monde littéraire entourés d'autant de sympathie et de confiance que l'auteur de *Sommeil et Poésie*. Il se compara, quand la chaleur des sentiments qui l'encourageaient se fut atténuée, à « un agneau favori dans une farce sentimentale ».

Pendant les années 1816 et 1817, il était radieux. « Un peintre ou un sculpteur l'aurait pris comme modèle pour une étude d'après les maîtres grecs, et lui aurait donné la pose du héros Mercure tout fraîchement illuminé sur une colline touchant le ciel », écrit Georges Felton Matthew, un pacifique garçon, mélancolique, aimant le calme, respectant les institutions, que Tom et Georges lui avaient fait connaître, et qui était devenu, malgré les différences de leur caractère, son ami intime. G. F. Matthew ajoute à

son esquisse de Keats ce trait : « Pas de larmes dans les yeux, pas de voix brisée trahissant une extrême sensibilité. » Cela contredit l'impression de C. Cowden Clarcke. Mais celui-ci indique quelles lectures touchaient Keats jusqu'aux larmes ; J. F. Matthew s'en dispense. J. F. Matthew peu sensible lui-même était certainement fermé à la sensibilité d'autrui. Peut-être aussi que l'impeccable artiste qu'était Keats — impeccable à tel point que, malgré la richesse de sa pensée, les Parnassiens, si sévères pour les lyriques anglais du début du XIX^e siècle, se sont trompés sur son compte et l'ont adopté — était peu ému par un art dont il avait démonté le mécanisme, et n'était bouleversé que lorsqu'il sentait dans une œuvre le « principe éternel de la beauté » qu'il cherchait encore, à cette époque, sous les ornements du style. Il admire Spencer. Il y remarque des effets : par exemple, à la rime, ce mot évocateur IND ; le retentissement est tout autre quand il lit Shakespeare. Il se trouve devant le mystère de l'âme.

G. F. Matthew ajoute : « Les yeux de Keats étaient plus critiques que tendres. » — Le peintre Severn dit : « Par leur couleur, les yeux d'une farouche Gypsy, placés dans la face d'un jeune Dieu. » — Et Haydon, peintre lui aussi : « Keats fut, à ma connaissance, le seul homme, à part Wordsworth, qui parut conscient de sa haute destinée. Dans la méditation, une prêtresse delphique qui a des visions. »

La beauté de la personne de Keats et celle de son œuvre ne firent que s'accroître avec l'âge. Du jour où le mal implacable l'abattit, il brisa sa plume non point sur son poème, le plus parfait — car la refonte

d'Hypérion est un fragment — mais sur une production que charpentent ses vers les plus beaux, les plus personnels, des vers vraiment rédigés sous la visitation de l'Esprit, illuminant l'intelligence de l'écrivain et le cœur de l'homme. Ces vers écrits, Keats disparut, se jugea mort, puisqu'il qualifia de « posthume » l'existence qu'il mena et pendant laquelle nul ne l'approcha, sauf son docteur et Severn. Pas de décrépitude, ni physique ni intellectuelle. Keats a resplendi ; il s'est consumé : éclair qui n'a pas laissé tomber de cendres.



V

A Londres, Georges et Tom s'étaient créé des relations. D'abord la famille d'un officier de marine décédé : les Wylie ; des garçons et une fille Georgiana, alors âgée de onze ans, et à qui Georges se fiança bientôt. Keats, tout imprégné de Shakespeare dédia à la jeune fille le sonnet qui débute par ces vers : « Nymphes du sourire en dessous du regard en coulisse, dans quels moments plus divins du jour es-tu le plus aimable ? — Est-ce quand tu t'égares dans les labyrinthes des paroles pleines d'une douce éloquence ou quand tu vagabondes avec sérénité dans le ravissement d'une pensée sérieuse — ou quand t'en allant au loin, négligemment vêtue, au devant du rayon matinal, tu épargnes les fleurs dans ta danse onduleuse ?.. »

Quand Georgiana devint sa belle-sœur, il éprouva pour cette « glorieuse créature humaine » un sentiment passionné d'amitié fraternelle, bien voisin de l'amour. Chez les Wylie, Keats rencontra les Matthew dont le cousin G. F. Matthew, cité plus haut, se lia intimement avec lui. Il rencontra également chez

les Wylie le sage Haslam, surnommé le « Chêne », et, par ce dernier, Severn. Tous deux étaient destinés à exercer une influence sur le poète. Il existait aussi deux jeunes filles Matthew : Caroline et Anna, petites personnes assez sottes qui, interrogées plus tard au sujet de Keats, répondirent simplement que c'était un garçon d'un extérieur aimable, d'un tempérament ardent, qui écrivait beaucoup de vers.

*
* *

Charles Cowden Clarcke avait tenu sa promesse. Il avait montré à Hunt le sonnet écrit par Keats le jour de son élargissement. Hunt n'avait pas été indifférent à ce témoignage d'admiration. Clarcke fit mieux, il soumit à Hunt, installé à Hampstead, Vale of Health, quelques poèmes de Keats. Hunt retint le sonnet sur la Solitude qu'il publia dans l'*Examiner* du 5 mai 1816, après avoir demandé à Clarcke de lui amener le jeune poète. L'ouvrage d'Amy Lowell renferme le fac-simile de la page où parurent les premiers vers de Keats. Page 282. Deux colonnes contenant les faits divers les plus insignifiants. Au bas de la seconde, les deux quatrains et les deux tercets signés simplement J. K.

Il n'en faut pas davantage pour ébranler en Keats son peu d'enthousiasme pour la chirurgie. Il vient, cependant, de renouveler son engagement à Guy's et Saint Thomas pour un an, et veut obtenir, avec ses diplômes, le droit d'exercer.

Fin mai ou début de juin, Keats est présenté à

Hunt. En approchant de Hampstead, la démarche de Keats se ralentit ; son cœur, par contre, bat à lui rompre la poitrine. Hunt est actuellement un grand homme, une gloire momentanée sans doute, mais incontestablement une gloire, une grande influence.

Les écrivains des générations qui nous ont précédés ont éprouvé cette exaltation brisante en se trouvant pour la première fois devant Hugo, Rodin ou Barbey d'Aurevilly. Bon nombre d'écrivains de notre génération l'ont ressentie — je le sais — en gravissant les escaliers d'Elémir Bourges. Des jeunes gens l'éprouvent, aujourd'hui, en abordant Charles Maurras.

En juillet 1816, Keats est reçu à son examen par M. Brade, professeur de chimie.

Ses camarades qui, depuis quelque temps, le traitent de paresseux sans cesse occupé à écrire des vers, attribuent ce succès plus à sa connaissance du latin qu'à son savoir médical.

Il passe ses vacances avec Georges à Margate. Tom a renoncé — pour raison de santé — à son travail chez M. Abbey. Il lui emprunte de l'argent, et s'en va en France, à Lyon et Paris (?). On ignore dans quel but.

A Margate, Keats corrige son poème *I stood tip-toe upon a little hill*, esquisse d'Endymion où se libèrent les images accumulées dans l'âme du poète. Les paysages de son enfance et de son adolescence en forment le cadre. Keats est là tout entier. Il contemple la nature et « se sent aussi léger, aussi libre que si les ailes de Mercure, qui agitent l'air, avaient joué sur ses talons. » C'est l'histoire d'un beau jour dans la campagne anglaise. Ce n'est que cela, et c'est divin.

La lune y est déjà souveraine. Il voit « dans la grandeur d'une ligne sobre l'ondulation d'une montagne de pins ; les pois de senteur qui semblent se tenir sur la pointe de leur pied comme pour prendre leur vol. » Les ailes ! un des mots favoris du vocabulaire de Keats. — Dans son Épître à C. Cowden Clarcke, composée également à Margate, il énumère à son Mentor tout ce qu'il lui doit. Clarcke lui a révélé « les douceurs du chant, le chant que gonfle un accent pathétique ; celui qui frappe juste ; les voyelles spensériennes qui s'élancent avec aisance et flottent comme des oiseaux sur les mers estivales ». — Hugo verra « la strophe bleue errer sur les luths étoilés » — Et quel don extraordinaire de penser en images, de faire réel et vivant ! Pour lui « le sonnet s'enfle bruyamment jusqu'à son apogée et meurt fièrement. L'Ode, comme Atlas, tire sa valeur de son propre fardeau. Le poème épique est Roi, sphérique, grandiose, enserrant tout comme l'anneau de Saturne ».

A l'automne, Keats rentre à Londres. Il quitte son logement de Saint Thomas Street, ses camarades Cooper, Mackereth, Stephens, et va s'installer avec ses frères — Tom est de retour de son voyage en France — dans le Poultry, sur un passage menant à la Queen's Head Tavern. Il n'a pas rompu avec ses co-locataires qu'il revoit à l'hôpital, car il continue ses études, quoique il éprouve de moins en moins de goût pour la médecine. Stephens recopie le volume de poèmes que Keats prépare en attendant impatiemment sa majorité. Nous devons à Stephens la conservation des vers *Donnez-moi des femmes, du vin et du tabac*, et l'amusant sonnet : *Avant d'en être réduit à se*

nourrir de hiboux et de chauves-souris, Nabuchodonosor eut un mauvais rêve...

Les trois frères sont réunis. Keats apprécie la douceur des soirées qu'ils passent ensemble « tandis que de petites flammes affairées jouent à travers les charbons fraîchement répandus dans l'âtre, et que leur léger craquement se fait entendre dans le silence, ainsi que les murmures de Dieux lares qui étendent une douce domination sur les âmes fraternelles. »

Il s'est acclimaté à Londres. Le séjour dans la capitale lui est salulaire. Aucun des aspects de la ville ne lui échappe. Chaque fois qu'il le peut, il s'évade dans la campagne. « Pour celui qui a été longtemps parqué dans la ville, il est très doux de plonger ses yeux dans la libre et sereine face du ciel, et d'exhaler une prière de toute son âme, dans le sourire du bleu firmament. » Il lit maintenant, les auteurs modernes avec autant d'esprit que les anciens. Son sens critique est bien éveillé. Personne ne l'abuse. Les romans ne l'intéressent que médiocrement. Apprécie-t-il Guy Mannering, l'Antiquaire ? Il reconnaît, cependant, qu'il existe trois rois en littérature, c'est-à-dire trois écrivains qui touchent le public : Byron, Scott et l'auteur des Nouvelles écossaises... Il a sur sa table *Cristabel* de Coleridge, *l'Alastor* de Shelley, *Naïad* de J. H. Reynolds.

Le 31 octobre 1816, Keats est majeur. Il ne peut plus exister sans la poésie éternelle. Le Démon s'est emparé de lui. Un jour, pendant une conférence d'Astley Cooper, il voit « une troupe de créatures flottant dans un rayon de soleil, et il s'évade en leur

compagnie au pays d'Obéron et des fées. » Un autre jour, son maître en chaire, il songe à Alexandre le Macédonien amoureux d'une jeune fille indienne. L'anecdote rapportée par Legrand le hante, nous la retrouverons dans Endymion. Un jour, enfin, en ouvrant l'artère temporale d'un homme, les responsabilités qu'il encourait le saisirent et, « étant donné ce qui se passa dans son esprit, sa dextérité lui parut un miracle. » Peut-être transporta-t-il sur un plan moral son horreur de la chirurgie. Ce fut le coup de grâce. Il renonça à un métier dans lequel il eût excellé. Son engagement à Guy's et Thomas ne se terminait qu'en mars. Il s'entendit, pour le rompre, avec ses patrons de Londres, comme il s'était entendu avec Hammond, à Edmonton. A ce moment, à la suite d'un différend avec Mr Hogkinson, associé de Mr Richard Abbey, Georges abandonna les comptoirs de Saint Pancras Lane.

Mr Abbey est moins que rien pour les frères Keats. Il ne les entretient que d'affaires d'argent. Il redoute leur influence sur la petite Fanny. L'éducation de cette enfant l'ennuie. Aucune affection dans ses manières.

Il donne à entendre à John que ses études ont entamé le capital légué par Mrs Jennings et Mrs Rawlings — quant aux 1.000 livres déposées à la Chancery Court, le procès traîne, et rien ne permet d'en prévoir la solution. Il veut que John s'installe chirurgien à Tottenham. La pensée de John est ailleurs. Un nouvel et merveilleux domaine vient de lui être ouvert : Charles Cowden Clarcke lui a communiqué la traduction d'Homère par Chapman. L'exemplaire — un

magnifique volume imprimé en caractères gothiques, avait été prêté à Clarcke par Mr Alsager, rédacteur financier au *Times*. Keats ne connaissait Homère que par la traduction de Pope. Imaginez que nous ne connaissions l'Iliade que par la traduction de Madame Dacier ; Shakespeare par celle de Ducis.

Chapman enivra Keats et Clarcke. Ce dernier nous a indiqué les passages qui avaient plus spécialement frappé son ancien élève : La conversation d'Hélène avec les vieillards sous les murs de Troie. la description du bouclier de Diomède.

Les deux hommes avaient travaillé jusqu'à l'aube. Le lendemain de cette révélation, Clarcke reçut le fameux sonnet *En ouvrant pour la première fois l'Homère de Chapman*.

Si Keats eût conservé des doutes sur sa vocation poétique, Chapman les eût anéantis.

Mais Keats, depuis longtemps déjà, n'en avait plus.

Clarcke porta le sonnet à Hunt. Celui-ci le lut, avec d'autres poèmes de Keats, à Hazlitt, et l'inséra dans l'*Examiner* du 1^{er} décembre.

Ce même fascicule contenait un article de Leigh Hunt sur les jeunes poètes d'avenir . Shelley, Keats, Reynolds.

C'était pour Keats qui n'avait pas encore réuni ses poèmes en volume une sorte de consécration.

Keats avait été présenté à Leigh Hunt par Clarcke en mai ou juin 1816, avant son départ pour Margate.

En octobre, à son retour à Londres, il devint l'intime du directeur de l'*Examiner*. Ce fut, entre les deux écrivains, le coup de foudre de l'amitié.

Curieuse personnalité que celle de Leigh Hunt.

Laissera-t-il une trace dans l'histoire des lettres anglaises ? nous l'ignorons. Peut-être un volcan de cendres. Sa valeur documentaire est, en tout cas, certaine. Lit-on aujourd'hui, ou relira-t-on, *Rimini* ou *Foliage* pour les beautés que ces œuvres peuvent renfermer ? Il fut un « animateur ».

Né en 1784, près de Londres, il entre à Christ's Hospital. L'éducation universitaire, la discipline, comme nous dirions en France, ne le satisfont pas. Il a du tempérament. Il s'instruit lui-même, dévore les œuvres des poètes anglais, publiées, à bon marché, par Cooke. Bien entendu, il est un fanatique du *Dictionnaire classique* de Lamprière, du *Polymetis* de Spence dont les belles gravures plaisent à ses yeux. Les *Mille et une nuits* excitent son imagination. Shakespeare l'épouvante tant soit peu. Un de ses parents, le peintre West, lui révèle la peinture. L'Arioste le séduit. Son temps d'école révolu, il se dépense sans compter. Il aime les livres ; il hante les bouquinistes, les théâtres. C'est l'époque des Kemble et des Siddons. Il écrit des poèmes à la manière de gens qu'il ne tardera pas à démolir, Pope, par exemple. Il écrit aussi une farce et une comédie. Sa précocité enchante son père, qui fait publier en 1812 le premier recueil de son fils : *Juvenilia*. Leigh Hunt rédige le feuilleton théâtral du *The News*, le journal de son frère John. En 1812, les deux garçons fondent l'*Examiner*. C'est l'organe des libéraux. Entre temps, John a fondé une nouvelle publication trimestrielle *The Reflector*. Leigh y publie un poème *Le festin des Poètes* où il met en présence les écrivains anciens et modernes — au détriment de ces derniers. Sa verve

est réelle ; son ironie forte. Il s'aliène, — et il en souffrira plus tard — Gifford et la *Quarterley Review*. Le poème est précédé d'une sorte de manifeste. Hunt expose ses idées sur la poésie. Ce sont, au fond, celles exposées par Coleridge et Wordsworth dans la préface des *Ballades lyriques*. Ces idées deviendront celles de Keats. Les Hunt ne manquent pas de cran. Ils se mêlent à la vie publique, critiquent les petites malproprietés gouvernementales, comme s'il s'agissait d'œuvres d'art. Mais cela est plus grave. L'*Examiner* est poursuivi, dès ses premiers numéros. Pas grand mal. Le *Daily Chronicle* publie un poème où le Prince Régent est traité de « Protecteur des Arts, Mécène du temps, gloire du Peuple ; par ses charmes, un Adonis qu'accompagnent avec le plaisir, l'honneur, la vertu, la sincérité ». John et Leigh Hunt se fâchent. Est-il de meilleurs satiriques que les poètes ? Ils le prouvent. L'Adonis en question, écrivent-ils avec bravoure, « est un homme corpulent de cinquante ans ; en un mot, ce prince beau, sage, honorable, vertueux, sincère et immortel, a violé sa parole ; il est un libertin enfoncé jusqu'au cou dans la honte, un contempteur des biens domestiques, le compagnon de joueurs et de proxénètes, un homme qui a vécu un demi-siècle sans un seul droit à la gratitude de son pays ou au respect de la postérité. » C'était vif, peut-être mérité — nous ne sommes pas historien — mais, il fallait avoir de la témérité pour écrire cela, le signer, et ne pas reculer devant les responsabilités. Les frères Hunt furent condamnés à deux ans de prison et à 500 Livres d'amende. John est incarcéré à Pentonville ; Leigh à Surrey Goal, à Horsenonger Lane. Le régime de la

prison ne convient pas à Leigh Hunt. Il est souffrant. On lui donne un appartement dans l'infirmerie et il le meuble, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme il lui plaît : contre les murs, un paravent représentant un treillis de fleurs ; il a fait peindre le plafond en bleu. Il a l'illusion de la liberté. Il cultive des plantes. Il a ses livres avec lui et sa famille : une femme, des enfants dont le nombre devait s'accroître d'année en année, et qui, par leur désordre, leur turbulence, irritèrent singulièrement Keats plus tard. Hunt continue à diriger son journal. Il reçoit Byron, Shelley, Clarke, Charles Lamb. « Hunt semblait vivre dans un conte de fées », écrit ce dernier, faisant allusion à l'installation de Hunt dont il fut un des visiteurs les plus assidus, bravant le froid du terrible hiver de 1814, quoiqu'il ne fût pas, à cette époque, un intime de Hunt. Il avait collaboré à l'*Examiner*. Il y avait publié une satire intitulée *Le triomphe des baleines*. Or, en anglais baleines se dit « Whales » et le Prince Régent était « Prince of Whales ». Lamb, peut-être se sentait-il responsable, à cause de cette satire, de la sévérité avec laquelle les frères Hunt avaient été frappés.

Charles Lamb ! Une des figures les plus représentatives de son temps. Impossible de la négliger si l'on tente de recréer l'atmosphère où se sont développés Shelley, Keats et leurs contemporains. Au début de la vie de Charles Lamb, une tragédie : sa sœur Mary, à la suite d'une soudaine crise de folie, poignarde sa mère. La malheureuse démente est enfermée dans une maison de santé, et son frère, pour l'en faire

sortir, s'engage à veiller sur elle, durant sa vie. Mary Lamb est, pour son frère, une parfaite collaboratrice, mais il lui faut, à l'occasion, s'en remettre aux mains des docteurs. Elle revient de ces cures de solitude en parfait état de santé intellectuel et physique. Le savoir de Lamb, ainsi que celui de Hazlitt, était des plus étendus. Il gagnait sa vie comme employé à la Compagnie des Indes, et comptait peu sur ses livres pour s'assurer le pain quotidien et celui de sa sœur. On l'a traité d'amateur ; et les adjectifs « pauvre et gracieux » dont on le qualifiait trop souvent ont indiqué les plus intelligents de ses biographes. « Adjectifs ridicules et faux, écrit Birrell. Lamb menait sa vie comme il l'entendait — il aidait et n'était pas aidé — il était bon conseiller — mais il buvait. Appelez *pauvre* Coleridge privé de sa volonté, — Wordsworth dévoré par son propre ego — Carlyle avec ses neuf volumes de mémoires où il gît comme un hérisson se tourmentant avec ses piquants. — Obscurcissez la vie de ceux qui vivent sous votre ombre, enlevez la joie à la jeunesse, mais soyez sobre, et vous serez considéré comme un personnage digne ; mais buvez, tout tombe. » — Effectivement Lamb buvait ; il l'a avoué ; il s'en est accusé ; il a mis les artistes en garde contre cette habitude dans des pages pathétiques : *La confession d'un buveur*. Il fumait aussi : la pipe, avec excès. Ni le tabac ni la boisson n'ont porté atteinte à son intelligence. Il a essayé de s'en corriger, du tabac surtout ; et il y est parvenu. Quant à l'eau, il déclarait que c'était un liquide acceptable à condition d'y ajouter tout ce qu'il fallait pour le rendre buvable, c'est-à-dire

la glace et l'alcool. Il excellait à faire des calembours. La mode était aux grandes beuveries, aux concerts cacophoniques, aux parties de cartes, aux interminables repas, aux plaisanteries faciles. On offrait, par exemple, à ses hôtes, des fruits en cire ou des plats purgatifs et nul ne s'en offusquait. Lamb ne méprisait point ces facéties. En outre, il bégayait, et il prétendait que lorsqu'il avait convenablement bu, il ne bégayait plus — ce qui est fort drôle et, peut-être très vrai — et il se livrait alors aux fantaisies les plus saugrenues, comme on le verra plus loin. Shelley déplora toujours le malentendu — sur lequel on n'est pas renseigné — qui l'avait privé de l'amitié et de la conversation de Lamb. Keats regretta toujours aussi de n'avoir jamais été invité ni aux mercredis ni aux samedis de l'essayiste. — W. Archer affirme que l'on peut appeler Lamb « gentle » à la condition, toutefois, d'entendre ce mot comme Shakespeare, quand il écrit dans *Antoine et Cléopâtre*. « Sa vie était courtoise (gentle) et les éléments si bien mélangés en lui que la nature aurait pu se mettre debout et déclarer à l'univers entier : « Celui-ci était un homme ». — Leigh Hunt déclare que Lamb n'était « à son aise que dans les vieux bras de l'humanité. »

Leigh Hunt demeura en prison du 3 février 1813 au 3 février 1815. Sa sortie de Surrey Goal fut un triomphe.

Physiquement, tel que nous le représente le portrait de G. Hayter gravé par H. Meyer, Leigh Hunt était grand, svelte ; une face triangulaire coiffée d'une masse de cheveux noirs, lustrés, bouffants que sépa-

rait en deux ondes une raie médiane ; un front moyen agréablement modelé ; d'épais sourcils obliques sur des yeux de jais, vifs, largement fendus à l'orientale ; un nez mince aux narines bien ouvertes ; les lèvres sinueuses, épaisses — les lèvres et le nez d'un sensuel — un menton délicat ainsi que l'oreille. Il se dégage de cette physionomie de la finesse, de l'intelligence et, pourquoi reculer devant les termes, quelque chose d'incertain, de trouble qui devait être d'un charme captivant. Sa conversation ? « Du champagne », résume Hazlitt dans son essai sur les causeurs remarquables de son temps. — « Le compagnon rêvé pour les bavardages au coin du feu », dit Lamb. Certainement les deux à la fois. C'était aussi un découvreur d'hommes, ainsi que le prouve son article sur Shelley, Keats et Reynolds.

VI

L'intimité entre Hunt et Keats se resserra encore lorsque ce dernier, ses instruments glissés dans sa trousse, et ses traités de médecine rangés sur les rayons de sa bibliothèque, fut libre de vivre à sa guise — et sa vie s'écoula joyeusement entre Londres et Vale of Health.

A Londres, sa vie n'était plus celle d'un étudiant, mais celle d'un jeune poète sûr de lui, bien entouré et pour qui on s'occupait déjà de trouver un éditeur.

Il arrivait à Hampstead à l'improviste. On l'y appelait familièrement Junkets.

Hunt avait publié son *Histoire de Rimini*, dans laquelle il développe en un conte de 1.700 vers, divisé en quatre chants, les quelques tercets du Dante. Le style de Hunt est assez flou, encombré d'épithètes mièvres ; l'accumulation des détails surcharge inutilement la ligne du récit. Les caractères sont à peine indiqués. Comme il en avait été pour le *Banquet des Poètes*, une préface expliquait les intentions de l'œuvre. La préface discutée avait valu à Hunt, redevenu Homme de Lettres, de nouveaux admirateurs et

détracteurs. Il y répétait, cependant, ce qu'il avait déjà dit, à savoir que la poésie était, avant tout, un art ; qu'à sa fantaisie se jugeait le poète ; que Pope n'en était pas un ; qu'il fallait rendre au langage sa musique et sa fermeté ; qu'un Anglais en toute occasion et pour tout devait avoir recours à Shakespeare ; et que le cri du Roi Lear « I am a foolish, fond poor old main » apprenait tout ce que la poésie peut apprendre.

Sur ces thèmes, Keats et Hunt entamaient d'interminables disputes. « Ils ne négligèrent aucune des plaisirs de l'imagination. Ils les épuisaient tous : ceux que procure soit l'évocation des bardes et des héros de l'ancien temps, soit le bruit de la pluie contre les fenêtres en été, soit le craquement des charbons de lâtre en hiver. » Parfois les deux écrivains s'installaient à la même table et composaient des vers sur un sujet donné. Parfois, en se livrant à des improvisations, ils se couronnaient de laurier et de lierre.

Un après-midi, ils furent surpris dans cet appareil antique par Jane et Charlotte Reynolds. Hunt enleva sa couronne. Keats conserva la sienne, brava les plaisanteries des jeunes filles. Il avait vingt et un ans ; Hunt trente-deux. Plus tard, Shelley se mit de la partie. Il s'agissait d'écrire un sonnet sur le Nil en le moins de temps possible. Le sonnet de Hunt est mauvais ; celui de Shelley médiocre ; Keats remporta le prix de qualité et de durée.

Keats subissait l'influence de son demi-maître. Cette influence, Hunt l'exerçait autant par son esprit, par la variété de ses connaissances un peu superfi-

cielles que par la séduction de ses manières, de sa voix et son attachement à la beauté et à ses amis. Il compléta l'éducation de Keats.

Quand les entretiens se prolongeaient trop tard, Keats passait la nuit à Hampstead. On lui dressait un lit sur un canapé dans un studio que meublaient des bibliothèques basses surmontées de bustes de poètes et de soldats. Contre les murs, des gravures : L'Ariane et Bacchus du Titien ; des Bacchanales de Poussin ; des paysages de Claude ; et « une tête de la douce Sapho souriant à demi, à rien, comme si le sévère froncement de sourcils de la pensée venait juste de s'effacer de son front, la laissant toute seule ». — Parfois, il revenait à Londres par les champs : « Piquants, ne cessant que pour recommencer, les coups de vent bruissent ci et là parmi les buissons à demi défeuillés et secs. Les astres paraissent avoir froid au ciel et j'ai encore un bon nombre de milles à parcourir à pied. »

Cependant, il ne s'inquiète ni de ce froid, ni de la bise glacée, ni des frémissements des feuilles mortes, ni de la distance qui le sépare du doux repos du home. Il songe à Milton, à Laure, à Pétrarque. Des vers chantent dans sa tête. « Des visions l'entourent. Il demande des musiciens, une plume d'or afin d'écrire, accompagné par l'harmonie, un vers d'un retentissement souverain, plein des multiples prodiges des sphères. »

Il avait souvent comme compagnons de route ses récents amis Robert Haydon et John Hamilton Reynolds. Celui-ci, moins âgé d'un an que Keats, a déjà publié, en 1816, trois volumes de poèmes :

Safe, The Eden of Imagination, The Naiad. Fils d'un professeur de mathématiques à Christ Hospital, il est élève à Saint Paul School où il étudie le droit ; il est employé dans une Compagnie d'Assurances au moment où Keats le rencontre chez Hunt. Sa famille habite 19 Landès conduct street, Little Britain. Les demoiselles Reynolds, Jane, Mary, Charlotte excellente musicienne, aimaient Keats comme un frère.

Reynolds le met en relation avec Rice grand mangeur et buveur, paillard, amateur de conversations raides, toujours souffrant, toujours à toute extrémité, mais, selon l'expression de Keats, retombant toujours sur ses pattes comme un chat.

Keats se lie encore avec un camarade de classe de Tom, Charles Wells. Pour se faire pardonner une plaisanterie, Wells envoie des roses à Keats, ce qui lui vaut un sonnet de remerciements. Ce Wells, qui devait plus tard avoir une certaine notoriété littéraire, était un virtuose des plaisanteries choquantes — et celle qu'il se permit à l'égard de Tom Keats agonisant est une chose sinistre sur laquelle nous aurons à revenir.

Le 19 novembre 1816, Clarcke avait présenté Keats au « glorieux » Haydon. Le soir même Keats lui envoya un billet et un sonnet. Haydon remercia et promit de montrer les quatorze vers à Wordsworth.

A cette nouvelle, Keats sent « la respiration lui manquer ».

La sympathie entre le peintre et le jeune poète est soudaine, ardente. Leur intimité devient telle que Haydon déclare que s'il vend la toile gigantesque à

laquelle il travaille : *Entrée du Christ à Jérusalem*, et s'enrichit, Keats ne manquera jamais de rien dans la vie. Keats déclarait, rappelons-le, que la peinture de Haydon — et en cela il partageait l'avis de bien de ses contemporains et non des moindres — la poésie de Wordsworth, la profondeur du goût d'Hazlitt étaient les trois choses de son temps dignes d'être admirées.

La toile avançait lentement. Haydon atteint, dès l'enfance, d'une faiblesse de la vue, était obligé de rester inactif durant de longues périodes.

Il était né en 1788. Un Italien, employé de son père, éditeur imprimeur, l'entretient de Vinci, de Michel-Ange, et lui révèle sa voie. Comme eux, Haydon, fera du grand Art, et le grand Art est, pour lui, la peinture d'histoire. En attendant, il fait la caricature de ses condisciples et de ses maîtres dans ses cahiers et ses livres de classe. Il étudie fort complètement le grec, le latin, le français. Ses jugements sur notre littérature sont parfois rudes. Il écrit, notamment, à propos de Corneille : « Quand je mourrai, que l'on place Shakespeare sur mon cœur ; Homère dans ma main droite ; l'Aristote dans ma main gauche ; Dante à ma tête ; le Tasse à mes pieds et Corneille sous mes fesses ». La facétie enchantait Keats. Elle nous paraît un peu lourde. Certes, les Français qui n'aiment pas Corneille sont nombreux, de nos jours. Ils le considèrent, cependant, comme un de ces vieux camarades de collège qui viennent vous rendre visite, de temps à autre, et vous tutoyent en tremblant. On les traite de raseurs, mais ils vous parlent du passé et on finit par les retenir à déjeuner. D'ailleurs, les poètes anglais

du début du siècle précédent nous comprenaient mal. Shelley ne déclarait-il pas qu'il n'existait qu'un seul grand nom chez nous : Rousseau. Coleridge se demandait comment un Français avait pu écrire *les Pensées*. Byron fait exception, mais peut-être cherche-t-il à déconcerter quand il affirme la tragédie de Voltaire supérieure au drame de Shakespeare.

Haydon sort de l'école. Après un stage assez court chez un banquier et dans les bureaux de son père, il se consacre, malgré ses mauvais yeux, à la peinture. Il dessine avec acharnement, copie, et recopie les cartons de Raphaël. Il achète des moulages, des plâtres. Son atelier de Great Malborough street encombré d'esquisses, d'études, de têtes, de masques, de planches d'anatomie, orné de sentences héroïques, est un « chaos dont il est le Dieu. »

L'anatomie le passionne ; il dissèque. Il envie l'habileté professionnelle de Keats. Il échafaude de grandiloquentes théories sur la similitude de l'architecture du corps humain, du poème, de la symphonie et de l'œuvre d'art. Il a la certitude d'avoir une mission à remplir. Il a la plus haute idée de sa personne. Il écrit aussi sans arrêt. Il tient son journal qui contient des portraits dignes de Carlyle. Certains ont dit que son arme n'était pas le pinceau, mais la plume. Le journal de Haydon est à lire, d'abord comme document sur une époque, ensuite comme document sur un des caractères les plus curieux qui se puisse concevoir. Il est orgueilleux, vaniteux, violent, laborieux, consciencieux à l'extrême. Il râcle son Macbeth afin de remonter le personnage principal de dix centimètres. C'est un garçon robuste,

une tête massive portée en avant : un masque à la Danton. Il juge qu'une de ses toiles, à l'Académie, est mal accrochée. Il voit là une offense, se fâche, attaque l'Art officiel ; sa dent est dure ; il s'aliène des gens qui auraient pu le servir, ne s'en inquiète pas. Il est croyant, mystique, ne se met jamais au travail sans avoir médité et prié. Tous les événements de sa vie, heureux ou malheureux, lui semblent être des avertissements d'En-haut. Il mêle Dieu à ses affaires. Il y mêle aussi les hommes. Il a besoin d'argent : il emprunte, n'est jamais en état de rendre. Il cherche et trouve des protecteurs. Il se fait, en quelque sorte, entretenir sans vergogne ; certainement avec le sentiment d'être un instrument entre les mains de l'Éternel ; qu'il n'a pas à hésiter sur les moyens pour accomplir sa tâche, et qu'il ne peut pas être question avec lui de morale commune. Il est assez peu délicat sur la question financière et conduit si mal sa barque qu'en 1846, accablé de dettes, ce grand chrétien se coupe la gorge, et la mort tardant à venir, se brûle la cervelle.

Son ami Wilkie l'amena voir les marbres du Parthénon que Lord Elgin avait rapportés de Grèce et installés dans un hangar de sa maison de Park Lane. Haydon y passe dorénavant sa vie. Il dessine les frises du Parthénon comme il avait dessiné les cartons de Michel-Ange et de Raphaël. Il travaille la nuit, en s'éclairant à l'aide d'une lanterne et s'abîme irrémédiablement la vue. Il a découvert et signalé aux amateurs d'art une beauté nouvelle. Il n'a plus qu'un but : faire acheter ces marbres par le gouvernement. Il ne faut pas qu'une richesse pareille quitte

l'Angleterre. Il se met en campagne, n'économise ni son temps, ni son argent ni celui d'autrui. La besogne est rude, mais il ne se décourage pas. Par la plume, par la parole — car il est éloquent, sa conversation, dit Hazlitt, ressemble à une partie de longue paume — il détruit les difficultés une à une. Cette bataille pour les marbres d'Elgin est la grande aventure de son existence. Les marbres sont enfin installés au British Museum en mars 1817. Entre temps, il les a fait admirer à ses amis — à Keats, bien entendu.

Les dessins d'Haydon manquent, paraît-il, d'âme, de souplesse. Il n'a vu que les lignes, les attitudes, les groupes. Il en est resté à la simple plastique. Keats, avec son sens exquis de la beauté, sa rare organisation artistique est allé plus loin. C'est la vie d'un peuple qui s'est révélée à lui dans les marbres grecs, ainsi que ce « principe éternel de la beauté » qu'il poursuivait en tout. Les deux sonnets inspirés à Keats par les marbres d'Elgin ne sont pas descriptifs comme auraient pu l'être des sonnets de Parnassiens. Ils sont en profondeur, ainsi que le seront les strophes de l'Ode sur une grecque où le décor n'est que l'accessoire d'une méditation intensément humaine.

L'âme et l'esprit de Keats ont été éveillés par la douleur qu'il a ressentie à la mort de sa mère. Spencer, Milton, Shakespeare, Chapman ont excité sa puissance créatrice. La sculpture parachève l'œuvre — et aussi la musique. Il va souvent chez les Reynolds écouter Charlotte. Il complète l'éducation littéraire de Joseph Severn qui, peintre et musicien, l'initia en échange aux secrets de Haydn, de Mozart, de

Poussin, de Claude Gelée. S'il n'est pas invité aux parties de whist, de tabac, de calembours et de punch de Lamb, Keats assiste, le dimanche soir, aux réunions musicales de Vincent Novello dont une des filles, Mary Victoire — la famille, mélange de sang italien, anglais et allemand, se compose de onze enfants — deviendra la femme de Clarke.

Keats écoute, penché vers les instruments.

Leigh Hunt, Lamb, Shelley, étaient au nombre des auditeurs.

VII

Le mois de décembre 1816 a été une bonne période pour Keats. Son frère Georges est officiellement fiancé à Georgiana Wylie, et cette perspective d'un foyer futur est très douce au cœur du poète. L'article de Hunt l'a stimulé. Il a terminé *Sommeil et Poésie*, son premier long poème qui peut être considéré comme sa profession de foi, la préface lyrique de toute son œuvre.

Le début du poème est d'un style musical et qui rappellerait certains andante très tendres et gracieux de Haydn. Le poète se demande « quoi de plus suave que la brise en été ? de plus caressant que le léger insecte qui s'arrête un moment sur une fleur entr'ouverte et bourdonne gaiement de bocage en bocage ; de plus calme qu'une rose musquée dans une île verte, et dont l'homme ignore la présence ? de plus secret qu'un nid de rossignols ? de plus salubre que l'abondance des feuilles des vallées ? Qu'y a-t-il de plus riche en visions qu'un noble roman poétique ? C'est toi, sommeil... » — Que de fois ne chantera-t-il pas le *Sommeil* ? Dans son admirable sonnet : *O doux embaumeur de la mi-nuit tranquille* ; dans *Endy*

mion ; dans *Isabella*, il analysera les sensations de l'insomnie avec une précision qui saisira Browning. — « Mais qu'y a-t-il de plus élevé que le Sommeil, au-delà de la pensée ? De plus étrange, de plus beau, de plus doux, de plus royal que les ailes du cygne, des colombes, des aigles à peine entrevus ? La Poésie. — A quoi comparer cette force détentrice de toutes les souverainetés ? A qui et comment la décrire ? Seul celui qui a contemplé le soleil glorieux et tous les nuages, comprendra ». — Keats ne dépeindra pas ce que le Poète voit par *don de naissance*. Pour sa part, il n'est encore qu'un humble citoyen du Royaume de la Poésie, en l'honneur de qui il saisit sa plume. Il se demande s'il possède les moyens de réaliser l'Œuvre qu'il porte en lui — les moyens et le temps, car « la vie n'est qu'un jour ; une fragile goutte de rosée dans sa périlleuse descente du faite d'un arbre. La vie est aussi l'espoir de la rose pendant qu'elle est encore en bouton ; la lecture d'un conte qui change continuellement ; le léger soulèvement du voile d'une jeune fille ; un pigeon tournoyant dans l'air transparent de l'été ; un écolier qui rit sans souci ni affliction, assis à califourchon sur les branches élastiques d'un orme. » — Keats réclame dix ans d'existence afin d'accomplir la tâche qu'il s'est imposée. Hélas ! il ne lui restait que quatre ans à vivre. Trois ans de travail poétique, un an de « vie posthume ». Le présentait-il déjà ? En attendant, ainsi que Baudelaire le dira de Champfleury, il place en la nature « une confiance illimitée ». Il en pénétrera les secrets, en épousera les voluptés. Il « poursuivra les nymphes dans les sites ombragés ; il mendiera de doux baisers

de leurs faces détournées ; il jouera avec leurs doigts et fera courir sur leurs blanches épaules un délicieux frisson avec une morsure aussi dure que les lèvres peuvent la donner. Ah ! pourra-t-il dire adieu à toutes ces joies ? » Il s'y résignera. « Il les laissera de côté pour une vie plus noble et connaîtra les angoisses, les luttes des cœurs humains ». Il les devine vaguement. Elles lui sont révélées par un prodige. Il discerne, au loin, un char attelé de chevaux aux crinières en désordre et dont le conducteur « surveille les vents avec une glorieuse anxiété ». Le char descend vers la terre dans une fantasmagorie aérienne. Le conducteur, du geste, interroge les montagnes, les arbres, et à cette incantation « apparaissent des formes de joie, de mystère, de crainte qui se déploient dans un espace sombre formé par l'ombre que projettent des chênes puissants. Ces formes rient, sourient, pleurent, les unes la main levée et la face sévère, les autres la face cachée jusqu'aux oreilles par leurs bras croisés ; d'autres regardent en arrière ; d'autres au-dessus d'elles ; tantôt c'est un gracieux feston de jeunes filles ; tantôt ce sont de larges ailes. » Le conducteur du char mystérieux écoute, note ce que disent les grandes voix. Puis la vision s'efface, et le sens des choses de la vie pénètre l'âme du Poète. Il songe alors ce qu'était la Poésie quand elle s'alimentait des forces de la nature, et de la vérité humaine, à ce qu'elle est devenue sous la domination d'un « certain Boileau » et de ceux qui, « se balançant sur un cheval à bascule, croyaient monter Pégase. »

Avec les arguments de Hunt qui avaient été ceux de Wordsworth et de Coleridge, il attaque l'école

de Pope — ce que ne lui pardonneront ni Byron, ni les critiques de l'*Edinburgh review* ni ceux du *Quarterly*. Il donne de la Poésie d'admirables définitions que son perfectionnement intellectuel, artistique et moral modifieront, peu à peu, dans un sens plus haut encore : « La poésie est un ruissellement inépuisable de lumière ; c'est le pouvoir suprême ». Et cette image de visuel, aussi précise et robuste que celles dont il a dépeint l'ode, le sonnet, le poème épique : « C'est une puissance à demi-sommeillant sur son propre bras droit. » Mais la poésie est aussi « une amie qui allège les soucis et élève les pensées des hommes. » Il dira plus tard : « La poésie est une chaleur sainte. » Et cela pour lui est évident « comme la chose la plus vraie ; comme l'année est composée de quatre saisons ; manifeste comme une large croix, comme le clocher de quelque vieille cathédrale qui s'élève vers la blancheur des nuées. » Aussi s'efforcera-t-il de régénérer son art, de devenir un « Poète-roi : un de ceux qui expriment simplement les choses les plus touchantes pour le cœur ». Et de nouveau il s'écrie : « O que ces joies soient mûres avant que je ne meure ! »

Sommeil et Poésie, par la variété de sa composition, est une sorte de symphonie ou de sonate esthétique. Il y a là des mouvements d'allegro, d'andante, de scherzo. Le poème écrit sous le double signe de l'Art et de l'Amitié a été imaginé, peut-être ébauché, chez Hunt, dans le studio encombré de livres et de bustes et de gravures où Keats passait la nuit quand il s'était attardé à Hampstead.

Haydon avait raison d'affirmer que c'était « un

éclair qui tirerait les hommes de leurs occupations et les ferait trembler dans l'attente d'un coup de tonnerre » ; malheureusement, il n'en fut rien. Si ces 404 vers ont été étudiés ici dans leurs grandes lignes, c'est qu'ils peuvent être considérés, nous le répétons, comme la préface de l'Œuvre de Keats, la preuve que ce vrai poète, ce prodigieux artiste n'avait rien d'un « simple rêveur » ; que, dès ses débuts, la théorie de Art pour l'Art n'a jamais été la sienne ; que ses ambitions étaient plus hautes. Il écrit : « Une chose de beauté est joie pour toujours », parce que la Beauté n'était pas pour lui un ornement, mais la loi même de la vie.

*
* *

Le recueil de poèmes est prêt pour l'impression. On y remarque un sonnet intéressant au point de vue autobiographique, dans lequel Keats se plaint de la petitesse de sa taille qui l'empêchera d'être aimé comme il souhaiterait l'être : « Si j'avais la belle apparence d'un homme, mes soupirs pourraient alors trouver rapidement un écho dans ce coquillage d'ivoire, ton oreille ; et toucher ton cœur exquis, par cela même la passion m'armerait pour cette entreprise... Mais hélas ! je ne suis pas un Chevalier dont l'ennemi succombe. »

Quelle est l'inspiratrice de cet aveu si étrange dans les manières de Keats qui gardera plus tard, en portefeuille et pour lui seul, les cris déchirants que lui arrachera sa passion pour Fanny Brawne ?

N'avait-il que ce stratagème enfantin et romanesque pour attendrir un cœur insensible ?

Hunt trouva des éditeurs : James et Charles Ollier. Le premier était l'homme d'affaires ; le second, le directeur artistique. Les deux frères montaient une maison. Ils étaient audacieux, à la recherche de jeunes écrivains inconnus qu'ils encourageaient, poussaient, quitte à les laisser tomber en cas d'insuccès. Ils jouaient sur leurs auteurs comme des propriétaires d'écurie de course jouent sur leurs poulains. Cette race, imaginons-nous, ne s'est pas éteinte en Angleterre ; nous en possédons nombre d'échantillons en France actuellement.

En 1816, l'époque est propice pour les tentatives hasardeuses de librairie, observe Sir Sidney Colvin. Tout le monde lit : gens du monde et hommes d'affaires. On lit même les poètes. On fait fortune en poésie. *Lalla Rook*, nul n'en ignore, a rapporté 3000 Livres à son éditeur. Byron remplit la caisse de Murray, et ses poches.

Keats, ses dépenses d'hôpital payées, a sa vie assurée pour deux ans. Mais qu'a-t-il à redouter ? Sa famille, ses amis, ses éditeurs, certains qu'il est en passe de devenir un grand poète, le soutiendront. Qu'il courre sa chance !...

Le gamin batailleur de la modeste école de Clarcke, le simple apprenti chirurgien d'Edmonton arrivé à Londres deux ans auparavant, aussi inconnu que le joyeux Tom Keats son père, est aujourd'hui en relations avec les plus beaux esprits de son temps.

*
* *

Pendant que Keats corrige ses épreuves en janvier 1817, Hunt réunit à sa table, entre autres convives, Horace Smith, Haydon, et les trois poètes en l'avenir desquels il a confiance : Reynolds, Keats, Shelley. Ces deux derniers se rencontrent pour la première fois. Pour la première fois aussi, Shelley est en présence de Haydon. La soirée est orageuse. Shelley, à brûle-pourpoint, attaque à fond le Christianisme. Haydon, le croyant, entre en fureur et fonce. Il ressemble « à un cerf aux abois ». Le peintre, trapu, grandiloquent, fanatique, sans grand esprit sans doute. Le poète élancé, aérien. « Il a une flamme dans les yeux, dit Hazlitt, de la fièvre dans le sang, une idée fixe dans la cervelle, un débit d'une agitation extrême — une véritable manivelle, d'après Max Beerbohn, — il ne semble pas prendre contact avec le monde, et coule autour des choses comme une rivière. »

Cependant, son argumentation est solide. Il est nourri de philosophes dont il s'est bien assimilé les théories. Il est intelligent. Il s'impose. Sa voix, se lamente Lamb, « est la plus intolérable crécelle qui m'ait jamais torturé ». — Lamb est injuste à l'égard de Shelley. Il ne retiendra dans l'œuvre du divin poète que *Rosalinde* et *Hélène*, une longue et monotone églogue moderne qui est certainement une production de second plan, même au jugement de ses plus fervents admirateurs.

Hunt, irréligieux, lui aussi, mais d'une irréligion

aimable, superficielle d'homme du monde, essaya d'apaiser les antagonistes. Vainement. L'un, traqué, se défendait comme une lourde bête. L'autre allait, venait, souple comme un reptile. Les amis de Shelley ne l'avaient-ils pas surnommé « le Serpent ? »

Keats demeura étranger à la dispute, l'esprit ailleurs, choqué, lui si pondéré, par les fureurs du croyant et celles de l'athée. Son peu de connaissances philosophiques lui interdisait, aussi, de suivre les raisonnements et les divagations des deux énergumènes déchainés.

Shelley témoigna à Keats la plus franche des sympathies. Keats ne répondit pas à ses avances. Leurs caractères et leurs situations étaient trop différents, presque hostiles. Shelley jouissait d'une demi-célébrité où le scandale, si contraire à la nature de Keats, entrait pour beaucoup. Remontons à l'enfance de ces deux souverains poètes. A l'école, Keats n'est pas malheureux. Il trouve en Clarcke un maître qui devine son génie, et le sert de toute son âme. Si Keats se bat, c'est avec ses poings, en homme. Shelley est profondément malheureux. Ses camarades ne l'aiment pas. Ils font la chasse à Shelley. Il se défend comme il peut. Il mord, il griffe. Une défense de fille. Son renvoi d'Oxford après la publication de la *Nécessité de l'Athéisme*, avait fait quelque bruit. Son mariage avec Harriett Westbrook était un roman d'amour. Le suicide de la malheureuse avait corsé l'aventure. Malgré son horreur du christianisme, il était allé en Irlande avec sa seconde femme Mary Godwin et avait, par générosité pure et haine de toute espèce de tyrannie, pris le parti des catholiques irlandais, fait imprimer

à ses frais et distribué à ses risques et périls des pamphlets incendiaires. Il était l'auteur de la *Reine Mab*, d'*Alastor*, travaillait à Marlowe où il vivait en ermite, à Laon et Cythna, une épopée révolutionnaire dont il discourait sans se lasser. Peut-être eut-il le tort de conseiller à Keats encore inédit de ne pas se hâter de soumettre à la critique et au public des compositions de jeunesse — et cela certainement sans aucune arrière-pensée. Shelley descendait d'une illustre famille. Il savait que, quoi qu'il arrivât, il hériterait, un jour, le titre de baronnet et d'une importante fortune qu'il mettait, d'ores et déjà sans compter, à la disposition de ses amis dans la gêne — Hunt et Godwin pour ne citer qu'eux — et cela encore par pure générosité. Keats était pauvre, et quoi de plus modeste que ses origines. Shelley, en outre, était humaniste, et Keats, sa science médicale mise à part, était un demi-ignorant et dut avoir recours à Bailey pour l'orthographe et l'accentuation des mots grecs et latins de ses poèmes. Shelley subordonnait la Poésie aux sciences morales et politiques. Keats subordonnait tout à la Poésie. Il aimait les plaisirs de la table. Shelley se nourrissait de raisins, de figes sèches, de pain ; et comme il l'écrivit à Maria Gisborne, on ne mangeait pas de viande chez lui, on n'y buvait pas de vin, ce qui ne l'empêchait pas d'être heureux — et ce sont là d'infimes détails qui ont leur importance. Bref, lorsque Shelley offrit à Keats l'hospitalité de Marlowe que Hunt avait déjà acceptée, Keats jaloux de son indépendance refusa et, au cours des rencontres qui suivirent, Keats ne se départit pas de sa réserve.



Le volume, dédié à Leigh Hunt, est en librairie le 3 mars 1817. Keats en apporte lui-même un exemplaire à son ami qu'il rencontre entre Hampstead et Highgate, arpentant le sentier des poètes où venait se promener, parfois, Coleridge en cure de désintoxication, non loin de là, chez le docteur Gillman.

Les amis de Keats sont dans l'enthousiasme. Le succès est certain, pensent-ils. Sur la page de garde de l'exemplaire qui lui est destiné, l'éditeur Charles Ollier, inspiré, écrit un sonnet en l'honneur de son poète. Il en admire l'âme audacieuse, la tenace ascension vers l'immortalité.

Bientôt il déchanté. La vente est nulle. La critique, pour l'instant, muette. Le livre tombe à plat. Clarcke est déconcerté. « Il aurait paru à Tombouctou, écrit-il, avec plus de chance d'approbation et de renommée. »

Richard Abbey a lu le livre, parce qu'il était de Keats. Sans cela le banquier, marchand de thé et de café « ne se serait pas troublé la tête avec de pareilles bêtises ». Il rencontre Keats et lui dit : — « Votre livre est comme le cheval du Quaker, difficile à attraper, et bon à rien quand il est pris. Votre livre est difficile à comprendre et bon à rien quand il est compris. » — A l'en croire, son pupille ne lui pardonna jamais d'avoir émis ce jugement qui, cependant, estimait le grossiste, était l'expression de la vérité.

Keats n'est pas découragé. Les déboires donnent des nerfs à l'homme. Avant de se remettre à l'ouvrage,

il mène une vie agitée, joue aux cartes, passe des nuits blanches.

Haydon, à qui il a déjà parlé d'*Endymion*, s'inquiète. Il craint que son ami n'ait été abandonné par cette présence divine qu'il sent toujours autour de lui quand il travaille après avoir médité et prié. Il conduit Keats au British Museum où les marbres d'Elgin sont enfin installés. Ainsi présentés, les chefs-d'œuvres ont un tout autre rayonnement que dans le hangar de Park Lane.

Haydon considère un peu Keats comme son fils spirituel. Il estime néfaste l'influence de Hunt. Il veut la combattre. Latiniste, helléniste, doué, en outre, d'un sens critique auquel ses contemporains — peintres et littérateurs — rendent hommage, il s'est aperçu de la demi-ignorance de Keats ; il croit à son génie, mais il juge sa conversation inconsistante.

Keats n'aime ni les salons, ni les ateliers, ni les tavernes quand l'assistance est nombreuse et qu'il s'agit d'y briller. Il n'aime pas ce que Hunt appelle les divertissements joco-serio-serio-musico-pictorio-poetical. Keats n'est lui-même qu'au milieu de la nature. Il en surprend et décompose les multiples harmonies, en évoque et interroge les divinités cachées. Il voit le flot du vent sourdre les sables bleus de l'espace, se répandre, soulever les arbres, comme une vague les algues, et il respire dans cette onde dont son chant salue le passage, tous les parfums des saisons.

Haydon lui prête l'histoire de la Grèce de Goldsmith. Cette lecture renforcera et expliquera à Keats l'effet produit par les marbres du Parthénon. « Laissez tout le monde et toute chose, lui dit-il, partez, seul, quelque

part où vous aurez le loisir de regarder dans votre esprit, et de voir ce que vous pouvez en obtenir. »

Le conseil est sage, exprimé sans emphase.

*
* *

Keats a de nouveaux défenseurs : J. Ritchie, un jeune chirurgien rencontré par Tom à Paris ; Oxomon, une relation de Reynolds ; et surtout Benjamin Bailey qui ne tardera pas à devenir son confident, et, si l'on peut dire, son directeur de conscience. Bailey est étudiant en théologie à Oxford. C'est le seul ami de Keats qui appartienne à une Université.

Ces amitiés compensent les ennuis dans lesquels un total insuccès plonge, momentanément, le poète.

Les frères Ollier étaient fort désappointés. Ils déploieraient d'avoir été engagés, malgré eux, dans une opération désastreuse. Ils reprochaient à Keats de n'avoir rien fait pour son œuvre, peut-être même de l'avoir placée sous le patronage d'un individu tel que Leigh Hunt qui demeurait la bête noire des Conservateurs tout-puissants.

Les Ollier avaient oublié qu'ils avaient exigé de Keats une publication immédiate ; qu'ils avaient envoyé chez Hunt un de leurs employés demander une dédicace que le poète avait improvisée sur un coin de table à Hampstead ; qu'ils avaient lu cette dédicace sans y rien objecter avant de la confier aux typos. Keats, à son tour, reprochait aux

Ollier de n'avoir pas fait leur métier d'éditeurs, et de s'être désintéressés du livre aussi rapidement qu'ils s'en étaient engoués.

Le calme Georges intervint et le différend se régla comme se règlent encore aujourd'hui ces genres d'affaires entre auteurs et éditeurs mécontents les uns des autres. Keats changea d'éditeurs.

Reynolds, qui avait agi de même l'année précédente, présenta Keats à ses propres éditeurs, Taylor, Hessey, Woodhouse. Ils éditent aussi Hazlitt et vendent des livres d'occasion. Dans leur arrière-boutique, artistes et littérateurs viennent bavarder, bouquiner et forment une sorte de cénacle.

Une partie des exemplaires invendus des poèmes de Keats, autant dire le tirage entier, fut soldé par les Ollier qui rentrèrent ainsi dans leurs frais. Le reste fut racheté par Taylor et Hessey, qui devaient être pour Keats de véritables providences.

Taylor, dit-on, est dur, strict en affaires. Il est, en outre, érudit. Il a découvert, il se l'imagine, que Sir Philipp Francis est l'auteur des *Lettres à Junius*. Il a donc un dada, et tout être qui a un dada n'est pas intraitable. Il subit le charme de Keats à qui, le traité à peine signé, il avance de l'argent — et cela sur un poème dont pas un vers n'est écrit.

On ne possède que peu de renseignements sur Hessey. Il s'occupait du département commercial, parlait peu, se montrait rarement, recevait les acheteurs, n'assistait pas aux réunions où le conviaient, parfois, les auteurs de la maison. Il habitait au-dessus de sa boutique, tout près de ses chers livres. « Un brave homme », dit de lui Keats qui, dès le début de

leurs rapports, l'appelle familièrement « Mistessey ».

Taylor et Hessey ont un lecteur bailleur de fonds : Woodhouse. Il est passionné de littérature et particulièrement de celle de Keats ; collectionne — nous l'avons dit — et recopie tout ce qui tombe de sa plume : poèmes, variantes, lettres, improvisations, documents. C'est, en partie, grâce à ses papiers que l'on a pu établir et compléter la biographie du poète.

Woodhouse a une nombreuse famille. Il considère Keats comme un de ses enfants — persuade à ses associés que les Ollier ayant manqué leur coup, il faut s'attacher le garçon.

Hors d'embarras, Keats suit les conseils de Haydon : se retirer et réfléchir. « Mes frères sont impatients de me voir partir seul à la campagne, écrit-il à Reynolds, ils m'ont toujours extrêmement aimé, et maintenant que Haydon a démontré à quel point il m'était nécessaire d'être seul pour progresser, ils renoncent, momentanément, au plaisir de vivre côte à côte avec moi, en considération du grand bien qui en résultera. Par conséquent, je serai bientôt hors des murs de la ville. Il faut que vous envoyez promener tous vos ennuis actuels, et j'en ferai autant. Comme le renard préparons-nous pour un nouvel essaim d'abeilles. Bannissons l'argent, bannissons les sofas, bannissons le vin, bannissons la musique, mais le bon Jean-la-Santé, l'honnête Jean-la-Santé, l'unique Jean-la-Santé. Bannissez la santé, et bannissez le monde entier. Je dois... si je viens ce soir je me compromettrai horriblement partout... »

Entre le « *Je dois...* » et « *si je viens ce soir* », il y

a des points de suspension qui donnent à entendre que Keats avait, effectivement, besoin de repos. La lettre est datée du 17 mars. Le 9 avril, le poète prend congé de Hunt qui ne l'encourage pas à entreprendre un long poème. Le 14, il s'installe dans une diligence du Lymigton and Poole Mail qui part de « l'auberge du Taureau », Holborn, à 7 heures et demie du soir, à destination de Southampton et de l'île de Wight.

VIII

En cours de route, il songe à ses frères en train de transporter leurs pénates de Londres à Well Walk, Hamptead, et qui lui épargnent ainsi les ennuis d'un déménagement.

Ses frères le préoccupent. La santé de Tom est de plus en plus délicate. Georges n'a pas de situation. Il est vaguement question pour lui d'aller tenter fortune en Amérique. Un certain M. Wilkinson lui a proposé une fort bonne affaire. Il faut s'informer.

Les Keats ne sont pas riches, mais John est plein d'espoir...

Il ne dort pas. Il ne connaît aucune des localités que la diligence traverse. A trois heures du matin, il passe devant le cottage où vivent Mrs Austen et ses filles Jane et Cassandre. A la lueur des lanternes, il distingue des bois, des prairies, des marais, des enseignes de barbiers, des boutiques de docteur, des vaches, des ânes, William cherchant ses sœurs sur la bruyère, John attendant sa connaissance, un falot à la main et, à l'aurore, comme il dodelinait de la tête, il voit — il le souligne — ce mardi-là, le lever du soleil.

Il parcourt en voyageur indolent les 16 milles qui séparent Southampton de Cowes. De Cowes à Newport il est frappé par l'abondance des hôpitaux et des casernes — des casernes surtout. Ces bâtisses le dégoûtent d'un gouvernement qui laisse édifier de tels endroits de débauche au milieu d'aussi beaux paysages. Un homme qu'il interroge dans la diligence lui déclare que les soldats avaient infesté le pays. Sur le volet de la chambre où il passe la nuit, il lit cette inscription : « O île pourrie par la *gens militaire*. » Par contre, il déniché un portrait de Shakespeare qui le ravit — et dont son hôtesse lui fait cadeau.

Après Spencer, Homère, les marbres grecs, il découvre la mer. Il contemple. Il écoute. Quel mystère ! — « O vous, s'écrie-t il, qui avez les prunelles meutries et fatiguées, donnez-leur pour apaisement l'immensité des flots. O vous dont les oreilles sont assourdies par les vacarmes dissonants ou excédées par des mélodies écœurantes, asseyez-vous à l'orifice de quelque antique grotte, et méditez jusqu'à ce que vous tressailiez comme si les nymphes de la mer chantaient en chœur. »

Ces vers improvisés lui font du bien, car il y a quelque temps déjà qu'il n'a plus rien écrit, et il se sent pour la Poésie, « un appétit de Léviathan ». Où s'arrêter pour apaiser cette faim ? L'île de Wight l'enchanté : c'est l'île des primeroses. La vie est chère à Newport et à Shanklin. Ses moyens sont limités. Il se décide pour Carisbrooke — à un mille de Shanklin. Il y loue une chambre chez Mrs Cooke. Les frais ne sont pas onéreux, et, du rivage, il aperçoit les côtes anglaises. Son demi-exil lui pèse. La lecture ne lui suffit pas. Il

lui faut la chaude atmosphère des êtres chers et loin desquels il dépérit, les conversations stimulantes de Clarke, de Reynolds, de Hunt, d'Haydon. Il désire ardemment avoir de leurs nouvelles à tous. Il étudie passionnément Shakespeare et supplie qu'on lui en signale les beautés qu'à chaque lecture nouvelle on retire de l'inépuisable trésor. « Si, le 25 (avril) anniversaire de la naissance de Shakespeare, écrit-il à Reynolds, je reçois une lettre de vous et une de mes frères, ce sera pour moi une étonnante bonne chose. » —

Il retourne à Margate où Tom vient le retrouver. Le pays sans arbres lui déplaît. Cette pauvreté n'est cependant pas une surprise pour lui. N'a-t-il pas, l'année précédente, passé ses vacances à Margate ? Mais ces vacances étaient des vacances d'étudiant en médecine. Keats, aujourd'hui, attend de la nature des émotions plus profondes, et d'autres travaux de lui-même.

Endymion est commencé ; et, avoue-t-il à Hunt, il se demande pourquoi il serait plus poète que d'autres — quand il se rend compte de la magnifique chose que cela est, des bénéfices que l'on en retire, des efforts à accomplir pour être dans la bouche de la renommée, il a parfois l'impression que la tentative est au-dessus de ses forces et qu'il va finir comme Phaéton. Mais il chasse cette pensée de sa cervelle.

Le même jour, il écrit à Haydon qu'il n'y a pas de plus grand péché, après les sept péchés mortels, que celui de se croire un grand écrivain. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'un tel crime comporte un lourd châtement.

Il demande de l'argent à Taylor et Hessey. Ils lui

envoient 20 livres. Keats les remercie de leur libéralité qui s'est manifestée « sous la forme d'un chiffon de papier manufacturé qui lui servira à abattre immédiatement quelques-unes des têtes de l'Hydre nommée créancier. » Après une sorte de poème en prose sur ces monstres, Keats confesse à ses éditeurs qu'en guise de poésie, il a des vertiges en tête, une dépression nerveuse, l'envie de partir sans en avoir le courage, qu'il va quitter Margate pour Canterbury où, espère-t-il, l'âme robuste de Chaucer et le paysage le ragail- lardiront.

Il termine dans la ville du vieux conteur dont il aime l'esprit et la langue, le premier livre d'*Endymion*. C'est tout ce que nous savons de son séjour à Canterbury.

Tom et Georges rentrent à Hampstead. John vagabonde. Il s'arrête près d'Hastings, à Bo-Peep, petit village de pêcheurs aujourd'hui détruit.

Le hasard met une jolie personne sur la route de Keats. Il ne se contente pas d'échanger avec elle un regard inoubliable, comme avec la passante de Vauxhall. Il l'embrasse. Est-ce là toute l'aventure ? Mystère. Mais comme toutes les hypothèses sont permises, on peut en douter. Cette inconnue qu'il appelle « la dame que j'ai rencontrée à Hasting, » sans autre renseignement, réapparaîtra dans sa vie.

Les fonds que lui ont envoyés Hessey et Taylor, sa seule ressource, s'épuisent, car il vit largement.

Il est obligé d'avoir recours, de nouveau, à ses éditeurs. Il doit s'efforcer, leur écrit-il, de perdre aussitôt que possible sa virginité en ce qui concerne les ques-

tions d'argent — et il leur emprunte 30 Livres.

Muni d'argent, il rejoint ses frères dans leur logement de Well Walk. Ils ont pour propriétaire un certain Mr Bentley. Mr Bentley est facteur et père d'une nombreuse famille. Keats n'aime pas les enfants — pas plus que Lamb qui a écrit à leur intention, cependant, avec la collaboration de sa sœur Mary, les délicieuses histoires tirées des pièces de Shakespeare. N'a-t-il pas répondu, un jour, à une dame qui lui demandait comment il aimait les enfants : « Je les aime bouillis » — et une autre fois, excédé par la marmaille d'un de ses voisins, n'a-t-il pas porté, en bégayant, un toast en souvenir du trop calomnié roi Hérode ?

Le tapage que font les « petites carottes » du sieur Bentley incommode Keats et Tom dont la santé est de plus en plus précaire. Keats ne se fait pas d'illusion ; la consommation qui a emporté sa mère emportera son frère tôt ou tard. Tom en est réduit à mener une existence de malade incapable travailler.

Keats, à Hampstead, se lie avec les Dilke et Charles Brown, amis de Hunt absent.

Les Dilke et Charles Brown, camarades d'école, habitent la même maison à John Street. La maison a été baptisée Wentworth place.

Dilke a 28 ans. Il est de famille aristocratique et employé au Navy Pay Office. Il est bibliophile, antiquaire, grand lecteur de W. Blake dont il collectionne les œuvres. Elles ne semblent pas avoir intéressé Keats qui ne mentionne jamais le grand visionnaire dessinateur et poète. Dilke est érudit et a publié,

à la suite de Dodsley, les drames et comédies du vieux théâtre anglais. En politique, il est radical. Sa femme est exquise. Elle sympathise immédiatement avec Keats — que Brown et les Dilke avaient vaguement entrevu, l'hiver précédent, — et la sympathie ne fera que s'accroître. Bref, un monde charmant s'il n'y avait pas eu le jeune Charley Dilke, gamin bruyant, autoritaire, choyé à l'excès par son père.

Brown est célibataire. Au moment où Keats le rencontre, il mène l'existence de l'écrivain amateur, excellent peintre, italianisant, auteur d'un livret d'opéra, *Naresky*, joué avec succès à Drury Lane. Il est riche, mais il n'a pas volé son indépendance. La vie l'a rudement secoué.

Né en 1786, à Lambeth, il dirige avec son frère aîné un comptoir pour la vente des objets russes en Angleterre. Il va à Pétersbourg afin de donner plus d'extension aux affaires. La malechance s'en mêle. La maison fait faillite. Brown est sur le pavé de Londres sans un sou en poche. Il ne fait qu'un repas par jour, et dans d'horribles caboulots où couteaux et fourchettes sont attachés à la table par une chaînette en fer. Son troisième frère, malade, le sauve. Il le prend comme associé et l'expédie en Orient acheter des denrées comestibles — et sa fortune est établie.

Brown est un robuste gaillard, gros mangeur, gros buveur, très sensible à la poésie. Il est chauve ; il a mauvaise vue : une tête de Jules César à lunettes. Il écrira, en 1829, une vie de Keats que tous les éditeurs refuseront et dont il offrira le manuscrit au premier éditeur — commentateur — biographe de Keats : Lord Houghton.

Entouré par ses nouveaux amis et ses frères, dans un paysage plein de souvenirs qui le portent à la méditation, Keats travaille avec acharnement. Il ne voit pas Hunt, installé à Paddington et ne cherche pas à le voir — pas plus que Haydon qui, en mauvaise posture financière et sentimentale, a transporté à Lisson Grove, à côté de Hunt, ses plâtres, ses moulages, l'Entrée du Christ à Jérusalem où, dans la multitude acclamant le Sauveur, s'ébauchent les faces de Wordsworth, de Voltaire et de Keats.

Tom et Georges vont à Paris. Shelley invite Keats à passer quelque temps chez lui à Marlowe. Keats, sans autres motifs que ceux énoncés plus haut, décline, derechef, l'invitation — et le 3 septembre, Benjamin Bailey l'emène à Magdalen Hall, Oxford.

C'est l'époque des vacances. La ville universitaire est calme. Le poète compose sans fièvre, avec une régularité admirable, se fixant, chaque jour, sa tâche à accomplir.

Bailey exerçait sur son hôte une salutaire influence physique et morale. Ils écrivaient ou lisaient à la même table, se communiquaient leurs travaux ; et, tout en devisant d'art, des choses communes de l'existence et de philosophie — nouveau royaume dont Bailey ouvrait les portes à Keats — les deux jeunes hommes parcouraient la campagne, canotaient sur l'Isis, se glissaient sous des dômes de roseaux, erraient par la ville, « sans doute la plus belle cité du monde — pleine de vieux bâtiments gothiques, de clochers, de tours, de cloîtres, de bosquets, entourée de ruisseaux les plus clairs et que l'œil découvre à la fois. »

Keats fait aux sœurs de Reynolds une description

humoristique de cette cité sans doute la plus belle du monde : « Il y a beaucoup d'eau, merci au Créateur. Beaucoup de livres, merci aux Muses. Beaucoup de tabac à priser, merci à Sir Walter Raleigh. Beaucoup de cigares, merci au même. Beaucoup de grasses campagnes, merci à Tellus. Je suis sur un sofa, et Bonaparte sur la boîte de tabac à priser. Vous êtes au bord de la mer. Vous vous baignez. Vous vous promenez. Vous vous écriez : « Oh ! quelle merveille ». Vous découvrez des ressemblances entre les vagues et les chameaux — les pelles à feu et les télescopes — les rochers et vos maîtres de danse — les dauphins et les Madones... »

Benjamin Bailey se prépare à entrer dans les ordres, ce qui ne l'empêche pas d'être facilement amoureux — pour l'instant de Marianne Reynolds et peut-être aussi de Miss Hamilton Gleig qui demeure, là-bas, en Ecosse — et Keats, plus tard, sera choqué par l'inconstance du futur pasteur. Si ce dernier se laisse aller à des confidences sentimentales, Keats l'entretient de ses ennuis d'argent, de la santé de Tom, de l'avenir indécis de Georges, de sa petite sœur Fanny à qui il ne peut parler qu'en présence de Mr Abbey.

Il adresse à l'enfant une lettre exquise. Et pour correspondre avec elle, il doit avoir recours à un stratagème. Il n'expédie pas ses lettres chez Mr Abbey, qui serait bien capable soit de les décacheter, soit de les détruire, mais aux soins de Miss Koley, maîtresse de pension de Fanny, qui les remettait à son élève. Tout cela n'est point sans mélancolie. « Il y a si longtemps qu'ils n'ont pas été ensemble, lui écrit-il, qu'il ne se souvient pas si elle préfère l'histoire du roi Pépin

au Voyage du Pèlerin de Bunyam, Cendrillon et sa pantoufle de verre à l'Almanach de Moore. A mesure qu'elle grandira, il faut qu'ils se connaissent de plus en plus afin qu'il puisse l'aimer non comme son unique sœur, mais comme sa plus chère amie et sa confidente. » Il lui raconte plaisamment le sujet d'*Endymion* : « Il était une fois, voici bien des années, un jeune et gracieux berger qui faisait paître ses troupeaux sur le flanc d'une colline appelée le Latmos — c'était une espèce d'être d'une nature fort contemplative qui vivait solitaire parmi les arbres et les plaines, pensant peu qu'une aussi belle créature que la Lune s'éperdument de lui. Néanmoins il en était bien ainsi ; et quand il était endormi sur l'herbe, elle avait pris l'habitude de descendre du ciel et de l'admirer excessivement et pour longtemps ; enfin, pendant qu'il rêvait, elle ne put se défendre de le transporter dans ses bras au sommet du Mont Latmos — mais j'ose croire que vous avez lu cela et toutes les autres fables que nous tenons des âges anciens et de la belle Grèce, sinon dites-le moi et je vous en conterai d'autres tout aussi délicieuses. » Il donne des nouvelles de Tom et de Georges qui, en véritables anglais, trouvent qu'il existe de bonnes choses en France, mais que la population, les églises, les prairies, les arbres, les livres, quand on les compare à ceux de la verte Angleterre, s'évanouissent comme des hirondelles en octobre. Il montre ensuite quelque sévérité à l'égard de la langue et de la littérature française qu'il met bien au-dessous des italiennes — sans doute, influence de Hunt et de Brown — il demande enfin à Fanny de conserver ses lettres. Il gardera les siennes, et ainsi « quand les cir-

constances auront changé et qu'il sera arrivé Dieu sait quoi, ils pourront relire cette correspondance ensemble et jeter un regard de plaisir sur les jours passés qui sont maintenant à venir. »

Il déborde de sève. L'universelle sympathie l'épanouit. Tout lui est plaisir. Sa verve l'entraîne : « A Wentworth place, fait-il annoncer à Mrs Dilke par Jane Reynolds, il aurait mis la maison et les meubles au pillage, passé une herse sur le jardin, empoisonné le chien, dévoilé les patères, frisé les choux, ragoûté les oignons, écrasé les betteraves, poussé plus vite que ses haricots d'Espagne. parlez-vous avec les pois français, métamorphosé les sonnettes, fracassé les armoires, enfermé le jardinier à mariner dans la saumure, démonté le piano, vidé les tonneaux de vin dans un accès de désespoir, envoyé la bonne paître, et étonné Brown dont il préférerait voir une lettre qu'un exemplaire original du *Livre de la Genèse*. »

Il remercie Jane et Marianne de lui avoir fait connaître un camarade aussi précieux que Bailey, et il charge Endymion lui-même de l'excuser des folies qu'il a débitées : « Mes chères dames, préférées de ma maîtresse la Lune, quoique mon ami Keats vous ait ennuyées ou vexées, il ne vous en aime pas moins — pour l'instant, moi, Endymion, je suis en grande faveur auprès de lui et il m'a déjà traîné à travers la terre et la mer avec une inlassable persévérance... »

Keats a rencontré une Hydre dont les chèvres de Taylor et Hessey l'aident à abattre les têtes : les créanciers. Il a rencontré aussi une sorte de démons qu'il a en horreur : les femmes de lettres. Il trace une

caricature amusante de ces démons qui, « après avoir mangé sur le pouce quelques miettes de littérature, se posent en tours de Babel pour la connaissance des langues ; ce sont des Saphos en poésie, des Euclides en géométrie, et tout en rien. »

Mais Keats s'est surmené. Il redoute la dépression nerveuse dont il a été atteint, au printemps, à Margate.

Il recommande à Haydon un jeune peintre ami de Bailey nommé Cripps. Haydon promet de s'occuper du garçon. Il n'en fera rien. Ce manque de parole offusque singulièrement Keats.

Il va se reposer quelques jours à Stratford-s-Avon, en compagnie de Bailey — comme l'avait fait Chaucer, Shakespeare lui rend l'inspiration, le goût du travail —. Lorsqu'il rentre, en octobre à Well-Walk, après un bref séjour à Londres où le tintamarre des rues, l'agitation des gens lui donnent la nostalgie de la campagne et surtout celle de la mer, les trois premiers livres d'*Endymion* sont achevés.

IX

Keats a certainement lu, à ce moment-là, les articles publiés sur son livre. Une note dans la *Monthly Review* d'avril l'a comparé aux Elizabethéens — ce qui n'était point pour lui déplaire.

L'*Eclectic* de septembre a déclaré qu'il était grand dommage qu'un jeune homme de talent fût tombé en de mauvaises mains — entendez celles de Hunt — et que mal conseillé, il eût publié des vers dont il ne voudrait pas se souvenir plus tard.

L'*Edinburgh Magazine* d'octobre a trouvé que ces vers : « La lune élevant son disque argenté au-dessus d'un nuage et, d'une ascension graduelle, entrant dans le bleu avec toute sa lumière » était une conception glorieuse et virgilienne. Le chroniqueur termine son article par une attaque contre Hazlitt, et engage Keats à abandonner l'école de Hunt.

Hunt a, enfin, donné son avis. Il consacre aux poèmes de Keats trois articles dans *L'Examiner* (1^{er} juin, 6 juillet, 13 juillet). Pourquoi ce retard et ces intervalles ?

Keats n'a pas écrit à Hunt pendant son séjour dans l'île de Wight, à Margate et à Oxford. Il ne lui a pas

communiqué *Endymion* au fur et à mesure de la composition. Hunt lui en veut-il et de ce silence et de s'en être tenu à l'autorité de Bailey ?

Ses articles sont élogieux. Il reproche à Keats l'abondance des détails et des négligences dans la forme — ne fait-il pas là son propre procès ? Le meilleur poème du volume est, selon lui, *Sommeil et Poésie*.

Qu'important à Keats ces papiers. Il est sûr de lui-même, mais il y a, par contre, une chose dont il n'est plus très sûr : la solidité de certains attachements humains.

D'Hampstead, il donne à Bailey des nouvelles de leurs relations communes. Le désaccord règne. Hunt et Haydon voisent, à Paddington, et leurs discussions tournent fréquemment à l'aigre.

Hunt critique sans pitié la peinture d'Haydon qui n'avance pas. Les deux hommes se connaissent depuis des années et des années et ils sont « pour ainsi dire » jaloux l'un de l'autre. Tout le monde semble être à couteaux tirés. On potine. Rien de plus venimeux que les êtres supérieurs quand ils en viennent aux potins.

Keats est dégoûté des gens de lettres. Sauf Wordsworth, il ne désire plus en rencontrer aucun, même Byron.

Haydon lui conseille de ne montrer ses vers, sous aucun prétexte, à Hunt, qui se vanterait d'en avoir écrit la moitié, ou le laisserait entendre. Hunt n'a-t-il pas insinué à Reynolds, au théâtre, en apprenant qu'*Endymion* devait avoir 4.000 vers : « Si j'avais été là, il en aurait eu 7.000. » — Que n'aurait-il pas dit à quelqu'un d'autre ?

Le monde littéraire n'a pas changé !

Quoiqu'il en soit, Hunt dissuade Keats de s'acharner à écrire une œuvre de longue haleine. A quoi bon ? Keats écrit à Bailey la réponse qu'il n'a pas osé faire à Hunt : « Les amants de la Poésie, n'aiment-ils pas avoir un petit royaume à parcourir dans lequel les images sont si nombreuses qu'ils peuvent en faire un choix, les oublier et les trouver neuves à une seconde lecture ? Cela n'est-il pas préférable à un ouvrage que l'on achève de lire avant que Mme Durand soit au bas de l'escalier ? — En outre, un grand poème est une preuve d'invention, que je regarde comme l'étoile polaire de la poésie, comme la fantaisie en est le voile et l'imagination le gouvernail. » — Et, faisant allusion à une Ode plaisante qu'il avait écrite sur Apollon, il conclut : « Je ne porterai plus de lauriers jusqu'à ce qu'*Endymion* soit terminé, et j'espère que le Dieu ne m'en voudra pas de l'avoir traité par-dessous la jambe. » — Keats hausse les épaules avec un peu de dépit. Afin de conserver son indépendance, par deux fois, il a refusé l'hospitalité de Shelley, et on le menace d'être considéré comme un élève de Hunt !

Dans cette même lettre il écrit à Bailey : « La petite dose de mercure que j'ai prise a combattu l'infection (poison) et a amélioré ma santé — bien que je sente, d'après l'usage que je fais de moi-même, que je n'ai plus à compter sur ma vigueur. »

Certains commentateurs en ont inferé que Keats avait contracté la syphilis à Oxford, peut-être même à Hastings, avec la « Dame » qu'il avait embrassée et qu'il était destiné à revoir. Cette supposition a offusqué

Miss Amy Lowell si maternelle à l'égard de Keats, dont elle trouve, cependant, l'œuvre composée de ratages de génie, au nombre desquels, à la juste indignation de Middeton Murry, elle range *Endymion* et les deux *Hypérion*.

Amy Lowell s'est mise en campagne et a demandé à un éminent professeur américain la liste des maladies soignées, à l'époque de Keats, par le mercure. La liste fournie est impressionnante. Le mercure, était-il alors, la panacée universelle ? Pourtant quelques semaines plus tard, Keats écrit à Bailey — à qui il souhaite tout le bonheur possible en compagnie d'une petite épouse qui ressemblerait à la Peona de son *Endymion* : « Je pense que Jane ou Marianne (Reynolds) se font de moi une opinion meilleure que celle que je mérite ; je ne crois pas que la maladie de Tom — [il avait été question de l'envoyer passer l'hiver à Lisbonne, et Keats devait l'accompagner] — ait un rapport quelconque avec la mienne ; vous en connaissez mieux les causes véritables qu'elles-mêmes. »

La maladie de Tom était la phtisie, et aucun avertissement n'avait encore permis à Keats de se soupçonner atteint du mal qui avait terrassé sa mère, un de ses frères et une de ses sœurs, et qui devait emporter deux des enfants de Georges et deux de ses petits-enfants.

Keats, néanmoins, faisait attention à sa santé et ne sortait pas la nuit, par temps humide, quand il ne se sentait point en parfait état.

L'*Edimburgh Magazine* annonce une série d'articles contre « L'École Cockney de Poésie ».

Dans le premier de ces articles, Keats lit son nom écrit en lettres capitales à côté de celui de Hunt, attaqué avec une violence dont on ne parvient pas à se faire une idée, aujourd'hui.

Hunt est traîné dans la boue. On attaque non seulement son art, mais sa vie privée. Il est accusé de tous les crimes, voire d'inceste. Sa femme est avilie. On n'épargne ni la personne de Hunt, ni sa conversation, ni ses habitudes, ni son entourage. La philippique est signée Z.

Hunt, dans une note de l'*Examiner*, demande à l'auteur anonyme de se dévoiler.

L'humeur batailleuse de Keats se réveille. Il attend son tour, et espère rencontrer le diffamateur soit dans la rue, soit au théâtre.

La meilleure réponse ne serait-elle pas *Endymion* ?

Il s'exile et va terminer son poème, seul, à Burdford Bridge, petite auberge située aux pieds de Box-Hill. Une rivière, la Mole, traverse la merveilleuse et calme contrée, respectée des touristes, et qu'ont habitée, pendant la Révolution française, M^{me} de Staël, Narbonne, Talleyrand et autres émigrés. C'est à Burdford Bridge que Nelson a passé une nuit avant de s'embarquer à Portsmouth et mettre le cap sur Trafalgar.

Dans la solitude, Keats se ressaisit. Il se demande le pourquoi des vaines querelles et agitations des hommes.

Haydon l'a cruellement déçu en ne s'occupant pas de Cripps. Ce petit incident devient pour Keats un drame. Cependant, avoue-t-il à Bailey, il lui avait

suffi de trois entrevues pour se rendre compte des faiblesses du peintre.

Il cherche dans le mélange de grandeur et de petitesse qui compose l'homme, dans cet antagonisme du cœur et du génie quelle est la personnalité du poète — un problème qui le troublera longtemps. Mais le poète a-t-il une personnalité ? Ne se fond-il pas en tout ? N'est-il pas la voix universelle ? Les hommes d'action, seuls, ont une personnalité. Mais le Poète ! « N'est-il pas l'égal d'un roi ou du plus pauvre hère d'une horde mendicante ? Ne comprend-il pas ce qu'exprime le rugissement du lion ? Le miaulement du tigre ne touche-t-il pas son oreille comme une langue maternelle ? » — et quand un moineau picore au bord de sa fenêtre, n'en partage-t-il pas, lui, John Keats, la vie et le bonheur par le pouvoir de l'imagination ?

Keats ne compte dans la vie que sur le bonheur momentané : « Je ne suis sûr de rien, écrit-il à Bailey, sauf de la sainteté des affections du cœur et de la vérité de l'Imagination. Ce que l'Imagination embrasse comme beauté doit être la vérité, qu'elle ait existé auparavant ou non, car j'ai la même idée et de nos passions et de l'amour. Elles sont toutes, dans leur sublime, créatrices de la Beauté essentielle. L'imagination peut être comparée au rêve d'Adam. Adam se réveille et voit que son rêve était vrai. Je suis particulièrement plein de zèle dans cette affaire parce que je n'ai jamais été capable, jusqu'à présent, de me rendre compte qu'une chose pouvait être reconnue vraie, à la suite d'un raisonnement, et pourtant cela doit être. Le plus grand des philosophes arrivera-t-il jamais à son but sans écarter de nom-

breuses objections ? Toutefois cela peut être. Oh ! une vie de sensations plutôt que de pensées. « C'est une vision empruntant la forme de la jeunesse », une ombre de la réalité à venir. Et cette considération m'a convaincu davantage, car elle a renforcé une autre de mes spéculations favorites : notre félicité future découlera de la possession de ce que nous avons appelé sur la terre, bonheur, mais répétée sur un mode meilleur. Un sort semblable échoit à ceux qui trouvent leurs délices dans la sensation, plutôt qu'aux assoiffés de vérité comme vous. Le rêve d'Adam convient dans ce cas, et semble être la preuve que l'Imagination et ce qui la transfigure sont le reflet de la vie humaine et de son prolongement spirituel. Mais, comme je l'ai dit, le simple esprit imaginatif peut avoir la récompense de son propre travail silencieux, qui vient continuellement influencer l'esprit avec une soudaineté aiguë. Pour comparer les grandes choses aux petites, n'avez-vous jamais été surpris par une vieille mélodie dans un endroit délicieux, par une délicieuse voix — ne vous rappelez-vous pas vous être imaginé la chanteuse — plus belle qu'il ne lui était possible d'être — et, pourtant, grâce à l'exaltation du moment vous n'y avez pas pensé. A ce moment-là, vous vous étiez élevé si haut sur les ailes de l'imagination que le prototype devra être dans le futur cette délicieuse figure que vous verrez. »

Est-il nécessaire de préciser que *sensation* signifie ici intuition de l'esprit, et qu'il ne faut pas entendre ce mot à la manière des philosophes matérialistes du XVIII^e siècle ?

Tout en travaillant à *Endymion*, Keats lit les sonnets de Shakespeare. Il fait part à Reynolds de beautés connues, oubliées et retrouvées.

Les sonnets lui fournissent l'épigraphe d'*Endymion*.

Il charge Reynolds de présenter ses compliments à leur bande de joueurs de cartes, en leur prophétisant qu'après leur mort ils seront tous changés en dèes et qu'ils engageront une partie avec le diable.

Le vendredi 28 novembre, *Endymion* est terminé.

Keats, sur le conseil de ses amis, a remplacé par un avertissement anodin une préface orgueilleuse susceptible de lui aliéner le public et la presse déjà hostiles.

La tâche achevée, l'esprit libre, il vagabonde durant une semaine, puis rejoint ses frères prêts à partir pour Teignmouth, où le climat est plus doux.

Tom a craché le sang.

Keats partage son temps entre Londres et Well Walk ; mène une vie agitée ; recopie et corrige son poème.

Il se remet en rapport avec ses camarades, ses confrères et ses amis. Il rend visite à sa sœur Fanny. Elle lui répète le jugement d'Abbey sur les Keats. Il leur reproche d'être indolents, extraordinairement indolents ; et la raisonnable petite fille de répondre : « Si nous avons cela dans le sang, comment l'empêcher ? » — La remarque enchante Keats.

*
* *

Reynolds était critique dramatique au *Champion*. Obligé de s'absenter de Londres, il cède sa plume à Keats qui écrit son premier article. Le sujet est de sa compétence : *Kean dans Richard III*.

Keats admire la vie sensuelle que le grand acteur donne au vers. Il rêve de la gloire dramatique. Il publie un essai sur Shakespeare où l'influence de Hazlitt se manifeste. Shakespeare exprime la poésie de son âme dans *Roméo*, *Hamlet*, *Macbeth*, écrit-il ; celle des passions humaines dans *Lear* et *Othello* ; celle de son pays et des rues de Londres dans *Richard III*, le roi *Jean* et *les Henry*.

Keats entend de la musique chez Novello ; voit de la peinture, notamment la *Mort sur le cheval pâle*, du peintre West ; une toile « extraordinaire vu l'âge de son auteur, mais qui manque d'intensité. Pas une femme dans cette composition que l'on désirerait embrasser, pas de personnages donnant l'impression de la réalité. L'intensité ! voilà le caractère essentiel de l'œuvre d'art, la force qui met sur le même plan Imogène et Iago, parce que tous deux sont vrais. »

Keats ne se laisse plus bercer par la nature, il se plonge en elle ; il se ne promène plus comme un jeune Dieu parmi les hommes, mais comme un homme.

L'affectation des gens de lettres le fatigue. Ils sont maniérés dans leur façon de parler, de manger, de boire, même de tenir une carafe. L'un d'eux déplore de voir Keats se complaire en mauvaise compagnie. « Que ne suis-je en cette mauvaise compagnie plutôt qu'avec vous », pense-t-il en lui-même. Et il est persuadé que si Bacon surgissait au milieu d'une de ces réunions artistico-littéraires, personne n'oserait plus ouvrir la bouche.

Shelley a publié la *Révolution de l'Islam*. Keats reconnaît

que le pauvre Shelley a, en vérité, son lot de bonnes qualités quoiqu'il y ait pas mal de choses à dire sur son poème.

Il rencontre Rice toujours entre la vie et la mort, et ils voient ensemble de nombreuses bouteilles de Claret. Il rencontre aussi Wordsworth de passage à Londres et installé chez son frère. Il lui lit l'*Ode à Pan*, et Wordsworth déclare, sans plus d'enthousiasme, que c'est un joli petit morceau de paganisme. Keats vexé regrette le mauvais effet produit, à Londres, par la morgue, l'égoïsme et la bigoterie du poète de l'*Excursion*. Et, certainement, c'est en songeant à cet accueil plutôt froid qu'il déclarera plus tard : « Il est malheureux que les gens en se spécialisant dans les choses les plus belles, les gâtent. Hunt a rendu odieux les masques, les sonnets et les contes italiens ; Wordsworth a rendu odieux les lacs, etc... »

Mais voici Noël et ses réjouissances. Keats est l'auteur de quelques-uns des plus beaux vers de la littérature anglaise. Il n'est pas d'exemple qu'un poète de son âge ait mené à bonne fin une œuvre telle qu'*Endymion*. Il est aussi le fils de Tom Keats qui fut un homme plein de santé et de joie, de Fanny Jennings qui aima les amusements — il est donc naturel qu'il ne soit pas insensible, lui, « regular fellow », aux bons repas. Il est amateur de clowneries et de pantomimes, étant lui-même doué du talent d'imitation. Arlequin, Colombine, Pantalón, le divertissent et l'émeuvent.

Noël se passe agréablement.



Le 27 décembre, Haydon offrit un banquet à ses amis, dans son nouvel atelier de Lisson Grove où se montre la grandiose ébauche de l'*Entrée du Christ à Jérusalem*. Au nombre des convives : Wordsworth, Charles Lamb, Ritchie, Keats, Londseer, Monkhouse et un ineffable gentleman envoyé par le hasard pour la joie générale.

Nous « romancerons » cette soirée en suivant le récit héroï-comique qu'en fait Haydon dans son *Journal*, sous le titre : *l'Immortel dîner*. De même que certaines pages de *Charles Demailly*, de *Manette Salomon*, des *Jeunes France*, voire de la *Vie de Bohême*, on peut considérer la relation du peintre comme un document sur les mœurs des artistes de l'époque :

Un matin, Haydon voit entrer dans son atelier un personnage parfaitement inconnu, et qui lui déclare être en relation avec tous ses amis et enthousiaste de Wordsworth. Il décline son nom et ses titres : Mr Kingston, contrôleur des timbres. Il ajoute qu'il a souvent correspondu avec le glorieux poète et sollicite la joie et l'honneur de lui être présenté. Haydon trouve que Kingston en use un peu trop à son aise, mais invite l'intrus, car il a de courtoises manières. A l'heure du thé, Haydon présente Kingston à Wordsworth, en oubliant, toutefois, de dire à ce dernier comment s'appelle son admirateur. Kingston promène ses regards sur l'assistance, et se décide, enfin, à parler : — « Ne pensez-vous pas, Monsieur, dit-il à Wordsworth, que Milton était un grand génie. » — Keats lance un coup

d'œil à Haydon. Wordsworth examine le contrôleur. Charles Lamb qui rêvassait au coin du feu se retourne alors, et s'adressant à Kingston : « — Pardon, Monsieur, interroge-t-il, avez-vous bien dit que Milton était un grand génie ? » — Kingston proteste : — « Non, Monsieur, j'ai demandé à Monsieur Wordsworth si Milton n'était pas un grand génie ». — Et Lamb s'écrie : « Bien, vous n'êtes, en ce cas, qu'un être stupide. » — Wordsworth intervient : — « Charles ! mon cher Charles ! » — Mais Lamb parfaitement indifférent à l'esclandre qu'il avait créée reprend sa place au coin du feu. Après une pause pleine de malaise, le contrôleur dit : — « Ne pensez-vous pas que Newton était un grand génie ? » — Haydon ne sait quelle contenance adopter. Keats enfouit sa tête dans des livres. Ritchie éclate de rire. Wordsworth semble se demander quel est cet individu. Lamb se dresse ; et, s'emparant d'un candélabre dit : — « Monsieur, voulez-vous me permettre de considérer votre boîte crânienne ? » Il tourne le dos au pauvre homme et à chaque question que le malheureux lui pose, il se contente de chanter :

Diddle diddle dumpling, my son John
Went to bed with his breeches on.

Kingston s'apercevant que Wordsworth ignorait qui il était, dit d'une voix spasmodique, à demi-certain de l'effet qu'il allait produire : — « J'ai eu l'honneur d'avoir eu quelque relation avec vous, Monsieur Wordsworth. » — « Avec moi, Monsieur ? s'étonne le poète, je n'en ai aucune espèce de souvenir. » — « Vraiment, Monsieur ? Je suis contrôleur des timbres. »

Et il tomba un silence mortel. Comme on attendait la réponse de Wordsworth, Lamb chanta :

Hey diddle diddle
The cat and the fiddle.

Wordsworth supplia : — « Charles ! mon cher Charles ! » — Mais Lamb, revenant aux premiers vers de sa rengaine s'écria : « — Laissez-moi examiner de nouveau les organes intellectuels de ce garçon. » — Sur ce, Keats et le maître de céans entraînèrent et enfermèrent Lamb dans l'atelier, où un rire inextinguible les secoua. Ils rentrèrent dans le salon ; et, pour arranger les choses, invitèrent Kingston à dîner, tandis que Lamb, que Monkhouse, essayait vainement de calmer, s'exclamait de plus belle, frappant des poings contre la porte : — « Quel est ce garçon ! Laissez-moi étudier encore sa boîte cranienne ! » Et le bégaiement de Lamb, non encore corrigé par la griserie, devait singulièrement corser la scène. Si bien parti, Lamb ne s'arrêta plus. Pendant le repas, il fut, au dire d'Haydon, d'une fantaisie délicate. Ses plaisanteries coupaient les discours de Wordsworth, comme les sarcasmes du fou les crises de passion du roi Lear. L'auteur de l'*Excursion* était en bonne humeur, et Lamb lui demanda, en le traitant de vieux poète lakiste mal élevé, pourquoi il appelait Voltaire stupide. Ce n'était pas la première fois que Lamb manquait de respect à son solennel ami. Il lui avait déjà, au cours d'une discussion littéraire, tortillé le bout du nez. Lamb dans son extraordinaire état d'excitation humoristique proposa à Haydon de

faire figurer Newton dans la foule qui salue l'entrée du Christ à Jérusalem. Newton ! un homme magnifique qui ne croyait en rien, à moins que la chose fut aussi évidente que les trois côtés d'un triangle. Keats, en poète, Haydon en peintre, lui objectèrent que Newton avait anéanti la poésie de l'arc-en-ciel, en le réduisant aux couleurs du prisme. On n'en but pas moins à la santé de Newton ; à celle de Ritchie qui s'appêtait à partir pour Tombouctou par Tezzan, en emportant dans ses bagages l'*Endymion* de Keats. « Quel est cet homme que nous allons perdre ? » s'était écrié Lamb lorsque Haydon l'eût présenté à l'assemblée comme un gentleman au moment de faire voile vers l'Afrique. Lamb fut mauvais prophète, Ritchie mourut avant d'avoir atteint son but, l'année suivante, en cours de route à Morzouk. Certes, un immortel dîner, une nuit digne de l'âge des Elizabethéens, une des rares occasions que Keats et Lamb eurent de demeurer longtemps ensemble. La toile illuminée par les clartés du feu, l'image du Christ dominant les convives, tout contribuait, conclut Haydon, à composer un tableau destiné à briller longtemps devant « ce regard intérieur qui est la bénédiction de la solitude. »

*
* *

De médiocres événements remplissent la vie de Keats. Il est la proie de l'inquiétude. Son instabilité nerveuse l'inquiète, et la peur de la maladie. La fièvre qui l'a soutenu pendant la composition d'*Endymion* et qui lui a fait revoir avec plaisir Londres et ses amis est

tombée. Autour de lui, encore des querelles, des malentendus, et pour des futilités ! Hunt en veut à Haydon. L'incompatibilité d'humeur s'accroît entre les deux hommes.

Haydon a invité Reynolds à l'Immortel dîner. Reynolds n'est pas venu, ne s'est pas excusé. Haydon ne le lui pardonne pas. Keats se sent devenir susceptible. Il lui manque, à Well Walk, Brown, avec son bel équilibre physique et moral. Les gosses de Mr Bentley, son propriétaire, font un bruit d'enfer. Il se réfugie chez Dilke, mais ce dernier ne parle que de son fils — et il n'en faut pas plus pour irriter le poète.

Il révisait *Endymion*. Il en apporte le premier livre à Taylor, qui en est très satisfait, et désire qu'un portrait de Keats par Haydon orne le volume. Keats refuse. Il n'est pas assez célèbre, objecte-t-il, pour exhiber ainsi ses traits — la manière de Haydon, portraitiste, ne lui convient guère aurait-il pu ajouter.

Il soumet ce même premier livre à Hunt et à Shelley. Hunt fait des critiques. Il trouve, par exemple, que les conversations entre Peona et Endymion ne sont pas naturelles pour des conversations entre frère et sœur. Mais, proteste Keats, considérant qu'Endymion et Penona sont sous l'influence d'un pouvoir surnaturel, il leur est difficile de s'exprimer comme Paolo et Francesca dans *Rimini*. Shelley ne manifeste pas un grand enthousiasme — sans cela Keats l'eût noté. A-t-il vexé ses aînés en ne leur communiquant son poème qu'entièrement terminé ? S'il en est ainsi, confesse honnêtement Keats, ils ont raison — mais ils ne lui en paraissent pas moins disposés à disséquer toutes les fautes qu'il pourra commettre.

Coleridge donne à Hampstead des conférences sur Shakespeare, il ne va pas l'entendre. Il préfère écouter, à Londres, Hazlitt parler de Swift, de Voltaire et de Rabelais. Coleridge n'a vraisemblablement plus rien à lui apprendre, tandis que le merveilleux Hazlitt !

Il assiste à une Revue, pénètre dans les coulisses du théâtre, circule parmi les machinistes, les décors, les acteurs, les actrices. Une d'elles, petite bonne femme fardée, déclare qu'elle a échoué dans un rôle sérieux et damnée soit-elle ! si jamais elle se charge d'un pareil emploi, — ce qui ne l'empêchait pas de tenir, dans la revue, en travesti, le rôle d'un Quaker.

Brown est de retour à Hampstead, et sa présence tonifie Keats, le rend en possession de lui-même. Le factice de la vie des littérateurs lui apparaît plus fortement que jamais. Il accorde, alors, un souvenir à cette Passante de Vauxhall avec laquelle il n'a échangé qu'un regard ; à la Dame qu'il a embrassée à Hastings ; peut-être à l'Inconnue qui lui a envoyé une couronne de lauriers. Il ne réclame pas, aujourd'hui, pour chasser ces belles créatures d'une heure, un gobelet rempli de breuvages terrestres et de l'eau la plus lourde du Léthé : « il boit, dans la coupe du ciel un vin de lumière qui lui procure une ivresse delphique. »

Il compose les lignes sur la *Taverne de la Sirène*, *Robin Hood* ; et forme, avec Reynolds, rhumatisant, et qui vient de se fiancer à Miss Drew, le projet de publier un recueil de contes en vers. Il choisit, dans Boccace, *Isabella ou le pot de Basilic*, et en écrit quelques strophes.

Il songe à un des monuments de la poésie du

monde : *Hypérion*, et jette sur le papier cet étrange fragment des *Bâtisseurs de châteaux* : simple description d'intérieur, non pas d'un intérieur réel, comme celle du studio de Hunt dans *Sommeil et Poésie*, mais d'une chambre apparue en rêve et qu'anime l'incantation de la lune lustrant meubles et bibelots rassemblés par les fantaisies du luxe et du bizarre.

Hunt lui montre une mèche de cheveux de Milton. Cette vue l'exalte. Milton lui apparaît, vraiment, comme lui sont apparus Chaucer, à Canterbury ; Shakespeare à Stratford-sur-Avon.

*
* *

Les soucis matériels, la conscience avec laquelle il comprend et accomplit ses devoirs de chef de famille l'enchaînent étroitement à l'humanité dont il partage les douleurs et les joies — qui s'ajoutent à celles de sa vocation de poète.

« Douze jours se sont écoulés, écrit-il à Bailey, depuis notre dernière rencontre, et que s'est-il passé dans les myriades d'esprits humains depuis ces douze jours ? Nous parlons de l'immense production littéraire, des volumes rangés par milliers et milliers — mais peut-être se déroule-t-il plus d'événements dans une cervelle humaine en l'espace de douze jours que l'on n'en a jamais racontés. *Comment cette malheureuse famille a-t-elle vécu pendant ces douze jours ?* »

Toutes les récriminations entre amis l'obsèdent — lui qui a de l'amitié une idée si haute ! Il y revient sans cesse. Il voit, dans ces disputes, la preuve irréfutable de la médiocrité humaine. Cette médiocrité le

choque chez ses confrères. Il compare les poètes de l'âge d'Elisabeth « à des Empereurs souverains de si vastes empires qu'ils en ignoraient les régions les plus éloignées et ne se souciaient pas de les visiter » ; par contre, « chacun des poètes modernes, tel un Electeur de Hanovre gouverne son état minuscule, sait combien de fétus de paille sont journellement balayés de la chaussée, et a une perpétuelle démangeaison de voir les ménagères bien astiquer leurs cuivres. »

S'il est dur pour les poètes modernes, il n'épargne pas les politiciens de son temps : « Nous avons peu d'hommes qui accepteraient de souffrir en silence pour le bien du pays. Le mobile des pires est l'intérêt ; celui des meilleurs, la vanité. Nous ne possédons ni un Milton, ni un Algernon Sidney. Les gouvernants de nos jours, ont perdu leur nom d'hommes pour l'échanger contre celui de diplomates ou de ministres. Nous respirons dans une atmosphère d'officine. Un homme pourvu du titre de chancelier a droit aux mêmes honneurs, fût-il un pourceau ou Lord Bacon. L'impression de grandeur n'est produite que par le nombre de rubans qu'un homme arbore à sa boutonnière. » Il accuse Napoléon d'avoir nui à la cause de la liberté en apprenant surtout aux peuples d'organiser de monstrueuses armées — Keats serait-il devenu bolcheviste, ainsi que B. Shaw l'insinue ? En tout cas, il n'avait pas réduit, à l'exemple de Byron, sa politique à ceci : « Haïr toute forme de gouvernement. »

La destinée de son pays le préoccupait comme toutes les choses profondes.

Sa distinction native le portait vers l'aristocratie.

Cependant, Georges va être majeur. Il a soigné Tom durant trois mois. Il a son avenir et celui de sa future femme à assurer. Il demande à John de le remplacer auprès de leur frère. Sa présence à Londres est indispensable ; y amener le malade serait une sorte d'assassinat.

Keats prend donc le chemin de Teignmouth.

Il voyage imprudemment, la nuit, par tempête de neige, sur l'impériale de la diligence.

X

A Teignmouth, Keats consacre son temps à la correction des épreuves d'*Endymion* que ses éditeurs sont impatients de publier — et il adresse à ses amis des lettres d'une désolation comique sur l'épouvantable climat du Devon : la boue, la grêle, le vent, la brume, la pluie — la pluie qui tombe sans arrêt à tel point « que le vert admirable des campagnes est malheureusement amphibie et que les fleurs attendent l'averse, deux fois par jour, aussi naturellement que les moules le retour de la marée. »

Une nuit, en écoutant tomber l'incessante pluie, il a l'impression d'être un grain de blé gorgé d'eau et qui pourrit. N'a-t-il pas avoué qu'il partageait la vie et le bonheur du moineau qui picore au bord de sa fenêtre ? Le poète a-t-il une personnalité ?

Keats est obligé de rester en compagnie d'un phtisique à qui il cache sa nervosité de son mieux.

Georges et Tom se sont fait quelques relations à Teignmouth ; mais ce sont de petites gens de province, et Keats est encore tout imprégné de la vie brillante de Londres où, malgré l'horreur qu'il

en a, il a passé quinze jours avant de s'installer au chevet de son frère.

Certes, Mrs Jeffries et ses deux filles à prétentions littéraires et à fortes tendances sentimentales sont charmantes et tant soit peu ridicules ; le docteur de Tom, Mr Turton, collectionne des coquillages et ne manque pas d'une certaine originalité — cela ne compense pas les horreurs du climat, la stupidité d'une population mal conformée, ignorante, bigote, arriérée : « Si la Grande Bretagne était un vaste Devon, nous n'aurions pas gagné la bataille de Waterloo ». Il ajoute « qu'il est très bien pour l'honneur de son pays que Jules César n'ait point atterri dans ce Comté. »

Un terrible aveu lui échappe, sous la forme d'une boutade : « J'espère que vous êtes capable de vous tenir sur votre pied droit, écrit-il à Reynolds toujours rhumatisant, si non, j'ai l'intention d'exterminer tous les gens malades qui ne font pas l'impossible pour exterminer la maladie — un personnage pour qui j'éprouve une complète aversion, et qui, c'est étrange à dire, a élu domicile dans nombre de demeures où je fréquente — il est assis, maintenant, avec une parfaite impudence entre Tom et moi — il m'offusque chez le pauvre Rice — et vous l'avez fait asseoir, récemment, entre nous, au théâtre, lorsque je songeais qu'il examinait d'un œil plein de désirs le malheureux Kean. Je le répète une dernière fois à tous mes amis : exterminerez ce personnage ou je vous extermine. »

L'atmosphère humide, molle, le déprime. Il en vient à se demander si la « poésie n'est pas un feu follet des-

tiné à amuser ceux qui ont la chance d'être frappés par sa lueur. Il existe des choses réelles : le soleil, la lune, les étoiles. Des choses demi-réelles : les nuages, l'amour qui ont besoin de l'assentiment de l'esprit pour exister réellement — et il y a les Riens⁷ qui valent uniquement par l'acharnement que l'on met à les poursuivre ; et, parmi ces illusions, ne convient-il pas de placer la Poésie ? » — « Milton, demande-t-il à Rice, n'a-t-il pas fait plus de mal que de bien en s'attribuant une telle portion de la substance intellectuelle du monde qui est limitée, comme la physique ? » Il lui glisse, ensuite, qu'ayant demandé du brandy dans une auberge, la servante le regarda comme si elle devenait en lui un ami de Jem Rice.

Toujours des ennuis financiers. Georges envoie 20 livres. Elles sont les bienvenues. Keats avait emprunté de l'argent à son propriétaire.

Reynolds est son correspondant préféré. Il lui expédie une épître poétique dans laquelle il retrouve, pour décrire le *Manoir enchanté* de Claude Lorrain, la verve qui lui a inspiré les *Bâtisseurs de Châteaux*. Cette épître, parfait poème, débute sur un mode de fantaisie familière, et se perd dans le mystère. Les fenêtres du *Manoir enchanté* de Claude deviendront, remarque justement sir Sidney Colvin, les magnifiques croisées que charment la voix du Rossignol et qui « s'ouvrent sur les mers périlleuses en de féeriques contrées désolées. »

N'est-il pas émouvant⁸ d'entendre Barrès, dans ses notes sur Claude, évoquer Keats : « Chez tous ces maîtres — il s'agit de Poussin et de Claude — ce n'est pas

fini par le détail, mais ils ont tellement pris l'important qu'il n'y a pas besoin de voir le reste. Cela met mystérieusement en communication avec quelque chose de supérieur. C'est beau chez eux, et cela donne l'impression de plus beau. C'est la série du vrai classicisme. L'émotion, le sentiment, l'art est dans toute sa pureté, sans accessoires inutiles. Cela vous met dans l'atmosphère voulue pour que l'imagination marche dans la bonne direction indéfiniment. L'*Ode à la Mélancolie*, de Keats : le jeune homme tient la main de sa maîtresse. C'est en cela que c'est merveilleusement intellectuel. »

Ses autres lettres sont confidentielles, profondes et trahissent le drame continu dont son âme est le théâtre.

De fréquents retours sur lui-même lui démontrent la nécessité d'acquérir du savoir afin d'alléger « ce fardeau du mystère » qu'hérite chaque être et qu'alourdit le temps. « La différence entre les sensations élevées avec ou sans le savoir, écrit-il, m'apparaît de la manière suivante : Dans ce dernier cas, nous tombons perpétuellement au fond d'insondables abîmes, un souffle nous repousse à la surface, sans ailes, avec l'horreur d'une créature aux épaules nues. Dans le cas précédent nos épaules sont empennées et nous circulons sans peur dans le même air et le même espace. »

Le problème de la connaissance et de la destinée le hante. Sa pensée se traduit en images : « Je compare la vie humaine à une vaste maison composée de plusieurs appartements. Je ne peux en décrire que deux, les portes des autres étant encore fermées sur moi.

Nous appellerons la première chambre dans laquelle nous pénétrons la Chambre de l'Enfance ou de la Pensée absente ; nous y restons aussi longtemps que nous ne pensons pas. Nous y restons assez longtemps. Bien que la porte de la seconde chambre reste ouverte toute grande, montrant une brillante apparence, nous n'avons aucune hâte de nous y précipiter ; mais, à la longue, poussé par l'éveil du principe de la pensée nous n'entrons pas plutôt dans cette seconde chambre que je nommerai la Chambre de la Pensée vierge que nous sommes enivrés par la lumière et l'atmosphère ; nous n'y voyons que d'agréables merveilles et nous nous proposons de nous y attarder éternellement dans l'enchantement. Pourtant, parmi les effets qu'engendre cette halte il en est un terrible : aiguïser notre vision du cœur et de la nature de l'homme, convaincre nos nerfs que le monde est plein de misères, de désastres, de douleurs, de maladies, d'oppression — et c'est pour cela que cette chambre de la Pensée Vierge s'enténébre graduellement, et au même moment, de tous côtés, de nombreuses portes s'ouvrent — tout est ténèbres — toutes ces portes conduisent à des passages ténébreux. Nous ne distinguons pas si le bien contrebalance le mal — nous sommes dans le brouillard. Nous sentons « *le fardeau du mystère* » — et ce fardeau n'a-t-il pas commencé à accabler Keats à la mort de son père, dès qu'il ouvrit sur le monde ses yeux d'enfant trop sensible pour rester longtemps sans penser.

La santé de Tom lui donne les inquiétudes les plus graves.

Une visite de Rice, malade lui aussi, mais un de ces

malades qui emploient leurs forces à exterminer la maladie, est un parfait dérivatif. Rice déniche et achète *Guzman d'Alfarach* ; Keats un Chaucer en lettres gothiques.

Il reçoit le premier exemplaire imprimé d'*Endymion*.

Il est déçu. Le poème est déjà pour lui de l'histoire ancienne. Il laisse à ses éditeurs le soin de s'occuper de son œuvre, et s'en excuse. Il songe à *Hypérion* ; conserve précieusement ses livres de médecine. Il ignore ce que l'avenir lui réserve. Il ne prévoit pas quand lui et les siens entreront en jouissance des 1.000 Livres du grand-père Jennings déposées à la Cour de la Chancellerie.

Mr Abbey n'agit pas. Le commerçant en gros de thé et de café, le banquier de Pancras Lane sait que l'on ne tient bien le monde que par l'argent.

Exercer la médecine paraît à Keats une sorte de déchéance, mais c'est tout de même plus noble que de vendre une plume comme la sienne à des libraires — cependant, il a écrit sans répugnance, facilement, avec succès, des articles de critique dramatique — peut-être que le sentiment de rendre service à Reynolds relevait la besogne à ses yeux.

Le climat, la cohabitation, produisent de désastreux effets sur Tom et sur John. Le premier a de nouveaux crachements de sang ; le second est irritable, mécontent de lui-même et d'autrui.

Il a terminé *Isabella* : œuvre pathétique, macabre par endroits, tendue, qu'il jugera plus tard en ces termes : « Trop d'inexpériences métriques — trop

d'ingénuité dans les connaissances — cela pourrait faire un bon poème posthume, mais ce n'est pas l'œuvre d'un homme vivant — il faut agir avec plus de finesse avec le public — c'est un poème aux contours faiblement arrêtés, estompés de délicate tristesse. »

Bref, les choses vont de mal en pis. Les deux frères quittent Teignmouth en chaise de poste pour Londres.

Georges s'est décidé à s'expatrier ; il achètera des terres en Amérique, deviendra gentleman-farmer et, quoique ignorant tout du métier, risquera son patrimoine dans l'affaire. Il a signé un contrat avec un Quaker, Mr Birbeck, roi des Prairies, et a confiance en l'horizon comme tout aventurier de vingt et un ans.

Il se marie. Sa femme consent à le suivre. Un tel dévouement, un tel désintéressement chez une aussi jeune personne — Georgiana Wylie a seize ans — enthousiasme Keats.

Il éprouve un besoin de rajeunissement. La campagne anglaise des environs de Londres ne lui offrira pas des décors où grouper ses Titans déchus autour de Saturne, et faire retentir leurs voix.

L'*Edinburgh Magazine* a continué la publication de ses articles contre Hunt.

Dans l'un d'eux Keats est appelé « l'aimable Monsieur Keats ».

Le compliment est plein de promesses.

*
* *

Brown a l'intention de visiter l'Écosse. Il a projeté de parcourir le pays à pied. Il invite Keats à le suivre.

Keats accepte. Il ne connaît que la plaine, les bois décorant les collines, les jardins et la mer baignant les côtes de l'île de Wight. Quelles surprises les montagnes, les grottes, les lacs, les forêts ne lui réservent-ils pas ?

A-t-il le droit d'abandonner Tom ? S'il repousse la proposition de Brown, le garçon, qui ne se fait sans doute que peu d'illusion sur son état, se croira plus gravement atteint qu'il ne l'est.

Finalement, après bien des hésitations, Keats se résout à confier le malade aux soins de leurs voisins les Dilke, de Severn, de Haslam, de leur propriétaire, le facteur Bentley, et du docteur Sawrey.

Tom ne peut pas être en de meilleures mains.

Le départ est fixé pour le mois d'août.

Les deux émigrants, Georges et Georgiana, accompagneront les touristes jusqu'à Liverpool.

Endymion est en vente depuis quelques semaines.

*
* *

On s'est inquiété de définir comment et pourquoi Keats avait choisi la fable d'*Endymion* pour sujet de son premier grand poème. Mais on ne choisit pas plus un sujet de poème que la femme destinée à jouer un rôle désastreux ou bienfaisant dans la vie. L'un et l'autre, amenés par on ne sait quels démons ou quels dieux, se présentent au moment où on les attend le moins et s'imposent. Il y a là un mystère dépassant la compétence des commentateurs et des biographes.

Les poètes seuls le comprennent, et le but de leur œuvre est de l'expliquer.

Les plus beaux poèmes jaillissent spontanément de nous-mêmes après un travail naturel dont nous sommes inconscients. Les poèmes que l'on n'écrit jamais et auxquels on pense toujours évoquent ces fruits qui, de saison en saison, se dessèchent à l'extrémité d'une branche, et ne tombent à terre qu'avec l'arbre mort.

Ce n'est point dans l'intention d'écrire une ode sur un rossignol qui chantait, un matin de printemps, que Keats vint s'asseoir à l'ombre d'un prunier aux feuilles naissantes, les yeux tournés vers les fenêtres de sa fiancée — qu'il n'avait pas choisie.

Sir Sidney Colvin et Amy Lowell énumèrent les ouvrages susceptibles d'avoir influencé Keats.

Il est probable qu'une comédie, un masque, un drame, un récit, un poème, où la lune apparaissait soit comme personnage, soit comme élément du décor, touchaient plus particulièrement la sensibilité de Keats — mais il est aussi hors de doute que ni Ovide, ni Shakespeare, ni Ben Johnson, ni Marlowe, ni Fletcher, ni Drayton, ne lui ont donné l'idée de conter l'histoire du berger du Latmos ; que son inspiration n'est pas livresque, et qu'il ne la doit qu'à ses propres dispositions.

Rappelons que, dès son adolescence, ses amis et ses camarades l'avaient placé sous la protection de la lune. G. Fenton Matthew n'avait-il pas déclaré au carabin de Guy's et Thomas, dont il avait, un des premiers, deviné le génie : « La Reine de l'air s'est

attachée à toi à l'heure de ta naissance, avec une sollicitude chaque jour plus jalouse ; et a nourri son enfant du lait de son sein. » — Et Keats salue son astre « Créateur de doux poètes », avant de le décrire sous tous ses aspects, par tous les ciels, et d'en analyser les sortilèges opérant sur les âmes, les songes et les mers.

Conte l'histoire d'un envoûtement lunaire, voilà l'œuvre que Keats porte fatalement — et c'est fatalement qu'à son imagination, dotant de pouvoirs identiques les réalités et les mythes, apparaîtra le fabuleux berger qui le charme par la musique de son nom, et l'émeut par la similitude de leur âme.

Bien des poètes ont écrit d'admirables vers sur la lune. Est-il nécessaire de rappeler le Hugo de la Fête chez Thérèse, de Ruth et Booz ; Leconte de Lisle dans les Loups ; et parmi les prosateurs, Chateaubriand, Maupassant, ont été inspirés par la lune. Seuls, Keats, Verlaine, Laforgue avec des moyens et des intentions différents ont créé une atmosphère phébéienne.

Et c'est dans cette atmosphère que se développe Endymion. — Le baiser de Diane réveille le berger de Latmos et le laisse en proie à une mélancolie spéciale : le mal de la lune. Il confie son secret à Peona, sa mystérieuse sœur, et part à la recherche de celle qui l'a si intensément troublé. Il la poursuit, à travers les éléments ; et, au cours de sa randonnée, entrecoupée de sommeils peuplés de visions révélatrices, il rencontre Vénus et Adonis ; Aréthuse et Alphée ; Glaucus et Circé ; les divinités souterraines ; les grottes, asiles des amants morts ; Neptune et son palais où Sirènes et

Tritons donnent une fête ; Bacchus triomphant — [se rappeler la toile du Titien dont une gravure décorait le studio de Hunt, à Hampstead] — il rencontre, enfin, une jeune Indienne — [se rappeler dans le roman de Legrand l'épisode du Macédonien tombant amoureux de la vierge brune, épisode qui avait frappé Keats alors étudiant]. — Endymion s'éprend de la mortelle. Il a peur d'être infidèle à sa vision, mais la fille de la terre et la vision ne font qu'un.

Ces fables ne sont pas pour Keats de simples allégories, des thèmes excitant sa virtuosité. Elles lui permettent d'exprimer en images ses idées sur l'homme, l'âme et l'amour. Keats, en être sain, estimait que l'amour sexuel était le principe de toutes choses. Bailey, théologien sentimental, s'en offusquait, et c'était là, entre les deux amis, à Oxford, le prétexte de discussions fréquentes et fécondes.

Keats ne se contente pas de narrer des histoires en suivant les textes des anciens. Il transforme les mythes, les rajeunit, les recrée, les enrichit d'un sens nouveau, se les approprie.

La même ambition a possédé Ronsard dans ses Hymnes. Que l'on relise dans l'*Hymne de l'Automne*. par exemple, si l'on est contemplateur de beautés éternelles, la description resplendissante du Palais de la Nature ; celle du Vent « tout pantois et lassé D'avoir la mer d'Afrique et ses sablons passé ; Et qui pour s'endormir avait plié ses ailes Depuis le bas des flancs jusqu'au haut des aisselles Tout ainsi qu'un faucon laisse fourcher en croix Les siennes sur le dos, quand il se perche au bois... »

Une idée philosophique : *la réalité et le songe se confondent parfois*, domine cette œuvre qui correspond admirablement à la conception que Keats se faisait du long poème : « une région où les beautés sont assez nombreuses pour que l'on puisse les choisir, les oublier et les trouver nouvelles à une seconde lecture. »

XI

Le voyage de Keats en Écosse fut véritablement un voyage en lui-même.

Il a, de plus en plus, le désir de s'instruire, de réfléchir. Il voudrait s'exiler durant de nombreuses années, et il n'emporte dans le Nord qu'un seul livre : le *Dante*, traduit par Cary. La bibliothèque de Brown est aussi pauvre que la sienne : *Milton*.

Le départ de Georgiana et de Georges pour l'Amérique, la santé de Tom, préoccupent Keats plus qu'il ne faut.

A Liverpool, dont l'animation, le port, l'atmosphère marine lui plaisent, son frère et sa belle-sœur lui font leurs adieux.

Son ancien camarade Stephen vient le saluer au Black Bull Inn. Il ne verra plus Stephen qui deviendra l'inventeur de l'encre du même nom, et père de douze enfants.

Brown et lui, sac au dos, se mettent en route. Le temps est mauvais. Keats a la gorge délicate. Ni Brown ni lui ne s'en inquiètent. Cette équipée est pour Keats une marche à la mort.

Dans ses lettres, peu de descriptions enthousiastes. Il note les petites choses de la vie, les costumes, les visages, l'aspect des maisons, leur pauvreté. Dans un village, une école de danse en pleine activité le ravit. On n'y danse pas quelque cotillon nouvellement importé de France, mais les danses du pays. Les paysans robustes s'en donnent à cœur joie. Keats sent profondément « la gloire patriotique qu'il y a à rendre une contrée plus heureuse » — et l'on songe à M. Violet faisant danser les Iroquois au son d'un violon de poche.

Les journées des voyageurs sont bien remplies. Brown est infatigable. Keats le suit de son mieux. Une nourriture substantielle, le whisky mélangé à l'eau, ce toddy cher à Burns, les réconfortent, le soir, à l'auberge.

Les populations les prennent pour des marchands ambulants. Que vendent-ils ? des bijoux, des rasoirs ou des lunettes ? Le nez de l'ami Brown en porte une magnifique paire. Quels singuliers touristes que ces deux citadins ! Quels accoutrements ! Les verres de Brown impressionnent ; sa calvitie, son chapeau blanc, sa veste et son pantalon de tartan, son sac, sa badine, le plaid qui recouvre ses épaules, amusent. Quand Keats déchire son unique vêtement, il doit le donner à repriser ; et il attend, enveloppé dans son manteau de fourrure, que la réparation soit terminée.

L'existence en plein air lui rappelle son enfance à demi-campagnarde. Il envoie à sa sœur Fanny une fantaisie où il évoque le temps où, au grand désespoir de leur grand'mère, de leur mère et de la bonne, il remplissait la maison de bêtes capturées dans les champs. Il traverse la lande où Meg la sorcière fait

bouillir sa marmite. On a l'impression que les pays visités l'ont désillusionné. Il veut voir autre chose. Brown et lui se rendent à Belfast. La misère, l'abrutissement des Irlandais le stupéfient. Le plus pauvre des cottages anglais serait un palais pour eux. Il se demande — peut-être en songeant à Shelley qui, deux ans auparavant, était allé, en compagnie de sa jeune femme, faire une tournée de propagande révolutionnaire en Irlande — comment un être pourvu d'un semblant de raison peut espérer obtenir quelque chose de pareilles gens.

Un jour, « dans une sorte de niche à chien montée sur deux perches et portée par deux pauvresses en haillons, il aperçoit une vieille répugnante, maigre comme un singe mourant de faim, la pipe à la bouche, branlant la tête et s'entourant de fumée. » Le spectacle le hante. « Quelle chose serait l'histoire de sa vie et de ses sensations », écrit-il.

Dans un faubourg de Belfast, il entend « le plus intolérable des bruits, pire que le son de la cornemuse — que le rire des macaques — les commérages des femmes — le cri du perroquet : la rumeur des navettes ».

Plus intolérables lui sont encore, une fois de retour en Écosse, les bavardages de l'individu préposé à la garde du cottage des Burns.

Il se plaint des mouches à bestiaux qui s'acharnent après lui depuis qu'il a quitté Londres, à l'auberge du Cygne et des deux Cols.

On devine une pointe d'irritation dans la manière dont il plaisante les habitudes de son compagnon de route. A l'auberge, le soir, Keats s'allonge sur deux chaises, se repose, tandis que Brown se prépare à

continuer sa relation de voyage. Il sort de son sac, d'abord son papier, puis ses plumes, ensuite son encrier. Pourquoi ne pas changer un peu ? Pourquoi toujours le papier d'abord, puis les plumes, puis l'encrier ?

Sa sensibilité s'aiguise et le porte moins à l'admiration qu'à la critique. Des coins de paysage l'émeuvent, néanmoins. Il regarde et décrit en peintre des effets de lumière sur les montagnes et les eaux ; des troupeaux couchés dans les prairies ; le vol des aigles dont nul mouvement d'ailes ne lui échappe. Il déverse sa bile dans un parallèle entre Irlandais et Écossais. Il préfère ceux-ci à ceux-là, sans leur témoigner grande sympathie. Ce peuple est abruti par les prêtres.

Déçu par la Nature et les gens, roulant dans sa cervelle une œuvre qui s'alourdit de jour en jour, mais dont les contours ne se précisent pas encore, il n'a cessé de vivre replié sur lui-même, et il fait part de ses méditations à ses chers confidants Reynolds et Bailey.

Malgré la joyeuse compagnie de Brown, il se sent seul. En regardant la mer peut-il ne pas songer à Georgiana et à Georges qui s'aiment et, par contre-coup, au foyer que lui-même ne fondera jamais ? Sa lassitude lui a fait souvent désirer la mort, mais, aujourd'hui, il veut vivre : il a des devoirs ; il veut voir ses futurs neveux en Amérique ; il veut voir Reynolds, pour qui il éprouve une affection de frère, heureusement marié, surtout depuis qu'il a senti le plaisir d'aimer une belle-sœur. Il se reproche de ne s'être jamais soucié de sa propre santé, et conseille à son ami convalescent de prendre grand soin de la sienne.

Sa lettre à Bailey nous fait pénétrer plus profondément encore dans ses secrets. La pauvreté de sa vie sentimentale le torture. Il n'est entouré que d'êtres normalement heureux. Reynolds est fiancé ; Bailey est fiancé ; Georges ne peut douter de la qualité morale d'une femme qui, à seize ans, court avec lui, là-bas, en Amérique, la grande aventure.

Keats ignore et ignorera toujours qu'une liaison sérieuse enchaîne Brown — et cette liaison révélée et prouvée par Amy Lowell expliquera, plus tard, la conduite de Brown et aura un terrible contre-coup dans la destinée de Keats.

Des passantes, des camarades, des amies : les Matthew, les Reynolds, Mrs Dilke — et surtout Georgiana qu'il eût certainement aimée, voilà le bilan passionnel de Keats. Pas une femme à qui il puisse songer comme ayant été sienne. Il avoue à Bailey — et cela devient poignant — qu'autrefois, une belle femme lui semblait être une sorte de déesse, mais qu'il n'a pas le droit d'attendre des femmes plus qu'elles ne peuvent donner : « En compagnie des hommes, je n'ai ni mauvaises pensées, ni malice, ni spleen. Je me sens libre de parler ou de rester silencieux. Je peux écouter et tirer profit de la conversation de chacun. Mes mains sont dans mes poches. Je ne me méfie de rien. — Je suis à mon aise. — Avec les femmes, par contre, je me sens malicieux, mal intentionné, spleenétique. Je ne peux ni parler ni me taire. Je suis soupçonneux, ailleurs, et j'ai grande hâte de m'enfuir. — Vous devez être charitable et mettre toute *cette perversité au compte des déceptions qui m'ont accablé depuis mon enfance.* —

Après tout, j'ai une meilleure opinion des femmes que de supposer qu'elles s'inquiètent de savoir si Mister John Keats *haut de cinq pieds les aime ou ne les aime pas* » — (c'est nous qui soulignons comme ci-dessus.)

La petitesse de sa taille ! Quel contraste avec son torse robuste, sa tête de jeune Dieu ! Rappelons, encore une fois, la phrase de Middleton Murry : « Si Keats avait été plus grand de trois pouces, l'histoire de la littérature anglaise du XIX^e siècle n'eût pas été la même. »

Il songe à sa sœur Fanny qu'il désire soustraire, dès que possible, à Mr Abbey ; il songe à Georges et à Georgiana avec qui il a l'intention d'aller passer un an — mais l'idée de la mort le hante. Comme à Reynolds, il conseille à Bailey de prendre soin de sa santé. Il a perdu, pour sa part, et à jamais, l'inestimable bien !

Vers la fin juillet, dans l'île de Mull — itinéraire économique pour se rendre aux grottes de Fingal, — il prend froid. Le mal attaque violemment sa gorge délicate qui l'avait tracassé durant tout le voyage. Une simple irritation, pense-t-il ou affecte-t-il de penser. L'expédition continue.

Après Fingal, Brown et lui font l'ascension du Ben Nevis. La montée s'effectue par beau temps ; la descente dans la brume. Les alpinistes d'occasion sont éreintés. Pour ranimer leur courage et piquer leur amour-propre, le guide leur raconte comment Mrs Cameron, la femme la plus grosse du Comté, grâce à son énergie savamment stimulée par le whisky, avait vaincu rochers et ravins. Keats com-

pose un dialogue entre la ventripotente dame et la haute montagne.

L'indisposition de Keats s'aggrave à tel point que le docteur ordonne un retour immédiat. Il quitte Brown qui n'avait pas encore la disposition de son appartement loué, ainsi que chaque année, à des gens désireux de passer les mois de chaleur à la campagne.

Brown est un homme raisonnable. Ses locataires le dédommagent des frais nécessités par ses déplacements d'été. Peut-être aurait-il pu accompagner son ami malade et se loger ailleurs que chez lui, — mais il n'est pas défendu de supposer qu'Abigail Donahue, sa maîtresse, le rappelait auprès d'elle.

Keats s'embarque à bord d'un bateau de pêche.

Les deux dernières visions qu'il emporte du Nord sont saisissantes pour son esprit que les ruines, les cathédrales, les châteaux, les lacs, les montagnes ont ramené au temps de la Chevalerie et de ses premières émotions poétiques. Il a vu les vestiges de l'Abbaye de Beuley et, dans le cimetière, l'emplacement où, selon la légende, se mêlaient des ossements de rois : 48 écossais, de Fergus II à Macbeth ; 8 Irlandais ; 1 Français.

Il a vu surtout la grotte de Fingal. « Supposez, écrit-il à Tom, que les géants révoltés contre Jupiter aient pris un amoncellement de colonnes noires, qu'ils les aient liées entre elles comme des paquets d'allumettes et creusé, à coups de haches énormes, une caverne dans leur masse. » Pour la première fois, Keats fait une allusion nette à *Hypérion*. Il a trouvé ce qu'il était venu chercher inconsciemment en Ecosse. L'apparition de Fingal, la musique, l'accent

des vers de Milton et du Dante ont créé en lui l'atmosphère de son poème titanesque et humain. Il est prêt à l'écrire. Il est prêt, aussi, à subir les atteintes d'une passion dévastatrice, et guetté par tous les tourments, et la mort.

XI

Keats se rend directement à Well Walk. Il arrive les souliers éculés, la veste déchirée, son manteau de fourrure en lambeaux, son sac troué. Il souffre toujours de la gorge, mais les dix jours passés en mer l'ont ragaillardé.

Tom, malgré les soins dont il a été entouré, est impatient de revoir John qui reprend sa place de garde-malade auprès de lui.

Les frères sont en tête à tête, malades tous deux et se cachant l'un à l'autre les inquiétudes où les plonge leur santé. Keats n'a personne à qui se confier. Brown est en Ecosse ; Reynolds en Devonshire chez sa fiancée ; Haydon et Dilke sont malades et absents de Hampstead ; Hunt voyage.

Mr Abbey prétextant l'état de Tom emprisonne Fanny plus étroitement que jamais. Keats, dans de courts billets, la presse d'obtenir de son tuteur — qui demeurera implacable — l'autorisation de venir à Hampstead. Aucun danger pour elle, affirme-t-il, Tom va de mieux en mieux. Il répond aux questions que lui posent les lettres de sa sœur. Il lui a rapporté des pierres curieuses ramassées en Ecosse. Il la dis-

suade d'apprendre à jouer du flageolet, pourtant il lui en achètera un si elle le désire. Des enfantillages...

L'amélioration de la santé de Tom n'est qu'illusoire. Le garçon dépérit de jour en jour. C'est à Georges et à Georgiana que Keats en fait la confidence, dans le journal qu'il rédige à leur intention : « Je n'ai que vous et Fanny, trois êtres dont le bonheur sacré pour moi, détruit le chagrin égoïste qui m'absorberait fatalement en vivant comme je vis avec notre pauvre Tom. Il voit en moi son unique soutien. Ah ! si les larmes vous en viennent aux yeux, laissez-les couler, et étreignez-vous... votre accord mutuel est pour moi un délice que je ne peux exprimer... La pleine lune brille maintenant, elle est pour moi, dans le monde physique, ce que vous êtes dans le spirituel, écrit-il à Georgiana » — Après cette phrase démontrant que Phébé était bien son inspiratrice, il a, sur l'amitié fraternelle, des pages d'une tendresse ineffable et qui sont d'un grand cœur déchiré.

*
* *

La critique se réveilla, furieuse.

Elle avait sourdement annoncé ses attaques ; on les attendait. Leur violence et leur ignominie furent telles que Shelley, Byron et d'autres encore, impuèrent à ce déchaînement de haine et de bassesse la mort prématurée du poète.

Ce n'était pas l'auteur d'*Endymion* que l'on écrivait, mais le disciple, l'ami de Hunt le libéral, le pamphlétaire de l'*Examiner*, accusateur du Prince-régent ; de Hunt l'homme de lettres qui avait risqué,

dans sa *Fête des Poètes*, quelques plaisanteries sur la personne sacro-sainte de William Wordsworth.

Afin de prévenir les coups ou de les atténuer, Taylor et Hessey, pendant le voyage de Keats en Ecosse, étaient allés expliquer au directeur de la *Quarterley*, que Keats n'avait rien de commun ni politiquement, ni littéralement avec Hunt. Ils donnèrent, en outre, des renseignements sur la vie de leur poète. Gifford écouta — et publia, sans en changer un mot, le long papier de son collaborateur Croker qui « doutait qu'un homme dans son bon sens pût signer une semblable rapsodie ».

La *Blackwood* emboîta le pas, et chargea Lockhart d'exécuter Keats.

John Gibson Lockhart se glorifiait d'avoir connu Gœthe — ni longtemps, ni bien intimement, sans doute, puisqu'il avait vingt-deux ans. — Il était plus pédant qu'érudit, et méprisait quiconque ne lisait pas les poètes latins, grecs et allemands dans leur texte. Il était le beau fils de Walter Scott — soupçonné d'avoir inspiré l'article de son gendre et futur biographe, ou tout au moins d'en avoir eu connaissance et de ne pas l'avoir désapprouvé, ce qui revient au même, moralement. — « Bon Johanny Keats, écrit le chroniqueur abject, retournez à vos emplâtres, à vos pilules, à vos cataplasmes, à vos onguents — mais soyez moins prodigue de soporifiques dans votre métier que dans votre poésie, jeune Sangrado. » Ceci est la conclusion, plutôt douce, de l'article qu'il eût fallu reproduire, ici, en entier, afin d'en mettre au jour la virulence et la mauvaise foi. Lockhart poussa la lâcheté jusqu'à poursuivre Keats au-delà du tom-

beau. Il parodia dans son *Élégie sur mon petit chat Tom* la sublime déploration que la plus haute des douleurs inspira à Shelley, quand il apprit la mort de Keats. Shelley avait, cependant, jugé assez sévèrement *Endymion*, estimant qu'il fallait le féliciter d'être venu à bout du poème. — C'est là une opinion émise dans une lettre privée. Jamais Shelley n'eût rendu ce jugement public.

La *Quarterley* est l'organe des Torries ; la *Blackwood*, celui des Whigs. Les deux revues s'unissent dans cette tentative d'extermination qui, finalement, indigné d'honnêtes esprits, parmi lesquels, bien entendu, tous les amis de Keats. Bailey déclare à la *Blackwood* que sa critique est infamante. Le directeur lui répond hypocritement qu'il regrette de l'avoir lue dans sa revue. Pourquoi n'a-t-il pas opposé son veto ? Bailey veut entreprendre une défense de Keats. Mais, en pareil cas, défendre est attaquer, et on n'attaque pas impunément la *Quarterley* ou la *Blackwood*. Ses articles lui sont retournés.

Reynolds est plus heureux. *L'Alfred* publie son article élogieux sur Keats — article que Hunt, conscient de la part qui est la sienne dans cette aventure, réimprimera dans *l'Examiner*.

Le *Morning Chronicle* publie en faveur de Keats deux lettres que Taylor et Hessey lui font parvenir.

Cette féroce campagne de presse n'a pas découragé le poète. Elle lui a démontré, au contraire, combien ses amis lui étaient fidèles, et des inconnus dévoués. Il sent qu'à soutenir un tel ton, ses ennemis finiront par se casser les reins — il sent surtout que, quoi qu'il

arrive, *Il sera, après sa mort, au nombre des poètes anglais.*

Reynolds est enfin de retour. Sa crise rhumatismale est passée. Il vient de faire un long séjour auprès de Miss Drew, sa fiancée. Il est donc en parfait état. Il a vite fait de remonter son cher Keats déprimé, malgré son indomptable énergie, par son rôle de garde-malade, et confondu, malgré sa confiance en lui-même, par l'injustice des hommes.

Isabella enthousiasme Reynolds. Quelle superbe réponse aux critiques anglais et écossais ! Byron a répondu aux attaques de ces derniers par une satire. Keats répond par un chef-d'œuvre d'humanité. Voilà qui est d'un poète. Puis, ajoute Reynolds, revenant aux détracteurs d'*Endymion*, « on n'emploie pas ses muscles, on ne bande pas ses nerfs pour briser un brin de paille. »

Pendant des mois et des mois, affirma-t-il plus tard, Keats n'est jamais resté un jour sans penser à *Hypérion*.

Son poème le possède, quoiqu'il n'y travaille que par intermittence. La santé de Tom le désespère ; et un intense désir de se dépenser, de vivre, le saisit.

Ce que Georges lui révèle des Américains n'excite pas sa sympathie. Il souhaite, en plaisantant, qu'un de ses futurs neveux devienne le premier poète de ce peuple.

Il raconte — du ton d'un homme qui y trouve du plaisir — les moindres événements de son existence :

des entrevues, des dîners, des conversations avec Haydon, Hunt, ses éditeurs, Rice.

Il rencontre, chez les Reynolds, une de leurs cousines, jeune fille de l'Est indien, Miss Cox qui, après une discussion avec son grand-père, dont elle devait hériter, était venue leur demander asile. Le portrait qu'il en trace est précieux au point de vue des dispositions de Keats à l'égard de certaines femmes : « Ce n'est pas une Cléopâtre, c'est tout au moins une Charmian. Elle a un lourd regard oriental. Elle a de beaux yeux et de belles manières. Quand elle entre dans une chambre, elle donne la même impression de beauté qu'une léopardesse. Elle est trop belle, et trop consciente de son pouvoir pour repousser tout homme disposé à lui rendre hommage... Je me sens très à mon aise avec cette sorte de femme ; son aspect me maintient dans un état d'animation et de vie que ne me procure pas toute autre créature de race inférieure. Je suis en de tels moments trop éveillé par l'admiration pour être emprunté ou tremblant. Je m'oublie entièrement parce que je vis en elle... Vous devez vous imaginer que j'en suis amoureux. Avant d'aller plus loin, je vous dirai qu'elle m'a tenu éveillé, une nuit entière, comme une phrase de Mozart. Je parle de ces choses comme d'un amusement, qui ne m'émeut pas plus profondément qu'une conversation avec une femme souveraine dont le oui ou le non, prononcé par ses lèvres est pour moi un festin... Elle évolue dans une chambre de telle façon qu'un homme est attiré vers elle comme par un pouvoir magnétique... Je pense cependant qu'elle a des défauts, les mêmes que devaient avoir Cléopâtre et Charmian... »

Cependant la voix, les attitudes de cette fille de l'Inde le hantent longtemps ; et, dans cette atmosphère sensuelle, il rencontre, pour la deuxième fois, à Londres, entre Bedford Row et Lamb's conduit street, l'énigmatique Dame de Hastings.

Il hésite ; l'aborde ; elle en paraît enchantée ; ils font quelques pas ensemble ; et, finalement, elle l'amène chez elle.

Un étrange salon ! Il y a là, « des livres, des tableaux, une statue en bronze de Bonaparte, des partitions, une harpe éolienne, un perroquet, un serin, un cabaret de liqueurs de choix. Elle se comporte en femme du monde ; oblige Keats à emporter un grouse pour le dîner de Tom ; lui demande son adresse afin de lui envoyer du gibier. Il s'attend à passer, de temps à autre, avec elle, d'agréables moments pendant lesquels il lui donnera, vraisemblablement, des leçons de goût. »

Nous ignorons les suites de cette rencontre, mais la resplendissante cousine des Reynolds, l'énigmatique Dame de Hastings ramènent dans l'esprit de Keats l'idée du mariage. Il préfère « à une union où il trouverait les délices du luxe, de l'amour, du bonheur et de la beauté, sa sublime solitude. Le mugissement du vent est sa femme. Les étoiles qu'il aperçoit à travers ses fenêtres sont ses enfants. Il sent, à mesure que son esprit se fortifie, qu'il ne vit pas uniquement sur la terre, mais dans mille mondes. Dès qu'il est seul, des formes d'une grandeur épique se dressent, l'entourent et le servent comme des gardes du corps, leur roi. »

Les efforts que tente Keats pour avoir Fanny à

Well Walk demeurent toujours vains. Mr Abbey déclare que les frères et la sœur se voient suffisamment durant les vacances. Il finit, cependant, par se laisser fléchir. Une courte permission qu'il accorde moins par humanité, sans doute, que lassé par l'insistance de Keats qui ne peut plus quitter le chevet de Tom.

Dans ses billets et ses lettres, il l'appelle « pauvre Tom » ; et, dans le *Roi Lear* qu'il relit en veillant le moribond, ces mots « poor Tom » sont désespérément soulignés...

*
* *

« De bonne heure, un matin, relate Brown, je fus réveillé dans mon lit par une pression de main. C'était Keats qui venait m'annoncer que son frère n'était plus. Et nous demeurâmes tous deux longtemps silencieux, ma main étroitement serrée dans la sienne. Enfin, mes pensées revenant du mort au vivant, je dis : « Ne restez pas davantage dans votre maison, seul. Ne serait-il pas préférable pour vous de vivre avec moi. » — Il réfléchit, pressa fortement ma main et répondit : — « Je pense que ce serait préférable. » De ce moment il devint mon intime. »

Haslam avait préparé Georges et Georgiana à la catastrophe. Keats n'eut plus qu'à donner quelques détails : « Les derniers jours du pauvre Tom ont été de l'espèce la plus angoissante, ses derniers moments n'ont pas été aussi douloureux, et le dernier a été sans souffrances. Je n'entrerai pas en des commen-

taires de curés au sujet de la mort, cependant les observations courantes des êtres les plus communs sont au sujet de la mort aussi véridiques que leurs proverbes. Je doute à peine d'une immortalité de quelque nature, et Tom n'en doutait pas non plus. »

XII

Fanny était la fille aînée de Mrs Brawne, la veuve à qui Brown avait loué, pendant l'été, son appartement de Wentworth place, cottage qu'il avait fait construire à compte à demi et habitait avec les Dilke.

La famille Brawne se composait, en outre, d'un garçonnet et d'une fillette. Les Brawne étaient gens aisés et d'un commerce agréable. La beauté du paysage d'Hampstead, la sympathique société des Dilke avec qui ils s'étaient liés — des enfants du même âge, même toit et jardin, la chose était naturelle — les décidèrent, leur bail terminé, à s'installer auprès de leurs nouveaux amis, au lieu de retourner à Londres ou ailleurs. Ils louèrent donc une maison à Downshire Hill, dans leur voisinage.

En partant pour l'Ecosse, Keats avait confié, tout particulièrement, Tom aux Dilke. Mrs Dilke avait dû certainement amener Mrs Brawne et sa fille à Well Walk. leur apprendre que le frère de l'agonisant solitaire était un grand et beau poète et leur prêter *Les Poèmes et Endymion*.

Fanny Brawne avait un esprit délicat, la sensibilité vive, de l'intelligence et le goût de l'étude.

Keats la vit, pour la première fois, chez les Dilke, à son retour d'Ecosse. Elle lui parut belle, élégante, gracieuse, sotté, snob, étrange. Ils avaient entre eux de petites querelles. Keats était alors déprimé par la maladie et les veilles, irrité par les attaques des revues, vaguement troublé peut-être par Miss Cox, la jeune fille indienne à la démarche de léopardesse, ou par la Dame de Hastings. Mais ces querelles avec Fanny Brawne n'avaient rien de bien grave, puisque durant son séjour à Well Walk, peu avant la mort de Tom, Fanny Keats demeura fort probablement chez les Brawne. La sympathie entre Fanny et Keats était grande, lorsque ce dernier se mit en ménage avec Brown — loin des cris et disputes des petits Bentley.

Les amis de Keats s'empressent autour de lui. Il n'est pas d'attentions qu'ils ne lui témoignent. Les tarifs postaux étant élevés, Haslam lui fait cadeau d'une provision de papier excessivement fin pour lui permettre d'écrire plus longuement et à moins de frais en Amérique. On essaye de le distraire, de l'entraîner à Londres. Il assiste aux concerts de Novello, à des matchs de boxe. Sa pensée flottante n'a d'autre refuge que l'affection familiale. Georges et Georgiana, en dépit de la distance, sont à ses côtés, « car il connaît quelle forme prendront leurs chagrins ou leurs joies, leur façon de marcher, de s'asseoir, de rire, de plaisanter ». Ce besoin de représentation physique est très caractéristique chez Keats. Dans une de ces mêmes lettres — journal, il décrit aux exilés sa chambre, les jeux de la lumière et des ombres, sa position, les livres qui se trouvent devant lui, estimant

qu'il serait intéressant de savoir comment Shakespeare était assis quand il écrivit : *Etre ou ne pas être* — et ces notes créent l'essentiel de toute œuvre écrite (lettre, poème, roman, comédie) : l'atmosphère. Aussi pour être vivant auprès de Georges et de Georgiana comme ils le sont auprès de lui, leur narre-t-il les moindres détails de son existence à la dérive, mais que de comiques incidents égayaient parfois.

L'excellent Taylor a prêté à une de ses cousines, romancière, un exemplaire d'*Endymion*, que la femme de lettres prête à une autre femme de lettres qui, en manière d'encouragement et gage d'admiration, envoie à Keats, avec un sonnet enthousiaste, un chèque de 25 Livres. Ne sachant comment le renvoyer sans offenser la donatrice, Keats le garde. Taylor parlait un peu trop de la vie intime de son poète. Le résultat de ses confidences, désastreux avec les revieurs, avait été touchant avec le bon bas-bleu.

Les gens de lettres dégoûtent Keats définitivement. Pas de société où il ne soit plus mal à son aise. Il rend visite à Haydon qui, suivant le récit d'Hoppner, compagnon du capitaine Ross, lui parle des solitudes polaires, de l'exaltation des marins, quand, redescendant vers le Sud, après des nuits et des nuits sous des cieux morts, ils aperçoivent, enfin, une étoile.

L'âme de Keats n'est-elle pas semblable à ces déserts noirs et glacés ? Sa joie dans la souffrance n'est-elle pas actuellement comparable à celle des matelots qui retrouvent la vie ?

L'étoile de sa destinée le ramène à Hampstead,

et il se défend encore de croire aux pouvoirs de cet astre. « Vous livrerai-je Miss Brawne ? » — la première chose qui lui saute aux yeux et l'éblouit, *c'est qu'elle est à peu près de la même taille que lui* — une femme qui, vraisemblablement, ne l'appellera pas « le petit Keats ». Et de la même plume qui vient d'esquisser la caricature de M. Redhall, — ce singulier petit bonhomme fluet qui promenait deux énormes nièces ; cet innocent à qui rien n'était jamais arrivé, même de perdre son mouchoir dans une foule, mais qui avait connu Bartolozzi — il poursuit d'un ton où se mélangent l'admiration et la critique : « La figure de Miss Brawne est d'un délicat style ovale ; tous ses traits manquent de sentiments ; elle fait de son mieux pour donner bel air à sa chevelure ; elle a de jolies narines, quoiqu'un peu pincées ; sa bouche est à la fois bien et mal ; le profil est mieux que la face qui, en vérité, n'est pas pleine, mais pâle et maigre sans laisser paraître l'ossature. Sa silhouette et ses mouvements sont gracieux ; ses bras sont bons ; ses mains, défectueuses ; ses pieds, acceptables. Elle n'a pas dix-sept ans, et elle est ignorante ; monstrueuse dans sa manière d'être ; elle part dans toutes les directions, appelle les gens de telle sorte que j'ai été obligé récemment d'employer le mot *dévergondée*. Si elle se comporte ainsi ce n'est point, je crois, par disposition naturelle, mais par un penchant qu'elle a d'agir avec chic. Quoi qu'il en soit, je suis fatigué d'un tel genre, et je ne l'accepterai plus à l'avenir. » — A la suite de ce portrait, il trace, en repoussoir, celui d'une certaine Miss B, sèche, laide, jouant du piano « sans autre sensation que celle du contact de l'ivoire sous ses doigts » — et Fanny

considérerait cet être comme l'arbitre des élégances et la seule femme avec laquelle elle eût souhaité changer : « Quelle stupidité ! Elle lui est supérieure comme une rose à un pissenlit. »

Keats ne fera pas d'autres descriptions de Fanny.

Il lui avouera, dans une de ses premières lettres, qu'il est tombé tragiquement amoureux d'elle, au moment même où il l'a vue. Dans presque toutes ses lettres il lui parlera de sa beauté qu'il rend responsable de sa furieuse passion.

Fanny ressemblait, paraît-il, à la femme drapée d'*Amour sacré et Amour profane* du Titien. Reynolds dira d'elle : « ce pauvre et vain échantillon de la gent femelle à qui il s'était si inconcevablement attaché. »

Il s'y attacha pour toujours le soir de Noël. Ce soir là, Keats, négligeant d'autres invitations, dîna chez les Brawne ; et, secrètement, se fiança à Fanny.

Trois ans plus tard, en 1821, l'année de la mort de Keats, dînant à Wentworth Place, et le soir de la Noël, elle parla à Dilke du 25 décembre 1818 comme du plus beau jour qu'elle ait vécu jusqu'alors.

* * *

Sans autre indication que celle d'une vague ressemblance avec une figure de tableau, et une silhouette découpée par le silhouettiste français Edouart, il est difficile de savoir si Fanny Brawne était réellement belle. Par contre, grâce aux documents retrouvés par les commentateurs, et surtout par Miss Amy Lowell, il est aisé de la définir moralement.

L'appeler, comme Reynolds, « un pauvre et vain spécimen de la gent femelle » est peut-être excessif. Le jugement de Reynolds est sujet à caution, inspiré par ses sœurs jalouses de voir Keats, qu'elles aimaient tendrement, les délaisser pour une tapageuse intruse. Ajoutons, cependant, que tous les amis de Keats — même les Dilke, intimes des Brawne — estimaient cette passion qu'ils avaient devinée, déplorable pour le poète.

Fanny Brawne à 17 ou 18 ans, était, tout simplement, une jeune personne « très moderne » à qui survenait l'extraordinaire aventure d'être aimée par un poète de génie qui était, en outre, un homme violent, exaspéré à juste titre, candidat à la phtisie, et, pour ces motifs, admirablement préparé aux exigences, aux paroxysmes, aux servitudes, aux cruautés des passions sensuelles.

Fanny Brawne n'était ni une femme savante ni un bas-bleu. Elle avait un goût naturel qui dut s'affiner au contact de Keats. Nous ignorons ce qu'elle pensait d'*Endymion* et des *Poèmes*. Keats, dans ses lettres, ne paraît pas s'en soucier. Il lui demandait bien autre chose que de comprendre son génie. Elle étudiait l'histoire du costume ; collabora, plus tard, au *Blackwood*, traduisit des romans allemands. Ses opinions sur Shakespeare, Spencer, dénotent de l'intelligence. Son intelligence se manifeste aussi dans l'analyse qu'elle fit du caractère de Keats. La violence du poète étant devenue proverbiale, Thomas Medwin demanda à Fanny si cette réputation était fondée. Elle répondit : « Sa sensibilité était suraiguë,

cela est vrai ; et ses passions étaient très fortes, mais non violentes, si par ce terme on entend brutalité de tempérament. Il était susceptible, sans nul doute, mais non coléreux et semblait plutôt en vouloir à lui-même qu'aux autres. Dans ses moments d'extrême exaltation, c'était uniquement par une sorte de frénésie involontaire qu'il offensait ses amis. La violence était entièrement étrangère à son caractère. Pendant plus de douze mois, avant son départ d'Angleterre, je l'ai vu chaque jour ; souvent, j'ai adouci ses souffrances physiques et morales et je n'hésite pas à déclarer qu'il n'aurait jamais adressé à un être humain une expression désobligeante et encore moins violente. »

Elle n'était ni ignorante ni sottise, mais elle aimait furieusement le plaisir. Un de ses cousins, dans une lettre publiée dans le *New York Herald*, le 12 avril 1889, la dépeint comme une jolie personne sans importance, courant après les hommes, surtout après les militaires, cherchant à s'entourer d'étrangers et principalement de Français avec qui elle flirtait dans une langue dont Keats ne connaissait que les finesses littéraires. Ce cousin n'est pas un galant homme — ce qui est prouvé, c'est que Fanny Brawne dansait, dansait éperdument comme tout le monde, d'ailleurs, à cette époque, en Angleterre. Il y avait bal à Hampstead, bal à Woolwich, chaque soir.

Fanny manque rarement une de ces réunions où les officiers, auréolés encore de la gloire de Waterloo, pullulent et sont rois. Fanny danse et Keats, fiévreux, la gorge enflammée, hanté par les fantômes de sa mère et de son frère, l'un immatériel, l'autre à peine

décharné, mais fantômes d'êtres qu'a terrassés le mal qui le menace, imagine sa fiancée à demi-pâmée au bras d'un individu robuste, chamarré, qui a couru l'Europe, et raconte, entre deux valse, de terribles et belles histoires vraies.

Dans son *Ode à Fanny* — qui est une lamentation en vers dont le ton est déjà celui de ses lettres les plus désespérées — Keats supplie la jeune fille « de ne laisser saisir sa main par personne ; de demeurer froide dans l'atmosphère embrasée du bal ; de lui éviter les tortures de la jalousie, car son âme subjuguée vaut mieux que le pauvre, le passager, le bref orgueil d'une heure ! » — Un peu plus tard, il écrira à sa sœur et lui demandera de lui apprendre quelques pas de danse très simples. Voilà qui est poignant, et aussi révélateur, pour la psychologie de Keats, que sa phrase : « Elle est à peu près de la même taille que moi. »

XIII

Il est des êtres qui suivent, ensemble, le chemin de la vie, plus ou moins vite, avec plus ou moins de bonheur, en se faisant d'incessantes concessions : ils appellent cela aimer, et le spectacle qu'ils offrent est des plus touchants.

Pour d'autres, aimer consiste à se sacrifier à la personne élue, et à se rendre responsable des torts qu'elle peut avoir envers eux.

D'autres, enfin, exigent tout, et à n'importe quel prix, de la créature aimée — c'est ainsi qu'aimait Keats : « Vous devez être à moi jusqu'à mourir sur la roue si je le désire. »

Cependant, le père de Dilke et un de ses amis M. Snook l'invitent à passer, en compagnie de Brown, quelque temps, chez eux, à Chichester, puis à Bedampton ; et Keats, possédé comme il l'est, fiancé, quitte Hampstead et Fanny. Déplacement que rien ne nécessitait absolument, si ce n'est peut-être l'impérieux besoin de se persuader, par cet acte, qu'il n'était pas encore asservi, puisque les devoirs de politesse existaient encore pour lui.

Il partit donc. Fanny le laissa partir. Elle avait, pour adoucir les tourments de l'absence, les bals et le flirt.

Durant le séjour à Chichester et Bedampton, pas de correspondance entre les fiancés — à moins que les lettres n'aient été perdues ou détruites.

Keats avait écrit *Fantaisie, Robin Hood, Poètes de la Passion et de la joie*, des ariettes où son inspiration retrouvait celle de Shelley dans un monde « où la musique, le clair de lune et le sentiment ne font qu'un. »

Il n'avait pas travaillé à *Hypérion*.

Sans mettre en compte son aventure avec Fanny, il était mal en point moralement, physiquement, pécuniairement.

L'avenir de sa sœur le torturait de plus en plus. Mr Abbey avait vaguement manifesté l'intention de retirer l'enfant de l'école et de lui faire achever son éducation chez lui.

Le capital du poète était largement entamé. *Endymion* avait eu, au point de vue vente, à peu près le même sort que les *Poèmes*. A moins d'un succès ou d'un emploi, Keats peut prévoir le jour où il n'aura plus rien, sauf sa part sur les 1000 Livres déposées à la Chancellerie. Par surcroît, Haydon en lutte avec ses créanciers et ses mauvais yeux le tape — étant donné la situation financière de Keats, que Haydon connaissait fort bien, on ne peut user d'un autre terme — et, pour aider le peintre, Keats emprunte à ses éditeurs, à un usurier ; et, du coup, le total de ses dettes s'élève à 200 Livres.

Chez ses hôtes, Keats mène la vie la plus calme du monde. Promenades. Le soir, parties de cartes. Vieilles et reposantes gens de province. L'aimable M. Snook lui propose de mettre à la disposition de Georges ses connaissances agronomiques.

Près de Bedhampton, Keats assiste à la consécration d'une chapelle édiflée par un juif converti. L'attitude du clergé augmente le mépris que lui inspire le métier de prêtre, « des gens qui sont des agneaux dans un salon et des lions dans la sacristie — des hypocrites pour les croyants, des couards pour les incroyants — des individus obligés d'être des esclaves ou des idiots et qui, ne pouvant donner libre cours à leur humeur, se corrompent eux-mêmes en prenant une diabolique expression de contentement de soi et de stupide rigidité. Le soldat abusé par l'esprit de corps, les drapeaux, les uniformes, les clairons et les trompettes, est moins pitoyable qu'un curé, qu'une bande d'évêques mène par le bout du nez. » Cette animosité contre les ecclésiastiques, reliquat de l'influence de Hunt et consorts, s'atténuera en plaisanteries, quand, peu après, il écrira à sa sœur qu'il est enchanté de la savoir en excellents termes avec *Monsieur le Curé* : « Est-il un joli clergyman ? lui demandera-t-il. Cela dépend beaucoup de son tricorne et de sa poudre, non, de la poudre à canon, Dieu nous en préserve ! mais une bonne farine à l'usage des dames, fleurant la violette, douce comme le duvet, blanche comme les lys — salissant bien le col de l'habit ; une vraie poudre à bichonner un curé. »



Existence calme. Mais l'âme de Keats est semblable à ces grottes, à ces cathédrales où le son se répercute en une infinité d'échos modulés.

Il rapporte de Bedhampton, de Chichester, à demi-terminée et écrite sur le fin papier donné par Haslam, la *Vigile de Sainte-Agnès*.

A Chichester, le 21 janvier, une des amies des Snook souhaita la bienvenue à Keats en ces termes : « Vous arrivez le jour de la Sainte-Agnès. »

Ce charmant accueil inattendu et qui suivit les : « Comment allez-vous ? N'êtes-vous pas trop fatigué ? Avez-vous fait bon voyage », séduisit le poète.

Le soir, tout secoué encore par les cahots de la route, les yeux pleins des visions des paysages nocturnes, le cœur ramené vers Fanny, il se répéta les mots : « la Vigile de Sainte-Agnès », et les syllabes magiques réveillèrent en son esprit la légende naïve : Une jeune fille qui, la veille de Sainte-Agnès, sans avoir ni bu ni mangé, s'allonge sur sa couche, voit, à minuit, apparaître son amoureux. Madeline accomplit les rites prescrits ; et, à l'heure prévue, Porphyro se dresse devant elle. Mais ce n'est pas une vision : C'est son fiancé lui-même ! Il a bravé le nain Hildebrand et ses elfes qui règnent sur la lande ; déjoué les reîtres du farouche Lord Maurice ; la surveillance du vieux concierge ; et, grâce à la complicité

d'Angela, la duègne de Madeline, il parvient auprès de sa bien-aimée. Il la contemple, lui chante pour la réveiller le lied de *la Belle Dame sans Mercy* ; Madeline ouvre les yeux, reconnaît Porphyro, et tous deux s'enfuient...

Comme dans *Endymion* le rêve et la réalité se confondent ; et la lune enchante le poème.

Elle ne brille pas, ici, sur les campagnes et les flots, ne guide pas des êtres surnaturels. Elle illumine la rue où Porphyro, dissimulé dans l'embrasement d'une porte, attend le moment de pénétrer dans le manoir de Lord Maurice — et sa témérité peut lui coûter la vie ! Phœbé illumine la chambre où Madeline est allongée sur sa couche, ressemblant à un « ange éblouissant que l'on vient de vêtir, sauf les ailes, pour qu'il monte au ciel ; cette lune est treillagée par les croisillons des fenêtres ; elle accuse les détails des anges de la chapelle, sculptés, les cheveux rejetés en arrière, les ailes en croix sur la poitrine » ; elle joue sur les vitraux « profondément damasquinés comme les ailes des papillons de nuit ».

La vérité des caractères : Madeline, la duègne, Porphyro, le vieux concierge, Lord Maurice que l'on ne voit pas mais dont la présence rôde, la magie du décor lunaire et de légende réagissent admirablement l'un sur l'autre. Mystère, vérité, musique sont obtenus, au « point de vue métier », non point par l'emploi du verset libre du Coleridge de *Christabel*, mais par le maniement sûr de la strophe difficile de Spencer.

Keats ne raconte pas uniquement une histoire — comme Hugo dans ses admirables petites épopées. Il ajoute au récit plein de mouvement et d'ha-

bileté un lyrisme qui est la voix de son âme.

Keats n'a pas inventé l'exquise légende. S'il l'a spontanément écrite il ne le doit ni à Boccace, ni à Mrs Anne Radcliffe, ni aux *Antiquités populaires* de Brand, mais au salut de Mrs Jones : — « Vous arrivez le jour de la Sainte-Agnès », qui a réveillé au fond de sa mémoire, le vieux thème...

De la même époque date la *Vigile de Saint Marc*, basée également sur une légende que rapporte Dante Gabriel Rossetti : « Quiconque, la veille de Saint Marc, se plaçait au porche d'une église, au crépuscule, voyait les ombres des paroissiens destinés à être atteints de graves maladies cette année-là. Si les ombres y demeuraient, cela signifiait leur mort ; si elles en ressortaient, cela présageait leur guérison ; et selon qu'elles restaient plus ou moins longtemps dans l'édifice, leur maladie devait être plus ou moins dangereuse. Les enfants qui ne pouvaient marcher roulaient dans l'église ».

Le poème dessiné, colorié avec l'art déroutant des Imagiers ne se compose que de quelques vers, mais il s'en dégage ce qui est, répétons-le, la marque des chefs-d'œuvre : une atmosphère, l'atmosphère d'une petite ville que rien n'a troublé ni ne troublera jamais, à l'heure, silencieuse entre toutes, où les dévotes cha-pelet ou missel en main, s'acheminent, à pas feutrés, vers l'église. Les préraphaélites anglais, peintres et poètes, chérissaient cet étonnant fragment, trop court pour que soit discerné le sujet du poème, ce qui, d'ailleurs, en augmente le mystère...

*
* *

De retour à Hampstead, Keats, heureux auprès de Fanny, va atteindre à une hauteur, à une perfection inégalées dans l'histoire des littératures, et se créer un domaine dont il est le seul roi.

Cependant, que de déceptions et — celles qui l'affectent le plus ! Son confident, le chaste, le versatile Bailey, enfin titulaire d'une cure, rompt son engagement avec Marianne Reynolds, et se fiance à Miss Gleig. Elle est fille d'évêque. Bailey, pasteur, ne perdra pas au change. Il réclame ses lettres à la jeune fille, en lui renvoyant grossièrement les siennes.

Autre déception — ou mieux, atterrement devant la nature humaine : En classant les papiers de Tom, chez Bentley, Keats trouva une correspondance amoureuse. Lettres et billets d'une excessive ardeur étaient signés Amena. Tom n'avait jamais parlé de cette liaison à son frère. Une enquête démontra à Keats que c'était là une farce que Wells jouait à son ancien camarade agonisant.

Ces aventures déchirèrent Keats.

Il entendra une dame déclarer qu'il était le type du « petit poète » ; et il ajoutera, en songeant, sans doute, à Byron, également de petite taille et pied-bot : « Voilà ce que c'est de n'avoir que cinq pieds de haut et de n'être pas un Lord. »

Il ramasse ses affections sur Reynolds, Brown, Dilke, ses éditeurs, Rice, Haslam, son frère et sa belle-sœur. Quand il parle à ces derniers de Fanny Brawne, c'est pour leur dire qu'il a toujours, de

temps à autre, de petites querelles avec elle — et cela est noyé parmi les faits divers qu'il leur rapporte, et les conseils qu'il leur donne.

Si leur exploitation ne prospère pas comme ils l'espéraient, pourquoi ne pas planter des vignes en Amérique, et fabriquer du vin. Depuis peu, il boit du Claret et s'en félicite. « J'aime le Claret et chaque fois que je peux en avoir, il faut que j'en boive. C'est la seule chose qui soit une sensualité pour mon palais. Ne serait-ce pas une bonne combinaison pour vous, que de vous expédier quelques pieds de vigne ? Ah ! si vous pouviez faire du vin comme le Claret pour le boire, par un soir d'été, sous la verdure ! En vérité, c'est une chose exquisite ! Elle vous remplit la bouche avec une fraîcheur jaillissante et descend légère, sans fièvre ; vous ne le sentez pas se quereller avec votre foie ! Non ! le Claret est un Pacificateur et se repose en vous aussi tranquillement que dans la grappe ; en outre, il est aussi odorant que la Reine-Abeille et sa partie la plus éthérée envahit votre cervelle ; il ne monte pas à l'assaut de vos lobes cervicaux comme un bravache forçant une maison mal famée à la recherche de sa maîtresse, et se hâtant de porte en porte et se cognant contre les lambris. Il y pénètre comme Aladin dans son propre palais enchanté, si délicatement que vous ne l'entendez pas marcher. D'autres vins d'une nature plus épaisse métamorphose les hommes en Silènes. Le Claret les change en Hermès. Il donne aux femmes l'âme et l'immortalité d'Ariane, pour qui Bacchus conservait toujours une bonne cave de Claret. J'ai déjà dit que le Claret était ma seule passion de bouche, j'avais

oublié le gibier : je plaide coupable envers une poitrine de perdrix, un rable de lièvre ou de grouse, une aile de faisan — et une passion pour les coqs de bruyère ».

Sa table et celles de ses amis étaient peut-être amplement fournies de gibier par la Dame de Hasting fidèle à sa promesse.

Il ne se désintéresse pas de la vie littéraire. Avec quelle joie ne transcrit-il pas la lettre qu'Hazlitt, malmené par la *Quarterley*, adresse à Gifford, directeur de cette revue : « Monsieur, vous dites ce qu'il vous plaît sur les autres ; il est grand temps que l'on vous dise ce que vous êtes. En assumant cette tâche permettez-moi de vous emprunter la familiarité de votre style. Vous êtes un petit personnage, mais une importante griffe de chat. Vos relations clandestines avec des individus bien en place influencent constamment vos opinions et sont seules à leur donner du poids. Vous êtes le critique du gouvernement, un caractère qui se différencie exactement de celui d'espion, l'invisible lien qui réunit la littérature et la police... »

Si Keats admirait le grand écrivain, à la tenue négligée, à face et manières de conspirateur, pour la profondeur de son goût, il l'admire, maintenant, pour le courage qu'il montre en attaquant une institution telle que la *Quarterley* et un individu aussi puissant que Gifford.

*
* *

Brown entretient Keats en bonne humeur. Il lui lit le conte fantastique qu'il a sur le chantier, et dont

les héros sont le Diable et une vieille coquette vivant dans une forêt. Après bien des péripéties, la rombière et Satan s'éprennent l'un de l'autre, et vont cacher leurs amours dans le désert. La dame n'y met pas au monde des enfants : elle pond des œufs qu'elle couve et d'où sortent des êtres nuisibles : John Knox, Georges Fox, et le directeur de la *Quaterley*, Gifford...

La situation financière de Keats empire. Mr Abbey l'informe qu'il ne lui reste que fort peu d'argent. La pauvreté menace le poète. Il ne se résoud pas à un travail rémunérateur. Collaborer à des périodiques, exercer son métier de chirurgien et, pour y parvenir, aller terminer de longues et coûteuses études à Edimbourg sont des solutions impossibles qui lui répugnent. Il s'accuse de nonchalance, de paresse — mais il y a là, en vérité, la maladie et l'infranchissable obstacle du tempérament. On n'imagine pas plus Balzac fonctionnaire que Keats tenant boutique ou courant la clientèle. Ces difficultés, il y réfléchit, ne les partage-t-il pas avec la plupart des hommes ? Il se ressaisit, retrouve son équilibre et son désir de faire du bien.

Sa chère Georgiana souffre, là-bas, en Amérique, au milieu de gens qu'elle ne comprend pas. Malgré son affection pour son mari et sa maternité prochaine, elle regrette l'Angleterre. Keats essaye de l'amuser : « Maintenant que vous avez chiffonné votre grand bonnet, que portez-vous ? Un chapeau. Mettez-vous vos cheveux dans des papillottes, la nuit ? Avez-vous quelque thé ? Quel lieu de prières fréquentez-vous ? Quakers, Moravians, Unitairiens ou Métho-

distes ? Y a-t-il en floraison quelque plante que vous aimez ? Une bruyère ? Une rue peuplée de corsetières ? Quel genre de souliers avez-vous adopté pour chausser convenablement d'aussi jolis pieds que les vôtres ? Montez-vous à cheval ? Que mangez-vous au saut du lit, au dîner, au souper ? sans oublier le petit déjeuner, la collation, la boisson, le repas que l'on prend sur le pouce, et le petit morceau de quelque chose pour se remplir l'estomac ? Vous pourriez maintenant distiller du whisky et ouvrir dans les bois un bar pour les singes. Vous êtes-vous enivrée avec les demoiselles Birbeck ? A-t-on été obligé de vous ramener chez vous, à la clarté d'une lanterne ? »

Il l'accable de questions futiles auxquelles il la supplie de répondre. Il lui propose, pour les jours d'oisiveté ou de spleen, un fantaisiste emploi du temps où la préparation des repas tient une large place. Si ces travaux domestiques lui laissent des loisirs, elle peut les employer à mille choses : « mettre un hérisson dans le chapeau de Georges ; verser de l'eau dans sa carabine ; faire tremper ses chaussures dans un baquet ; couper sa jaquette en rond, comme une tunique romaine ou en lambeaux comme les pans du corset de sa grand'mère, découdre ses boutons... »

Un samedi, se promenant du côté de Highgate, il rencontre un de ses anciens professeurs de Guy's, en compagnie de Coleridge. Il les aborde délibérément — c'est sa première rencontre avec Coleridge qui, pendant une promenade de deux milles parla, parla, avec son éloquence et sa garulité de dormeur éveillé de mille sujets dont Keats essaye de dresser

la liste : « Rossignols, Poésie, sensations poétiques, Métaphysique, différentes espèces de songes, cauchemars, rêve accompagné du sens du toucher simple ou double, rêves racontés. Conscience première et seconde, différence entre volonté et volition, Monstres, Kraken, Sirènes... etc... Bonjour... Bonsoir ». La voix de Coleridge noyait Keats. Il l'entendait même pendant les silences. Tous les fervents du « Somnambule sublime » — en France, M. John Charpentier inventeur de cette intelligente définition — goûteront la malice et la finesse de ce sketch.

Coleridge invita Keats à aller le voir à Highgate, lui serra la main — Coleridge, pèlerin de l'au-delà, familier des fantômes, nota dans ses *Table Talk* qu'il y avait la mort dans cette main.

*
* * *

Grâce à l'acuité de ses sensations, c'est-à-dire des intuitions de son esprit, les progrès intellectuels de Keats sont aussi rapides que les artistiques — et il s'en rend compte. La terre n'est plus pour lui, selon la formule biblique, une vallée de larmes. Il l'appelle noblement la « VALLÉE DE LA CRÉATION DE L'ÂME » ; et ces mots lui viennent aux lèvres, dans cette seconde chambre de la « Maison de la Vie » où l'homme « pauvre créature sujette aux mêmes infortunes que les bêtes des forêts » devine le mystère. Joies, douleurs, certitude de la mort, — accablant fardeau qui le courbe et qu'allègent d'abord la connaissance, puis l'acceptation de tout ! Sensations que le génie poétique de Keats incarne et qui se tiennent

devant lui, comme des personnages sur un vase grec. « Supposez qu'une rose ait des sensations. Elle éclot par une matinée radieuse, s'épanouit dans la joie, mais que survienne un vent glacé ou un soleil brûlant, elle ne peut pas échapper à leur influence, elle ne peut pas combattre sa langueur. Ils sont aussi naturels au monde qu'elle-même. L'homme ne peut pas davantage être heureux malgré les éléments du monde : sa nature en restera la proie. »

Au moment où il arrivait à cette philosophie résignée, Keats vivait intensément.

Dilke, annihilé par son fils, avait décidé de le faire élever à Londres. Il céda son appartement aux Brawne, et s'installa à Westminster.

Keats et Fanny habitent donc entre les mêmes murs, et se voient à toute heure du jour.

Keats adresse à sa sœur des lettres exquises : un être à soutenir, à consoler, à distraire, ainsi que Georgiana.

L'enfant est malheureuse. Mr Abbey, malgré elle, l'a retirée de l'école et la surveille jalousement. Il est interdit au frère et à la sœur de se voir soit à Hampstead, soit à Walthamstow. Ils n'ont plus que des rapports épistolaires. Si Keats ne peut pas délivrer sa sœur de la dure tutelle du banquier marchand de café et de thé, il adoucira sa captivité. « Que lui acheter qui lui fasse envie ? Désire-t-elle, pour clore ses lettres, des cachets de Tassie, à la mode alors et dont il était lui-même amateur ? Que préfère-t-elle ? Des devises, des effigies d'hommes illustres, des reproductions d'œuvres d'art ? Aime-t-elle mieux des

livres, des crayons, du papier à dessin, des friandises ? Il lui enverra tout ce qu'elle voudra, sauf des bestioles vivantes. Il se repent d'avoir poursuivi, jadis, les petits peuples des buissons et des taillis. Cependant il ne résistera pas au plaisir de lui envoyer, si elle le veut, un beau globe de verre avec des poissons rouges, à condition que l'aquarium puisse contenir dix seaux d'eau, et que l'eau soit maintenue fraîche. »

Parfois, il traite Fanny en grande personne, et ces lettres dans lesquelles il est question d'argent et de l'attitude à adopter vis-à-vis de Mr Abbey, parvenaient toujours à l'enfant, il faut le croire, par l'entremise de son ancienne maîtresse d'école.

Fanny Brawne était la confidente des angoisses fraternelles de son fiancé. Elle les calmait. Elle aimait Fanny Keats. Elle l'avait hébergée, peu avant la mort de Tom ; elle n'était son aînée que de quelques années. La mélancolie de ces entretiens où Keats oubliait sa passion égoïste, la présence de Brown plein de santé et de projets tempéraient heureusement l'air brûlant qu'il respirait.

Et c'est au cours de ces mois troublés, si riches d'inquiétudes fécondes, que le miraculeux poète, en composant, dans un état d'enchantement et de grâce, la *Belle Dame sans Mercy* et les *Odes*, ajouta des accents inouïs au langage lyrique du monde.

XIV

Une phrase de Paul Claudel nous pousse plus profondément dans l'âme de Shakespeare que les leçons des plus fameux commentateurs : « Ce qu'il y a de plus beau en lui, déclare-t-il, ce sont les Voix » — Il en est de même pour les Odes de Keats.

Les voix des *Odes* de Keats ! Il conviendrait d'ajouter les visions qu'elles évoquent, leur retentissement moral, leur parfum, les sortilèges qui stupéfient quiconque exige de la poésie une possession complète de l'esprit, du cœur et des sens.

Il est commun de comparer l'éclat d'un poème à celui des pierres les plus pures ; le son qu'il fait rendre à la langue à celui d'un métal.

La sonorité des vers des *Odes* est d'un alliage où l'or d'Hypérion et l'argent de Phœbé vibrent dans le corps de la strophe orchestrée : harmonies pleines comme celles de la nature et savamment modulées ; thèmes que toutes leurs variations développent ; chœurs de voix différentes chantant à l'unisson.

L'éclat des vers des *Odes* n'est pas celui du diamant froid et blanc empruntant ses colorations et ses feux

à la lumière étrangère frappant les facettes qui le taillent. Leur perfection brûlante est celle de la perle qui ne doit qu'à elle-même son lustre, la chaleur de son orient et sa forme.

Il existe dans le lyrisme une ardeur Keatséenne, comme en peinture, « il fuoco giorgionesco ». Les deux artistes sont très près l'un de l'autre. « Que la Poésie jaillisse spontanément ou ne soit pas, » a déclaré Keats. Par Poésie, il n'entend pas le don verbal, la faculté d'écrire des vers, mais bien l'Inspiration que la volonté ne force que lamentablement. Qui obligera jamais l'aigle à quitter ou regagner les roches de son aire ? Qui indiquera au rossignol l'heure de chanter au-dessus de son nid que cachaient, à Vérone, les feuilles et les fruits d'un grenadier planté à côté du balcon de Juliette, et, à Hampstead, un prunier écartant ses branches devant la fenêtre de Fanny, dans le jardin de Brown ?

Chant admirable qu'entendirent, jadis, empereurs et baladins ; Ruth exilée ; « qui charma de magiques croisées ouvertes sur l'écume de mers périlleuses en de féeriques régions désolées » — même chant qui charme, aujourd'hui, le poète dont le *la Belle Dame sans Mercy*, l'*Indolence*, la *Mélancolie*, compagne de la Beauté, se disputent l'âme, et qui, dans un cri déchirant sa chair demande « une gorgée d'un vin longtemps rafraîchi dans la terre profondément remuée ; ayant la saveur de Flore, de la campagne verte, de la danse, du chant provençal, de la joie brûlée par le soleil ! — une coupe pleine du chaud Midi, pleine du véritable, du rouge Hippocrène, un collier de bulles scintillant autour du bord ; et que la bouche maculée de pourpre,

il puisse boire et abandonner le monde, invisible, et disparaître dans la forêt obscure » — et là, sur le sein de la bien-aimée, dans l'ivresse de l'amour et de la nature, oublier un monde « où le seul fait de penser est une souffrance, où la Beauté ne conserve pas le lustre de ses yeux » — mourir, enfin, tandis que parmi les tombes l'immortel oiseau chantera pour les jeunes générations qui disparaîtront à leur tour...

Tout passe ! Seule la Beauté demeure. Elle est Loi du monde et partant vérité. C'est là notre seule certitude, et nous n'avons pas besoin d'en posséder une autre. Voilà ce que nous apprennent le chant du rossignol et les personnages de l'Urne grecque.

L'intelligence de Keats est dans les *Odes*. Les battements de son cœur de sang et de ce cœur de flammes que renfermait sa poitrine les dramatisent. Sa sensibilité physique si aiguë qu'il la comparait à celle de la corne de l'escargot s'y exprime. Pendant que chante le rossignol, « il ne peut pas voir quelles fleurs sont à ses pieds, ni quelles vapeurs flottent au-dessus des rameaux ; mais, dans l'ombre embaumée, il distingue l'odeur spéciale dont le mois, selon la saison, enrichit le gazon, le hallier, et l'arbre fruitier sauvage ; la blanche aubépine ; l'églantine pastorale ; la rose musquée pleine du vin de la rosée, murmurante retraite des abeilles, les soirs d'été. »

Haydon attribuait cette sensibilité suraiguë à l'usage immodéré du vin. Il ne faut pas s'arrêter à ce jugement. Cependant les mots feu, ailes, coupe, vin, reviennent fréquemment dans le vocabulaire du poète — le vin comme créateur de la joie, dispensateur de l'oubli ou simplement comme boisson agréable.

Dans un de ses premiers poèmes, le « jet du vin sort de l'amphore avec l'éclat d'une étoile filante. » On a lu, plus haut, la fantaisie sur le Claret, et on a songé au rôle que, vers la même époque, Hoffmann assignait au Bordeaux, au Bourgogne, au Champagne dans la composition musicale de Keats.

Les poèmes, les lettres sont pleines d'allusions aux pouvoirs du vin. Quand il énumère à sa sœur les conditions qui rendent la vie agréable : le beau temps, la bonne santé, les livres, un beau paysage, une amulette contre l'ennui, etc... il n'omet pas le Claret rafraîchi dans une cave profonde d'un mille ; un peu plus tard, il ajoutera de la musique jouée au loin par quelqu'un qu'il ne connaît pas, et il passera un été tranquille, sans se soucier du gros Prince Régent ou du duc de Wellington. Il écrira à Bailey, bien que à demi-fâché avec lui, qu'il désire réaliser dans l'écriture dramatique une révolution aussi grande que celle de Kean dans la diction ; et, s'il réussit, il invite ses amis à venir vider une douzaine de bouteilles de Claret sur sa tombe. Crachant le sang, il donne à Reynolds des conseils sur un régime à suivre et lui recommande de boire du Claret. Il avait déjà spécifié qu'il renoncerait au mariage même si on lui offrait, à chaque repas, entre autres excellentes choses, un vin meilleur que son vin préféré ; et ne vient-il pas de déclarer que dans le Temple de la Mélancolie seul verra la Déesse celui dont la langue est assez énergique pour écraser le raisin de la Joie contre son palais délicat ?...

*
* *

La poésie, l'amour l'ont distrait des questions matérielles et le voici brusquement devant une situation désespérée.

Haydon ne cessait de le harceler de pressantes demandes d'argent — presque des ordres. Pour un peu le forcené mystique, malheureux, traqué, mais toujours travailleur acharné et croyant en la sainteté de la mission que Dieu lui a confiée, eût persuadé à son ami de le secourir au prix du vol et du crime.

Le poète ne savait où et comment s'endetter de nouveau pour venir en aide au peintre. Il n'osait recourir à Taylor qui l'avait déjà si généreusement obligé, et qui continuait, bien que le poème fût mort sans espoir de résurrection, à placer *Endymion* au-dessus de *Vénus et Adonis* de Shakespeare.

S'adresser à Abbey, obtenir une avance sur les 1.000 Livres du grand-père Jennings ? Folie. Abbey n'avait aucune intention d'être agréable à son ex-pupille. Il était trop homme d'affaires pour ne pas savoir qu'avec le peu de moyens dont disposaient les Keats, le procès s'éterniserait.

Keats exposa sa situation à Haydon, nettement ; et sa pauvreté devint telle qu'il en sera bientôt réduit à réclamer au peintre l'argent que ce dernier lui a emprunté. Entre les deux hommes, les rapports se tendent, et par la faute, l'indélicatesse, l'inconscience de Haydon. Leur amitié est un feu qui s'éteint et que ranimera, de temps à autre, le coup de vent des

rencontres inévitables, et, chez Keats, un regain de ses sentiments de jadis.

La malechance s'acharne contre lui et les siens. Les nouvelles reçues d'Amérique sont désastreuses. Georges a quitté le roi des Prairies. Il a acheté des chevaux pour se rendre à Pittsburg, un voyage de 600 milles. Il risque son maigre capital dans une affaire de bateaux. Le voilà armateur. La seule unité de sa flotte sombre. C'est la ruine.

L'inexorable destin ne s'en tient pas là. Mrs Jennings, la veuve de l'officier de marine, mécontente de la gérance de Mr Abbey, lui intente un procès. Elle croit agir dans l'intérêt de ses neveux, et son intervention n'a d'autre résultat que de les mettre plus étroitement encore sous la domination du marchand de thé.

Keats réattaqué par son mal de gorge s'affole. Il ne pense plus à aller à Edimbourg terminer ses études de médecine. Il s'agit de gagner son pain au plus vite. Il s'embauchera donc chez un apothicaire quelconque ou s'embarquera à bord d'un navire affecté à la ligne des Indes, en qualité de docteur — et cette solution le séduit d'autant plus que l'époque approche où le méthodique Brown loue sa maison, boucle sa valise, son sac, s'en va changer d'air à la montagne, à la mer et auprès d'Abigaïl. Voyage d'épicurien et de lettré dont il énumère les plaisirs — sauf bien entendu, ceux qu'il doit à sa mystérieuse maîtresse — le soir, à l'auberge, après avoir installé devant lui, d'abord son papier, puis ses plumes, enfin son flacon d'encre.

Brown a la générosité intelligente des égoïstes de race noble, autrement plus délicate et efficace que le désintéressement béat des êtres uniquement tendres.

Les conjurations du sort contre Keats l'indignent et l'alarment. Un projet de l'emmenner en Belgique échoue. La santé du poète nécessite les plus sérieux ménagements. Brown et Woodhouse désapprouvent le voyage aux Indes ; et, d'un commun accord, prêtent à Keats l'argent nécessaire pour passer l'été, sans souci matériel, dans l'île de Wight où Brown ne tardera pas à le rejoindre ; car il a suggéré à Keats, qui en a tressailli d'aise, l'idée d'écrire un drame en collaboration. Le sujet est choisi : *Othon le Grand*, empereur de Germanie. Le plan est ébauché. Keats écrira les vers en songeant à Kean. L'acteur s'impose. Le rôle le transportera. La réussite est certaine. En attendant l'arrivée de Brown, Keats méditera, relira les dramaturges, jouira de la société de Rice. Jem Rice est malade, lui aussi, mais malade de bonne compagnie, c'est-à-dire que gourmet, gourmand, aimant la vie, il combat, autant que possible, ses dépressions physiques et morales par la joyeuse humeur, la bonne nourriture et les bons vins.

Fin juin, Keats et Rice partent pour Shanklin.

Chroniques et poésie ne suffisent pas à subvenir aux frais d'un ménage, aussi Reynolds, à peine fiancé, avait-il pris, sur les injonctions de sa future belle-famille, un cabinet d'avocat. Son travail ne l'empêchait pas de produire et il venait de faire représenter une farce : *1, 2, 3, 4, 5*, qui avait plu.

Ce succès piqua l'ambition de Keats ; et, quand Brown lui eut proposé d'écrire un drame en collaboration, il se crut sauvé.

Certes, vendre sa plume à des revues lui répugnait autant, sinon plus, que d'exercer la médecine, mais gagner rapidement gloire et argent par le théâtre, ne point flatter les goûts du public, l'élever jusqu'à lui, s'imposer, quelle magnifique aventure à tenter !

Brown n'était pas un débutant. La réussite de son opéra, *Narevsky* lui avait valu quelque notoriété chez les gens de théâtre. Il connaissait les ficelles du métier d'auteur dramatique. Se mettre à la besogne avec lui n'était pas perdre son temps ; et la perspective de s'enrichir rapidement et sans déchoir, cette espérance de libération, décidèrent Keats à abandonner Hampstead et Fanny pour l'île de Wight.

Pas d'autre solution à envisager. Brown avait loué sa maison. Habiter chez les Brawne ? Impossible. Retourner à Well Walk, c'était vivre dans une atmosphère irrespirable : souvenirs de l'agonie et de la mort de Tom, infernal tapage des « petites carottes » de Mr Bentley. Puis, au cas d'une nostalgie trop déprimante, il irait demander asile, jusqu'à l'automne, à son ancien propriétaire avec qui il était demeuré dans les meilleurs termes. Dans une petite ville, et pour un homme de lettres, le facteur est un important personnage et comment s'installer ailleurs, dans les environs, sans cruellement offenser cette famille de braves gens ? Comment décliner la proposition de Brown ?

Si le fils de Thomas Keats était raisonnable, Fanny Brawne ne l'était pas moins. Elle le laissa partir pour Shanklin, comme elle l'avait laissé partir, quelques mois auparavant, au lendemain de leurs fiançailles secrètes, pour Bedhampton et Chichester.

Elle avait soigné Tom. Elle savait, par le docteur Sawrey, Keats terriblement menacé, luttant contre l'implacable mal qui, en dépit de sa jalousie, retenait le malheureux au coin du feu, pendant qu'elle allait danser et flirter.

Elle connaissait aussi la déplorable situation financière de Keats. Elle-même n'était pas riche, et respectait l'indépendance et l'orgueil de son fiancé. Elle ne lui avait pas dit, comme Miss Drew à Reynolds : « Pour créer un foyer, il faut de l'argent. Travaillez. » Mais elle avait compris qu'un succès théâtral était peut-être le salut ; et elle devinait le poète anxieux de s'essayer dans un genre nouveau pour lui.

Est-ce dans l'intérêt de leur amour, de leur avenir, qu'elle le laisse s'éloigner d'elle et le confie à Brown ? Sa conduite ne lui est-elle pas dictée par une certaine indifférence, par le désir de se débarrasser, pour un temps, d'un tyrannique fiancé ? Peut-on en conclure qu'elle ne l'aimait pas ou s'ingéniait à lui rendre un espoir en sa force qu'il ne possédait plus ? Le laisser partir, l'y engager, n'était-ce point le traiter en homme sain et non en agonisant d'amour ?

Il part donc pour Shanklin, plein de confiance en lui-même et dans la réussite d'*Othon*.

Dans la diligence se trouvent des Français. Comme on gravissait une colline à pied, l'un d'eux, vieux bonhomme en costume râpé, cueille une rose, l'offre à une de ses compagnes de route en lui disant : « Mam'selle, voilà une belle rose. » La galanterie de ses manières enchante Keats.

Pour se faire la main, il ébauche une farce *Gripus*. L'acte qui nous en est parvenu offre un mince intérêt.

Keats a hâte de s'attaquer au vers dramatique.

Cette impatience lui fait difficilement supporter la société de Rice à qui il n'a rien à reprocher si ce n'est une santé défaillante. Rice est délicieux. Il a un talent tout spécial pour parler aux humbles et se faire aimer d'eux. Il entoure Keats d'attentions. Il lui achète un jambon, s'en excuse. Au fait, un jambon, est-ce une chose déshonorante à posséder dans une maison ? Mais Rice est nerveux ; il se plaint volontiers. Les deux amis exercent l'un sur l'autre une mauvaise influence, s'en rendent compte et s'en affligent.

Le 19 juillet, Brown arrive. Désillusion ! il n'est pas seul. Il a amené avec lui John Martin, éditeur. On mange, on boit, on plaisante, on joue aux cartes. Il n'est pas encore question de travail. Enfin Rice et Martin quittent Shanklin. Les deux collaborateurs sont en tête à tête. Keats va revivre les jours studieux d'Oxford, quand il composait *Endymion* chez Bailey. Il va connaître aussi d'épouvantables heures, les premiers coups d'une passion furieuse qu'empoisonnera la maladie.

*
* *

Dans la sécurité d'une radieuse adolescence, d'un tel éclat qu'il se demandait s'il n'était pas le jouet du destin ou, plus ironiquement, s'il ne tenait pas le rôle de « l'agneau préféré d'une farce sentimentale », nous l'avons dit, étudiant en médecine, élève d'Astley Cooper goûtant les plaisanteries de ses camarades et partageant leur vie, conscient de ses devoirs de chef de famille, intime de Hunt, Keats avait composé, en se rendant de Londres à Hampstead, par tous les temps, les poèmes de son livre de début. Calme admirable, en dépit de ses agitations, que celui du génie naissant ! C'est dans le calme que Keats écrivit la majeure partie d'*Endymion* ; dans le calme qu'il achèvera le poème, à Box Hill ; dans le calme que représente pour un être passionné la perpétuelle présence de l'être indispensable qu'il vient de produire les *Odes* et la *Belle Dame sans mercy*.

Un homme domine la passion amoureuse. Vigny et

Musset tout pantelants d'une trahison écrivent, l'un la *Colère de Samson*, l'autre *Les Nuits* ; mais il n'est pas de réaction devant le lit de mort d'un frère aimé comme un fils — et c'est pourquoi *Hypérion* est là, inachevé...

Aux grands artistes intensément troublés, il faut une route plane. Qu'ils appartiennent entièrement aux pensées de leur esprit, aux élans de leur cœur et ne s'inquiètent pas de savoir où poser le pied pour avancer — et c'est afin de rester maîtres de soi que Brown et Keats établissent leur emploi du temps : travail en commun, promenades, conversations, et faculté de vaquer chacun à ses propres affaires.

La composition dramatique exalte Keats. Il est en de bonnes dispositions. Le travail avec Brown a l'entrain d'une fête. Certes, c'est une sérieuse entreprise qu'une tragédie sur laquelle tant d'espairs sont fondés. Mais les deux écrivains s'amuse. L'art les rend joyeux. Ils veulent absolument faire figurer un éléphant dans leur drame, mais ils ignorent, aucun document ne le leur indique, si Othon le Grand possédait une ménagerie.

Keats entre temps lit *Burton*. Dans la section consacrée à la Mélancolie d'amour, son imagination est excitée par un passage où l'essayiste cite les animaux qui se sont épris de créatures humaines : « *Philostrate dans son quatrième livre de Vitæ Apollinii, donne un exemple mémorable, que je ne puis omettre, d'un certain Menippus Lycius, jeune homme de vingt-cinq ans, qui, se rendant de Cenchreas à Corinthe, rencontra une apparition sous l'aspect d'une belle dame qui, le prenant par la main, l'emmena chez elle dans le faubourg de*

Corinthe, lui dit qu'elle était Phénicienne de naissance et que, s'il voulait demeurer avec elle, il l'entendrait chanter et jouer, qu'il boirait une liqueur telle qu'il n'en avait jamais bue et que nul ne l'inquiéterait ; mais, qu'étant belle et aimable, elle vivrait et mourrait avec celui qui était beau et aimable à regarder. Le jeune homme, un philosophe, d'ailleurs réservé et modeste, capable de modérer ses passions, bien que non pas celle d'amour en ce cas, demeura, à sa grande joie, quelque temps avec elle et enfin l'épousa. A leur mariage, parmi d'autres hôtes, vint Apollonius qui, probablement, par quelque conjecture, découvrit qu'elle était un serpent, une lamia, et que toutes ses richesses étaient comme l'or de Tantale décrit par Homère, non point une substance, mais de pures illusions. Quand elle se vit découverte, elle pleura et pria Apollonius de rester silencieux, mais il ne se laissa pas émouvoir, et là-dessus, elle-même, vaisselle, maison, et tout ce qu'elle contenait, s'évanouirent en un instant ; et plusieurs milliers d'hommes remarquèrent ce fait, car il se passa au milieu de la Grèce. »

Le sujet séduit Keats, correspond à l'état de son esprit pour qui la réalité ne se confond plus avec le rêve. Il commence *Lamia* ; ne néglige pas sa correspondance. Il témoigne d'une activité et d'une diversité intellectuelle prodigieuses.

Les lettres à sa jeune sœur sont exquisés ; celles à ses amis graves, pleines de son travail et des questions d'art et de morale qui le touchent. Il donne à Dilke inconcevablement tracassé par son fils, les conseils d'éducation les plus sages — seules les lettres à Fanny Brawne nous révèlent Keats tel qu'il était alors. tout au fond de lui-même.

Il nous apparaît aussi, physiquement, dans le portrait datant de la même époque, qui sert de frontispice au présent ouvrage. L'histoire de ce portrait est curieuse. Dessiné au crayon par Brown, et perdu, il a été, vers la fin du siècle dernier, retrouvé et envoyé à Sir Sidney Colvin, par la petite-fille du peintre amateur, habitant la Nouvelle-Zélande. Des pièces justificatives prouvaient l'authenticité de cette œuvre si vivante. Mr Milner, directeur de la *National Portrait Gallery*, où elle figure aujourd'hui, a eu la courtoisie de nous en communiquer une photographie avec autorisation de la reproduire.

*
* *

A peine installé à Shanklin, Keats écrit à Fanny Brawne. Les lettres sont d'un ton délibéré tendre ; d'une jolie sensualité que ne dénaturent pas encore les visions de la jalousie : « Je suis heureux de ne pas avoir eu l'occasion de vous envoyer une lettre que je vous ai écrite mardi soir. Elle ressemblait trop à une lettre de l'*Héloïse* de Rousseau. Je suis plus raisonnable, ce matin. Le matin est le seul moment qui me convienne pour écrire à une belle jeune fille que j'aime tant, car, le soir, lorsque le jour solitaire est achevé et que la chambre, morne, silencieuse et inharmonieuse attend de me recevoir comme dans un tombeau, croyez-moi, ma passion me domine entièrement ; alors je ne voudrais pas que vous vissiez ces rapsodies auxquelles je croyais naguère qu'il me serait impossible de céder et dont j'ai souvent ri chez un autre, de peur que vous

me jugiez ou trop malheureux ou peut-être fou... Je ne sais quelle pourrait être l'élasticité de mon esprit, quel plaisir je pourrais éprouver à vivre ici, à respirer et à errer aussi libre qu'un cerf sur cette belle côte, si votre souvenir ne pesait ainsi sur moi. Je n'ai jamais connu une félicité sans mélange, pendant une longue succession de jours ; la mort ou la maladie de quelqu'un a toujours gâté mes heures, et maintenant qu'aucun trouble ne m'accable, il est très pénible, avouez-le, d'être hanté d'une peine d'un autre genre. Demandez-vous, mon amour, si vous n'êtes pas bien cruelle d'avoir ainsi détruit mon indépendance. Voulez-vous l'avouer dans la lettre que vous devrez m'écrire aussitôt ; faites-la savoureuse comme une infusion de pavots pour m'enivrer ; écrivez les mots les plus doux et baisez-les afin que je puisse au moins toucher de mes lèvres la place où les vôtres se sont posées. Quant à moi, je ne sais comment exprimer ma dévotion à une personne si jolie : je voudrais un mot plus brillant que brillant, un mot plus beau que beau. Je souhaite presque que nous soyons des papillons et ne vivre que trois jours d'été ; trois jours comme ceux-là avec vous, je pourrais les remplir de plus de délices que cinquante années banales n'en pourraient contenir... Vraiment, si je pensais que vous ressentiez pour moi ce que je sens pour vous en ce moment, je ne pense pas que je pourrais m'empêcher de vous revoir demain pour la volupté d'un baiser. Mais non ! Je dois vivre d'espoir et de hasard. Au cas où le *pire* arriverait, je vous aimerais toujours, mais quelle haine n'aurais-je pas pour un autre !... » — C'est nous qui soulignons.

Brown est obligé de s'absenter, et cette absence

maintient Keats dans une demi-oisiveté. Les souvenirs sensuels se précisent. Le désir renaît à mesure que les jours s'écoulent. Les lettres sont d'un amant plutôt que d'un fiancé :

« Votre lettre m'a causé plus de plaisir que n'importe quoi au monde, sauf vous-même ; à vrai dire, je suis presque étonné qu'un absent ait sur mes sens le pouvoir de volupté que je ressens. Même lorsque je ne songe pas à vous, je subis votre influence... je suis malheureux que vous ne soyez pas avec moi, ou plutôt je respire dans cette sorte de triste patience qu'on ne peut appeler la vie. Je ne savais pas, auparavant, ce que c'était qu'un amour comme celui que vous m'avez fait éprouver ; je n'y croyais pas ; mon imagination en était effrayée de crainte qu'il ne me consumât. Mais si vous voulez m'aimer complètement, quelque feu qu'il puisse y voir, il n'y en aura pas davantage que nous n'en pouvons supporter quand nous sommes moites et baignés de plaisirs. Je ne voudrais jamais voir autre chose que plaisir dans vos yeux, amour sur vos lèvres et bonheur dans vos pas... que nos amours puissent être un délice assez agréable parmi les plaisirs plutôt qu'un refuge contre les ennuis et les soucis... Pourquoi ne parlerais-je point de votre beauté, puisque sans elle je n'aurais pu vous aimer ? Je ne puis concevoir à un amour tel que le mien pour vous d'autre origine que la beauté. Il peut y avoir une sorte d'amour pour lequel, sans la moindre raillerie, j'ai le plus grand respect et que je puis admirer chez d'autres, mais il n'a pas la richesse, la fleur, la plénitude, l'enchantement d'un amour d'après mon propre cœur. Ainsi, laissez-moi parler de votre beauté, bien que ce soit à

ma propre damnation, au cas où vous seriez assez cruelle envers moi pour essayer ailleurs son pouvoir. Mon amour, j'ai été dans un tel état d'énervement de santé ces deux ou trois derniers jours que je ne pensais pas être à même de pouvoir écrire cette semaine. Je n'étais pas très malade, assez toutefois pour n'être capable que d'une lettre de fâcheuses importunités. Cette nuit je suis tout remis rien qu'à éprouver la langueur que j'ai ressentie après que vous m'avez ravivé d'ardeur. N'appellez point cela folie quand je vous dirai que j'ai emporté votre lettre au lit la nuit dernière. Au matin, j'ai trouvé votre nom effacé sur le cachet de cire. J'ai tressailli au mauvais présage. Vous devez avoir découvert, à cette heure, que je suis assez porté à voir tout en noir comme le corbeau. C'est mon infortune et non ma faute ; cela vient de la teneur générale des circonstances de ma vie et cela me rend chaque événement suspect. J'ai peur que vous n'avez pas été bien. Si c'est par moi que l'indisposition vous a touchée (mais ce doit être d'une main bien douce), je dois être assez égoïste pour m'en sentir un peu content. Me le pardonnez-vous ? Lorsque j'ai à prendre ma bougie et à me retirer dans une chambre solitaire sans la pensée de vous voir le lendemain, le surlendemain ou le jour suivant, cela a l'air d'une impossibilité ou d'une éternité. »

Le retour de Brown le fouette. Il n'écrit pas à Fanny comme elle le lui avait demandé. Il allègue d'interminables parties de cartes ; la composition de vers difficiles et son fol amour. Il confesse qu'il bat la campagne et ajoute : « Je n'ai pas eu, croyez-moi,

le temps de vous laisser prendre possession de moi ; dès la première semaine que je vous ai connue, je me suis avoué votre vassal, mais j'ai brûlé la lettre, le lendemain que je vous vis, en pensant que vous aviez de l'antipathie pour moi. Si jamais vous ressentiez pour un homme à première vue ce que j'ai senti pour vous, je suis perdu ! »

Ce cri démontre que Fanny n'était pas amoureuse de Keats ainsi qu'il l'était d'elle. Elle l'aimait modérément, d'un amour normal, mais de même qu'elle avait le goût du flirt, de la danse, des plaisirs, elle avait certainement aussi celui des voluptueux abandons et cet amour normal et ces dispositions au plaisir terrifiaient Keats.

A ses frères qui l'avaient comparé à Byron, Keats avait répondu : « Byron écrit ce qu'il voit ; moi, ce que j'imagine. » Il *sentait* également ce qu'il *imaginait*, et cette faculté admirable pour l'artiste, désastreuse pour l'homme ne devait pas tarder à engendrer chez Keats les plus affreux tourments.

Il est, en cet été 1819, encore trop récemment ébloui par l'amour pour atteindre aux extrêmes limites de la souffrance : « Vous êtes, je vous aime ; tout ce que je puis vous apporter est une admiration éperdue de votre beauté. J'ai deux voluptés à méditer durant mes promenades : votre beauté et l'heure de ma mort. Oh ! si je les pouvais posséder toutes deux à la même minute ! Je hais le monde ; et je voudrais pouvoir prendre sur vos lèvres un doux poison qui m'expédierait hors de cette vie. Sur aucune autre lèvre je ne voudrais le prendre. Je suis en vérité surpris de me trouver si indifférent à tous autres charmes

que les vôtres. Je veux imaginer que vous êtes Vénus ce soir et prier, prier, prier votre étoile, comme un païen. »

Peu après il la gratifie d'une extraordinaire missive. Il annonce à Fanny que Brown et lui, privés de livres, vont quitter Shanklin pour Winchester, où il restera seul pendant une quinzaine. Il interrompra son labeur. Il courra vers sa bien-aimée. Il l'informe, toutefois, qu'il ne restera que fort peu de temps auprès d'elle : il est en veine d'écrire et il a peur d'être distrait de son travail ! Il ne tint d'ailleurs pas sa promesse. Il désire et redoute de voir, d'entendre Fanny, de respirer dans son atmosphère.

Une seule chose le tenaille : partir de Shanklin. Il a pris en aversion les noms, les cailloux, les montants de la porte eux-mêmes, la voix de la dame d'en face, le visage du vieux pêcheur « aussi impassible que la thèière noire dont le couvercle a été cassé à son grand contentement. » Son irritabilité deviendra bientôt telle qu'il ne pourra plus supporter la vue du profil de certaines gens. Écrire lui sera une torture. A son prochain voyage, supplie-t-il, que lui soit épargnée la corvée de la correspondance.

*
* *

Les sept semaines de Shanklin ont été fécondes. La moitié de son étonnante *Lamia*, quatre actes d'*Othon le Grand* sont écrits. Brown paraît se désintéresser de l'œuvre. Keats la terminera sans l'aide de son collaborateur.

A Winchester, pas de bibliothèque. La déception est mince à côté du coup qui le frappe : Kean va jouer en Amérique. La possibilité de voir *Othon* à la scène est anéantie pour l'instant. Aucune chance auprès des directeurs de Covent Garden. Ils refuseront la pièce. Keats n'est pour eux qu'un vulgaire apprenti. Quant à Brown, son succès de librettiste n'a été qu'éphémère.

Il raconte à Georges et à Georgiana ses désillusions, ses défaillances énergiquement combattues — mais pas une allusion à Fanny Brawne : « Quand il se sent devenir vaporeux, il se secoue, s'asperge d'eau froide, passe une chemise propre, brosse ses cheveux et ses vêtements, lace étroitement ses souliers, s'adonne, comme s'il allait en visite ; et, confortable, net, il s'assied à sa table et écrit. C'est là son seul soulagement. Au milieu des agitations du monde, il mène la vie d'un ermite. Il se sent capable de tout supporter, la misère, voire la prison, tout, tant qu'il n'aura ni femme ni enfants. » — Cette obsession du foyer le ramène invariablement vers Fanny Brawne.

Ses premières lettres, on l'a vu, étaient sensuelles, nostalgiques. Les soubresauts de la passion y étaient réprimés. Cette sensualité qui se souvenait s'était vite transformée en désir — aujourd'hui, la voici brutalité, sarcasmes. Ses lettres sont des « écorchés » de son cœur : « Ma chérie que vais-je offrir pour ma défense ? Quatre jours que je suis à Winchester et je ne vous ai pas encore écrit !... Il est vrai que j'ai eu pas mal d'embêtements, de lettres d'affaires à expédier... Ce n'est pas une excuse, je le sais... Je n'ai pas le droit non plus de vous demander une prompte réponse pour me faire

savoir jusqu'à quel point vous me pardonnez... Je dois rester dans un brouillard... Je vous aperçois à travers un brouillard, comme je m'imagine que vous-même me voyez à cette heure... Croyez-en les premières lettres que je vous ai écrites ; je vous assure que je sentais ce que j'écrivais... Je ne pourrais plus écrire ainsi maintenant... Les mille images qui me sont venues traversent mon esprit ; mes inquiétudes, mon sort incertain, tout s'étend comme un voile entre vous et moi. Souvenez-vous que je n'ai eu aucun loisir d'oisiveté pour songer à vous : il vaut peut-être mieux que je n'en aie pas eu... Je n'aurais pu endurer la horde de jalousies qui me hantait avant de plonger si profondément dans des intérêts imaginaires... Je voudrais bien, tandis que mes voiles sont mises, voguer sans arrêt pendant des mois encore... Je suis en pleine veine, en pleine fièvre et je ferais énormément pendant ces quatre mois... Cette page, tandis que je la parcours du regard est, je le vois, excessivement peu aimante et peu galante ; je n'y peux rien. Je ne suis pas officier dans les garnisons où l'on bâille... Je ne suis pas un Curé-Roméo... Mon esprit est plein à déborder, bourré comme une balle de cricket ; si j'essaie de l'emplir davantage, il éclatera... Je sais que la plupart des femmes me haïraient pour cela, de ce que j'ai l'esprit assez rude, assez dur pour les oublier, oublier les plus lumineuses réalités pour les mornes imaginations de mon cerveau... Mais je vous conjure d'y penser en toute impartialité et de vous demander s'il n'est pas préférable que je vous explique mes sentiments plutôt que d'écrire des mots de passion artificielle. Au surplus, vous les perceriez... Il serait vain d'essayer de vous

tromper... C'est dur, c'est très dur, je le sais, mais mon cœur me semble de fer en ce moment... Vous êtes mon juge ; mon front est dans la poussière... Vous me paraissez offensée d'un léger, d'un simple, d'un innocent, d'un puéril badinage de ma dernière lettre... Mes ressources en espèces sont pour l'heure inexistantes ; et pour quelque temps, je le crains... Je ne dépense pas d'argent, mais j'accrois mes dettes... J'ai toute ma vie fort peu pensé à ces choses ; elles ne semblent pas me concerner... Cela peut être une phrase orgueilleuse, mais grâce au ciel, je suis aussi complètement au-dessus des affaires d'intérêt que le soleil au-dessus de la terre et, quoique je sois insouciant de mon propre argent, il me faut être économe de celui de mes amis... Vous voyez comme ça va : comme à coups de marteau... Je n'ai pas assez de bonheur pour faire de la rhétorique douceuse et des phrases précieuses... Je ne peux pas plus me servir de mots aimables avec vous que si j'étais engagé dans une charge de cavalerie... Alors, vous me direz que je ne dois pas écrire du tout... Faut-il ne pas le faire ?... Le petit cercueil de chambre de Shanklin s'est changé en une grande pièce où je puis me promener à plaisir, qui a une vue magnifique sur le côté d'une maison absolument nue... Il est étrange que je la préfère à la vue de la mer qu'on découvrait de nos fenêtres à Shanklin. » — Ce bol de fiel versé, il décrit les régates de Cowes, et il termine : « ... Pardonnez-moi cette lettre écrite en termes aussi durs que la pierre... Au moment même où je m'arrête, il me semble que penser à vous encore quelques instants me désagrègerait, me dissoudrait... Il ne faut point que j'y cède, mais que je retourne à mon œuvre... Si j'échoue, je mourrai

cruellement... O ma chérie, vos lèvres redeviennent douces à ma pensée. Il faut que je les oublie... »

*
* *

La ruine de Georges est un fait accompli. Un espoir reste : s'adresser à Mr Abbey. Keats part pour Londres. Le marchand de thé, sur le point de se retirer des affaires, se montre intraitable : l'argent de Tom est là, mais Fanny est mineure.

Désespoir. Oisiveté. Keats rôde dans Londres, comme dans une vieille ville inconnue. Pas une maison où il entrerait avec plaisir. Ses amis Reynolds, Dilke, sont soit en voyage soit à la campagne.

Cependant, Rice est là. Ils ne se sont plus revus depuis Shanklin. Ils se retrouvent avec plaisir. Keats désœuvré va bouquiner et bavarder chez ses éditeurs : l'homme de lettres n'est pas mort en lui. Taylor et Hessey, malgré l'échec total d'*Endymion*, sont prêts à publier un nouveau recueil de Keats. Woodhouse promet à son poète de l'amener l'été prochain en France — l'été suivant, Keats en était au quatrième mois des douze mois de sa vie posthume.

Il rencontre Mr Abbey à Cheapside. Ils se promènent ensemble dans le Poultry où tant de souvenirs accueillent le poète, qui entame avec le banquier de Pancras Lane une étonnante conversation sur la poésie. Mr Abbey est aimable ; il invite Keats à se rafraîchir ; et, en cinq secs, démolit Lord Byron, quoique le garçon, concède-t-il, ne divague pas trop, de temps à autre. Et, ce disant, Mr Abbey ouvre un

magazine et lit un passage de *Don Juan* contre l'ambition poétique. Cette petite scène divertit Keats. — Haslam le divertit plus encore, car Haslam est amoureux, ne s'en cache pas, et montre à Keats le portrait de sa maîtresse. Keats écoute, regarde et intérieurement ricane : « Rien ne me donne un sens plus aigu du ridicule, écrit-il à Georges, que l'amour. Un homme amoureux présente la plus sinistre figure qui soit au monde. Bizarre ! quand je sais qu'un pauvre fou souffre vraiment à cause de cela, j'ai envie de lui éclater de rire au nez. Sa pathétique figure devient irrésistible, » — et pour appuyer son jugement, il recopie dans l'*Anatomie de la Mélancolie* un étincelant morceau sur les êtres qui n'ont pas de passe-temps plus cher que de conjuguer le verbe aimer — et, cependant, après avoir vaguement entretenu Fanny de ses ennuis d'argent, il lui écrit : « Si je devais vous voir aujourd'hui cela détruirait la maussaderie à demi-consolante dont je jouis sous le poids de perplexités nombreuses. Je vous aime trop pour m'aventurer jusqu'à Hampstead. Ce ne serait point, je le sens, vous rendre une visite, mais me jeter au feu. » — Et ces phrases d'une impitoyable clairvoyance : « Je suis un lâche. Je ne peux supporter la douleur d'être heureux. C'est là hors de doute. Je n'ai même pas à y penser. » — Et au lieu d'aller à Wentworth Place étreindre sa bien-aimée, il court se réfugier à Winchester auprès de Brown. Ce dernier revenait de Bedhampton et de Chischester ; mais comme Abigail sa maîtresse était enceinte, il avait poussé jusqu'en Irlande, aux fins de l'épouser.

La tragique situation de Keats — financière, phy-

sique, morale — a bouleversé ses amis. Avec un tact infini, Haslam et ses éditeurs lui viennent en aide.

*
* *

A Winchester, une sensation de bien-être, de délassement, envahit Keats. La petite ville lui plaît. La population est en émoi : il s'agit d'élire un maire. Brown se mêle à la lutte. Keats demeure spectateur. La comédie l'amuse ; en décrire les péripéties lui est un dérivatif.

Il retrouve la sereine inspiration du *Rossignol*, de l'*Urne grecque*, de la *Mélancolie* dans l'*Ode à l'automne* — descriptive si l'on veut, mais comme le sont la *Symphonie pastorale* et les *Jardins d'Éros*, dans la *Psyché* de Franck.

L'étude de Dryden, de Chaucer, des Élisabéthéens, de Chatterton — le plus pur écrivain de la langue anglaise, pense-t-il — lui fait abandonner définitivement *Hypérion*. Le poème est trop entaché d'inversions miltoniennes, explique-t-il à Reynolds. Il considère que les latinismes du *Paradis perdu* ont corrompu la langue. Coleridge admirait Milton pour son style délicieusement artificiel. Keats envoie le manuscrit d'*Hypérion* à son ami et lui demande de marquer de signes différents les fausses beautés, qui proviennent de l'art, et les vraies, celles qui proviennent de la « véritable voix du sentiment ».

Keats avait longuement porté *Hypérion*. Il en avait commencé la rédaction à son retour d'Écosse, tout imprégné des grandioses décors de solitudes et de mon-

tagnes parmi lesquels s'étaient enfin dressés à ses yeux attentifs les Titans détrônés, les oreilles résonnant encore des clameurs des ouragans et des vagues — mais dans quelles déplorables conditions ! Malade, veillant, soignant un frère agonisant, et au chevet duquel lui était apparue Fanny Brawne !

Tom mort, pas un vers ne fut ajouté à *Hypérion*. Cependant, Keats reprenait continuellement son poème. Il ne pouvait s'en détacher.

L'homme qui, pour incarner ses idées philosophiques, avait inventé les théories de la Maison de la vie, du Fardeau du mystère, de la Vallée de la création de l'âme, reconnaissait la voix du véritable sentiment dans le discours d'Océanus aux Titans vaincus, mais non résignés comme lui : LA NUIT et la LUMIÈRE, après avoir détrôné le CHAOS et le VIDE, furent détrônés par Saturne que détrônent aujourd'hui de plus harmonieuses Divinités qui perdront le sceptre à leur tour, car une Loi éternelle du MONDE veut que le premier en Beauté le soit aussi en Puissance. Voilà le fruit qu'Océanus a retiré de ses méditations au fond des cavernes marines. Il a vu le Dieu qui le dépossédait parcourir les flots avec un tel rayonnement de jeunesse et de beauté dans les yeux qu'il a quitté son empire sans indignation ni larmes, estimant ses temps accomplis. Il conseille à ses frères et son roi de l'imiter. La révolte est inutile et impie.

Que le fardeau d'une telle composition soit devenu trop lourd pour les épaules du poète : rien d'impossible ; mais l'écrivain qui avait déclaré : « Je m'en sens assuré : je n'écrirai jamais que poussé par la pure inspiration de mon âme, et mon amour pour le Beau, mes travaux

de la nuit devraient-ils être brûlés chaque matin, sans que nul regard ne se fût posé sur eux », était capable de détruire une œuvre ou d'y renoncer par scrupule d'artiste. Pour nous, les motifs de son abandon d'*Hypérion*, exposés à Reynolds, sont les vrais. Il ne veut plus d'une œuvre au sujet de laquelle le nom d'un autre, si honorable soit-il, pût être prononcé

L'influence de Milton est indéniable, mais il existe dans *Hypérion* des passages, des morceaux complets dont Milton ne dépasse ni la plénitude musicale ni la grandeur ; il en est d'autres dont il n'a atteint ni le dramatique, ni la concision, ni la densité. Keats y est lui-même.

Comme pour *Endymion* — davantage peut-être — le lecteur français trouvera un équivalent de la tonalité de l'œuvre dans les *Hymnes* de Ronsard, et dans le prodigieux chapitre *le Bleu*, du *Satyre* de Hugo.

Hypérion continuera à posséder Keats. Il emploiera les suprêmes forces de son génie à édifier, à côté du monument inachevé, les bases d'un second monument qui en eût été la réplique agrandie...

*
* *

Byron, à la lecture d'*Hypérion*, s'écria : « Cela semble directement inspiré par les Titans ; c'est aussi sublime qu'*Eschyle*. » Et il n'aimait pas Keats. N'avait-il pas demandé à son éditeur Murray de lui servir, chaque jour, un Keats en chair et en os afin d'avoir le plaisir de l'écorcher vif ? Mais il n'était pas possible que le poète de *Manfred*, qui devait être celui de *Caïn* et de

Ciel et Terre, ne reconnût pas dans le poète d'*Hypérion* un de ses frères.

Shelley déclara : « Keats est un Grec. » Helléniste, traducteur du *Banquet*, poète de *Prométhée*, Shelley avait admirablement saisi l'esprit du poème et goûté cette conception platonicienne de la Beauté qui illumine l'œuvre de Keats. Cependant, aucune preuve que ce dernier ait étudié les *Dialogues*. Tout ce qu'il en savait venait, sans doute, de ses entretiens avec Bailey et Haydon ; cela lui suffisait. pour aimer s'égarer, « avant l'apparition de l'étoile du soir, dans le calme crépuscule des ombres platoniciennes », en compagnie de Lucius, le héros de *Lamia*.

« Cet étonnant *Hypérion* me donne de Keats une idée que je n'avais pas jusqu'ici », avoua Shelley ; mais il ajoutait, hélas ! que le fragment faisait partie d'un recueil assez insignifiant — et ce recueil se composait de *Lamia*, d'*Isabella*, des *Odes*, de la *Vigile de Sainte-Agnès* — et ce recueil fut trouvé dans une des poches de Shelley, quand la tempête qui engloutit l'*Ariel*, corps et biens, eut déposé sur le sable italien le cadavre du poète dont les flammes ne consumèrent point le cœur ardent. pur comme elles.

XVI

La question financière se place au premier rang dans les préoccupations de Keats, avec une terrifiante brutalité.

Il y a quelque chance, cependant, pour qu'*Othon* soit joué à Drury Lane, la saison prochaine. Vague promesse de directeur. Keats apprend que la sublime vocation du poète est aussi un rude métier, et qu'un dramaturge pauvre, sans habileté ni relations, n'a encore rien fait pour sa pièce, quand il a mis, à la dernière page de son manuscrit, le mot « fin ».

Il est las de vivre d'illusions et d'emprunts. Il veut gagner de l'argent pour lui-même et pour aider Georgiana et Georges, et il n'y parviendra qu'avec sa plume et en habitant Londres. Il n'a pas gardé un trop mauvais souvenir, somme toute, de l'époque où il rendait compte des pièces de théâtre, dans le *Champion*.

Deux années ne se sont pas encore écoulées — mais quels siècles ! L'opéra, la pantomime, la farce, l'ont amusé. Il ne s'est pas ennuyé dans les coulisses, au milieu des machinistes, des décors, des acteurs, des jeunes personnes fardées et travesties. Sa plume passe aisément du plaisant au sévère et il juge aussi intelli-

gement le jeu de Kean que les simagrées de Colombine, les pirouettes d'Arlequin et les larmes de Pierrot — il redeviendra donc chroniqueur dramatique.

Brown — qui emploie ses loisirs à magnifiquement recopier *Othon* et s'apprête à aller retrouver le vieux Mr Dilke à Chichester et probablement Abigaïl en Irlande — approuve la résolution de Keats dont la correspondance devient poignante. Il a peur que ceux qui l'estiment et l'ont secouru moralement et pécuniairement ne s'aperçoivent de son désarroi, de sa détresse. Il leur demande de lui trouver une chambre, quelque part à Londres, à la condition que le quartier soit tranquille et le loyer bon marché, — bientôt les minimes frais de déplacement l'empêcheront de se rendre à Walthamstow auprès de sa petite sœur, aussi souvent qu'il le souhaiterait.

Il rêve d'œuvres épiques, nationales, et lit Holingshed. En stimulant son énergie, Brown lui a fourni le sujet d'une nouvelle tragédie tirée de l'histoire d'Angleterre : *le Roi Stephen*.

Keats en écrira quatre scènes qui laissent, par leur style, leur frémissement, leur intensité, loin derrière elles, les cinq actes d'*Othon*.

Le *Roi Stephen* terminé, le théâtre anglais du xix^e siècle eût offert, avec les *Cenci* de Shelley deux pièces dignes des Élisabéthéens.

L'activité de Keats ne s'en tient pas là. Il donne libre cours à sa verve toujours abondante, éveillée. Certains passages de ses lettres les plus inquiètes, les plus angoissées en témoignent.

Il s'attaque à une vaste composition qu'il signera d'un pseudonyme et dans laquelle il tentera d'égalier

la virtuosité, le brio, le mordant de Byron et de l'Arioste. Il y réussit en maints endroits. *Les Jalousies* mettent aux prises des êtres imaginaires et des personnalités contemporaines à peine déguisées, le Prince Régent et sa femme, par exemple ; les fiacres de Londres voisinent avec des nuages magiques. Lyrisme, satire, fantaisie, humour savamment dosés, mouvementent la strophe, coupent les vers. Les admirateurs des *Odes*, de la *Vigile de Sainte-Agnès* appréciaient mal ce délassement d'homme de génie. Tel qu'il est, il montre la variété, la souplesse de la merveilleuse organisation poétique de Keats. — Quand Dilke lui annonce qu'il a trouvé une chambre, non loin de chez lui, à College Street, le poète plie bagage, quitte Winchester et va prendre possession de son nouveau logement. Il change de régime, ne se nourrit plus que de légumes afin d'augmenter sa lucidité.

La cervelle éclatant des projets les plus divers, résolu à stabiliser sa vie, à s'acquitter de ses dettes, impatient de soutenir sa famille, absorbé par l'amour, son esprit est, ainsi qu'il l'a écrit à Fanny, « plein comme une balle de cricket. » — Ici, une anecdote : elle expliquera l'image inattendue et jettera, malgré son insignifiance, une lueur dans le mécanisme intellectuel du poète et son tempérament. Keats avait vu, peu auparavant, au cours d'une promenade, un robuste garçon boucher torturer un chaton. Malade, de petite taille, il arracha la bestiole des mains de la brute après un âpre et long pugilat dont il sortit vainqueur. Quelques jours plus tard, il assiste à une partie de cricket ; peut-être même fait-il partie d'une équipe, quoiqu'il n'eût jamais pratiqué ce sport : caprice ou brus-

que désir d'éprouver ses forces défaillantes. En écrivant à son frère et à sa belle-sœur, il leur annonce qu'il a un œil noir. La marque noire ne provenait pas d'un coup de poing reçu au cours de la lutte avec le boucher, mais du choc de la dure balle de cuir bourrée de crin — et Keats, en écrivain-né qu'il était, retira de l'accident une image.

*
* *

Installé à Londres, il reçoit la visite de Severn qui lui reproche amèrement d'avoir mis de côté *Hypé-ri-ou*. Tout, dans le poème, style, inspiration, est de nature à séduire le peintre, mais la décision de Keats est irrévocable.

Il va à Hampstead. Il voit Fanny, un seul jour. Tout s'écroule. C'est un homme foudroyé qui retourne à Londres. La vérité lui est apparue. Pour lui, il n'existe plus que Fanny au monde ! « Ma chérie, je vis aujourd'hui dans hier. J'ai été dans une complète fascination tout le jour. Je me sens à votre merci. Écrivez-moi ne serait-ce que quelques lignes et dites-moi que vous ne serez jamais, pour jamais moins délicieuse que vous ne l'avez été hier avec moi... Vous m'avez ébloui... Il n'y a rien au monde de si brillant et d'aussi délicat que vous... Quand passerons-nous un jour seuls ?... J'ai reçu mille baisers et, de toute mon âme, j'en remercie l'amour ; mais si vous me refusiez le mille et unième, cela éprouverait mes forces pour le plus grand malheur que ma vie pourrait avoir à supporter... Si jamais vous mettiez votre menace d'hier à exécution, croyez-moi, ce n'est pas mon orgueil, ma vanité ou

une passion mesquine qui me tourmenterait, cela me blesserait réellement au cœur — je ne pourrais le supporter... Oh ! cœur à moi !... »

Quelle est cette menace ? Nous n'avons aucune lettre de Fanny qui nous renseignerait. Il est hors de doute, cependant, que les tumultes de la passion traversaient les fiançailles de Fanny et de Keats, et qu'il n'était pas « un de ces paladins d'autrefois dont l'amour se nourrissait d'eau fraîche et de sourires ».

Il mène à Londres une existence d'envoûtement. Tout lui crie la nécessité de la santé et de la force, le pouvoir de l'argent. Une horrible certitude l'écrase : dans l'immense cité indifférente, acharnée au travail, pleine de rumeurs, il ne fera rien, il ne sera rien, comme il l'avait follement espéré un instant.

Aigle atteint en plein vol, il cherche vainement, de rochers en rochers, un abri pour se poser, étendre ses ailes fatiguées dans l'attente de la guérison ou de la mort.

Il ne peut demeurer en place. Il a peur dans sa chambre où ne se dressent plus devant lui la grandeur des inventions épiques, mais les spectres, de plus en plus impressionnants, de sa mère et de Tom.

Sa plume lui a été arrachée de la main. Sa main de souverain d'un des plus beaux royaumes de la Poésie est là, morte sur sa table, comme, sur le rocher, la main de Saturne dépossédé, sans couronne, sans sceptre. Sa vie est dans les larmes — des larmes comme nul être humain n'en avait encore versées — des larmes ensanglantant les paupières : « Je viens, à l'instant, de commencer à mettre au propre quelques vers. Je

n'éprouve aucun plaisir à continuer. Il faut que je vous écrive quelques lignes et que je voie si cela vous écartera de ma vie... Mon amour m'a rendu égoïste. Je ne puis exister sans vous. J'oublie tout, sauf l'idée de vous revoir... Ma vie semble s'arrêter là... Je ne vois pas plus avant... Vous m'avez absorbé... J'ai la sensation, à l'heure qu'il est, de me dissoudre... Je serais délicieusement malheureux, sans l'espoir de bientôt vous revoir... Ma douce Fanny, votre cœur ne changera-t-il jamais ?... Je n'ai plus maintenant de borne à mon amour. Votre billet vient tout juste d'arriver... Il est plus riche qu'un galion de perles... Ne me menacez plus même par plaisanterie... J'ai été surpris que des hommes puissent mourir, martyrs, pour leur foi. J'en ai frémi... Je n'en frémis plus.. Je pourrais devenir un martyr pour ma foi... L'amour est ma foi. Je pourrais mourir pour lui... Je pourrais mourir pour vous... Mon Credo est l'amour et vous en êtes l'unique article... Vous m'avez ravi par une force à laquelle je ne puis résister, et pourtant je pourrai résister jusqu'à ce que je vous voie ; et même, depuis que je vous ai vue, j'ai souvent essayé « de raisonner contre les raisons de mon amour... » Je ne puis plus le faire... La souffrance serait trop grande... Mon amour est égoïste... Je ne puis plus respirer sans vous... »

L'ensorcelé quitte Londres. Un démon l'en chasse. De nouveau, le voici à Hampstead. Sans trop savoir ce qu'il fait, il frappe à la porte de Wentworth Place. Sous le masque qui les a dissimulés jusqu'alors, ses véritables traits apparaissent. La tragédie de l'amour y est écrite — et Mrs Brawne, femme de bon sens,

désirant, à l'instar de toutes les mères peu fortunées bien établir sa fille, mais femme de cœur aussi, n'hésite pas à scandaliser les commères de la petite ville, à braver les cancons de leur méchante langue en accueillant chez elle un jeune homme.

Ce n'est pas un invité qu'elle reçoit : un malheureux qu'elle recueille.

L'aigle blessé a trouvé un refuge momentané.

*
* *

Coquette, Fanny l'a été dans ses lettres et ses rapports avec Keats, ni plus ni moins, sans doute, qu'avec ses danseurs. Pourquoi ne traiterait-elle pas le poète en homme ? Mais elle voit les ravages que ses manières de flirteuse ont opéré dans un organisme aussi rare que celui de son fiancé. Le spectacle d'un tel affaissement l'atterre, éveille sa pitié et, du fait, diminue son amour.

Keats a l'intuition très vive de ce changement. Il est trop las pour en souffrir ; trop affamé d'elle pour être humilié.

Il passe trois jours à Hampstead. Trois « jours de rêve » qui s'écoulent dans la mélancolique campagne automnale. Les lointains s'estompent. Les premières pluies rafraîchissent les gazons des jardins où fleurissent les roses d'octobre. Les arbres commencent à perdre leurs feuilles rousses, et les rouges-gorges, descendant des bois, viennent demander leur nourriture aux hommes en chantant devant leurs demeures.

Trois jours de rêve qui lui rendent plus hallucinant encore le désert de maisons grisâtres et de clameurs qu'est l'immense Londres ; plus inhospitalière sa

chambre d'étudiant. Il traîne dans le brouillard un cœur de flammes.

Une nuit, le visage ruisselant des larmes que les morts trop souvent évoqués doivent encore verser dans la tombe, les fantômes de Tom et de sa mère lui tendent un miroir. Il s'y regarde, après avoir regardé les apparitions et frissonne. Il ne distingue pas si le miroir spectral reflète sa face ou celle de son frère. La vision l'épouvante. L'angoisse le pousse hors de la misérable chambre où il a vécu, une semaine, dans l'horreur. Il se précipite, à Great Smith Street, chez les Dilke qui le recueillent, comme l'avait recueilli Mrs Brawne, et le gardent auprès d'eux.

Dans la douceur de ce foyer — il est auprès des amis intimes des Brawne — il écrit à Fanny : « En me réveillant de mon rêve de trois jours, je crie pour rêver encore... J'étais pitoyable hier soir ; le matin est toujours stimulant. Il faut que je m'occupe ou, du moins que j'essaye... Mrs Dilke vous dira sans doute que je me propose d'habiter Hampstead. Il faut que je m'impose des chaînes... Je voudrais jeter le dé pour l'amour ou la mort. Je n'ai plus de patience pour autre chose. Si vous avez l'intention de m'être cruelle, comme vous le dites par plaisanterie, maintenant, mais comme vous pourriez le devenir sérieusement, soyez-le tout de suite — et j'aurai... » — Il est facile de deviner la pensée de Keats, d'achever la phrase : l'idée du suicide l'obsède, se présente à lui comme le seul moyen de mettre un terme à ses souffrances physiques et morales et de finir virilement une existence sans espoir.

En proie à une sorte de folie déambulatoire, il reprend une vie vagabonde, demandant le calme aux paysages, aux bibliothèques, aux monuments. Mais c'est l'automne, les jours sont brefs, le vent froid parcourt les bruyères, et Keats a toujours intensément subi l'influence des saisons, et à chacune d'elle, il associe un sentiment, une couleur, un nom de poète.

Il travaille, peu et mal, à son poème héroï-comique, à son drame. Il ne donne pas de ses nouvelles ; et, finalement, renonçant à ses projets, le ressort vital brisé, ainsi qu'il l'avait annoncé à Fanny, il vient s'abattre à Hampstead auprès d'elle et de Brown qui ne comprend pas, ou feint de ne pas comprendre, l'anéantissement de son ami.

Brown gardait ses secrets ; Keats, les siens. Par un contrat tacite établi entre eux du jour où ils avaient fait maison commune, l'un n'avait jamais poussé l'autre aux confidences. Brown, au lieu d'interroger Keats, lui conseille fortement, puisqu'il allait retrouver à Hampstead une atmosphère sympathique et le calme, de travailler au *Roi Stephen* et aux *Jalousies* et de ne pas perdre tout espoir de voir *Othon le Grand* sur la scène de Drury Lane ou de Covent Garden.

*
*
*

Soudain, dans la solitude, « la grandeur des ombres épiques » se dresse devant lui. Ses Titans vaincus réapparaissent, rassemblés autour de Saturne. Ce sont bien là les créations de sa pensée : « Créus, sa massue de fer à ses côtés, anxieux de reprendre la lutte contre

les nouveaux dieux ; Cottus n'acceptant pas la défaite, mordant sa rage et, tout de son long étalé, menton en avant, s'écorchant le crâne sur le granit, la bouche ouverte, les yeux dilatés par cet horrible travail ; Encelade, paisible autrefois, le coude contre une roche et le reste du corps étendu, prêt à hurler la révolte ; Océanus le Sage des profondeurs marines expliquant, à ses frères frénétiques ou désolés, le Transport du Monde et ses Lois ; Thétys ; Clymène, qui a entendu sortir d'un chaos d'harmonie la rumeur qui sera la voix d'Apollon, le chant d'un ordre plus beau du monde. » — Groupes de bronze sombre mordorés par le rayonnement du Titan du Soleil : Hypérion toujours maître d'un empire de flammes que menacent des ombres.

Keats brise le bronze de ces groupes et en remet les blocs de métal à la fonte. Sous l'action du feu trop ardent, le moule éclate. L'œuvre qui en sort est une gigantesque ébauche dont la beauté de certains morceaux plonge dans un étonnement sacré.

Hypérion n'est plus un poème impersonnel au tour miltonien ; mais une vision dramatique et lyrique :

Le poète est dans un site prodigieux où les joies de la jeunesse et du monde, goûtées par d'autres avant lui, se présentent à ses yeux sous l'aspect symbolique d'arbres, de fleurs et de fruits de tous les climats. C'est un festin que la nature offre au poète. Il respire les fleurs, mange les fruits. Il a soif ; et, après avoir invoqué « les morts dont les noms sont sur nos lèvres », il boit une liqueur qui l'endort. A son réveil, il est au

bas d'un temple dont de pénibles et nombreux escaliers le séparent. Au fond du sanctuaire, se montre la gigantesque forme d'un corps devant laquelle une ombre voilée officie. Le feu sacré brûle. De la fumée sort une voix qui dit : « Celui qui ne gravira pas les degrés du temple avant que les aromates soient consumés mourra à l'endroit même où il se trouve et rien ne subsistera de lui. » Un dialogue sublime révèle alors l'humanité profonde de Keats, la qualité de sa pensée et de sa conception de l'art égales à celles des hauts génies : « — Pourquoi ai-je été sauvé de la mort ? » — « Parce que tu as senti ce qu'est mourir et ressusciter, avant l'heure marquée par ton destin. — Ceux pour qui les misères de l'humanité sont des misères qui ne leur laisseront jamais de repos, c'est-à-dire les Poètes, parviennent seuls au seuil du temple où ne pénètrent jamais les simples rêveurs, ceux qui ne sont qu'une fièvre d'eux-mêmes ; qui ne chantent pas d'autre merveille que le visage humain, d'autre musique qu'une voix agréable et qui n'ont jamais songé ni à la terre, ni à la gigantesque agonie du monde. Rêveurs et poètes sont de race opposée. Les premiers sont les fauteurs du trouble ; les seconds les dispensateurs du baume. » — L'ombre voilée révèle alors que le temple triste et solitaire est tout ce que le tonnerre a épargné des monuments de l'âge de Saturne, dans la guerre des Titans ; que la statue du sanctuaire dont elle est la prêtresse est celle du Dieu, tel qu'il était tombé. Elle-même est Moneta et, sans imposer au poète d'autres souffrances que la stupeur, elle lui expliquera les mystères du monde. Tous deux descendent sur la terre, et là, « enfoncé dans la désolation pleine d'ombres d'une

vallée » ils retrouvent Saturne endormi dans la pose de la sculpture du temple. Keats reprend ici son texte primitif en y apportant les changements nécessités par sa seconde version.

Les plans des deux *Hypérion* restent un mystère pour nous...

XVII

Ses affaires pécuniaires sont dans un état désespéré. Il ne s'inquiète même plus de la tournure qu'elles prennent. Il se désintéresse de sa sœur. Il ne se sent pas assez bien pour se risquer jusqu'à Walthamstow. S'éloigner de Fanny est un sacrifice auquel il ne peut se résoudre. Sa volonté est annihilée ; l'influence de Brown nulle. Cependant, sans argent, comment se marier ? Mais songe-t-il seulement au mariage ? Il est auprès de Fanny, et cela le comble. Ses baisers, sa présence, ses soins lui font oublier les tourments où l'abîment les sorties de la jeune fille. Il ne voit pas plus loin que le jour qui passe, se contente du bonheur de l'instant et confie le lendemain à la destinée. Il ne tente rien pour améliorer sa misère. Tout au fond de lui-même, sans l'avoir jamais avoué, il est certain que ses amis ne le laisseront pas mourir de faim, que le désintéressement dont il a fourni tant de preuves lui sera, le cas échéant, payé de retour.

Puisqu'il refuse de gagner son pain en exerçant, comme il en a le droit, son métier de chirurgien, Mr Abbey lui conseille d'aller placer du thé et du café en Angleterre ou ailleurs. Commis voyageur !

Faire l'article à des épiciers alors que votre orgueil, la violence de votre tempérament vous ont, en quelque sorte, mis en marge d'une société qui ne pardonne ni les distances ni le mépris où on la tient, — et quand la maladie vous a déjà sournoisement rayé du registre des vivants !

Il est le commensal des chimères...

L'arrivée de son frère Georges le ramène à la réalité.

Pour quitter sa femme et sa fille, risquer la traversée de l'Océan, il faut que Georges soit acculé. Il veut de l'argent à n'importe quel prix et au plus vite, car il n'est pas dans ses intentions de demeurer longtemps à Londres. — Il veut débrouiller une situation que des prêts mutuels entre frères a rendue presque inextricable. Keats lui donne carte blanche ; et, songeant à Georgiana qui est restée pour lui, dans le monde moral, ce qu'était Phœbé, jadis, dans la nature, son âme exquise s'émeut, sa verve renaît et il adresse à la femme-enfant afin de la distraire, et de la rassurer en lui contant les faits et gestes de son mari, une lettre délicate où circule l'humour du poème héroï-comique qu'il est en train d'écrire.

Il se moque de Georges qui ne cesse de chanter les louanges de sa fille : « Il suit la route battue par tous les pères, comme vous, dirai-je, par toutes les mères. Il n'existe pas de bambin comparable au sien, si original — original, il l'a dit, je le jure ! Malgré tout je vous crois sur parole. J'ai la ferme assurance que votre rejeton est la perle des enfants. Ne suis-je pas son oncle ? » — Il se moque d'Haslam amoureux, et déplore qu'un excellent compagnon comme lui soit

encore dans cet état stupide. Il s'amuse aux dépens de ses amis, sans méchanceté, quand il les nomme : « Je connais trois personnes spirituelles très distinctes dans leur excellence. Rice est le plus sage, Reynolds le plus enjoué, Richards le plus en dehors des chemins battus. Le premier vous fait rire et penser, le deuxième vous fait rire sans vous faire penser, et le troisième vous embrouille la tête. J'admire le premier, le deuxième me réjouit et le troisième me fait écarquiller les yeux. Le premier est du bordeaux, le deuxième de la limonade gazeuse, le troisième de la crème de Byrapymdrag. Le premier est inspiré par Minerve, le deuxième par Mercure, le troisième par le seigneur Epigramme Arlequin. Le premier est net dans ses habits, le deuxième malpropre, le troisième inconfortable. Le premier parle adagio, le deuxième allegretto, le troisième les deux à la fois. Le premier est Swiftéen, le deuxième tom Crib-ien et le troisième Shandéen. Et ces trois agneaux ne sont pas trois agneaux, mais un agneau. »

Il est plus mordant quand il se contente de laisser deviner leur nom : « Je connais trois personnes sans aucun esprit, chacune distincte dans son excellence. A, B et C. A est le plus bête, B le plus maussade et C est une négation. A vous fait bâiller, B vous fait haïr et quant à C, vous ne le voyez pas du tout, bien qu'il ait six pieds de haut. Je supporte le premier, je me garde du second et je ne suis pas certain de l'existence du troisième. Le premier est du gruau, le deuxième l'eau du fossé, le troisième de l'eau renversée, on devrait l'essuyer. A est inspiré par Jacques of the clock, B a été dressé par un sergent Russe, et C n'est pas le

vrai fils de sa mère, mais elle l'a acheté à l'Homme qui criait : jeunes agneaux à vendre. »

Mais sa lassitude se manifeste : « Si vous avez un garçon, recommande-t-il à sa belle-sœur, ne l'appellez pas John, c'est un nom maudit. » — Quand, à Charing Cross, il regarde les quatre points cardinaux, il ne voit que sottise. La planète est grotesque. Tout ce que les hommes font, pensent ou disent se résume dans ces syllabes baroques : « Twang-dillo-dee; c'est l'amen de la bêtise. Je connais beaucoup d'endroits d'où Amen pourrait être arraché, effacé avec de la pierre ponce qui serait faite de l'os du petit doigt de Momus et où l'on pourrait écrire à sa place Twang-dillo-dee. Voilà le mot que je serais tenté d'écrire à la fin de la plupart des poèmes modernes. Tous les livres américains devraient l'avoir. Il serait extrêmement distinctif en société. Mylords Wellington et Castelreagh feraient mieux de le porter sur le dos au lieu de rubans à leur boutonnière ! Combien de gens marcheraient de côté le long des murs et des haies vives, pour dissimuler leur Twang-dillo-dee, ou porteraient une queue de cochon pour le cacher. Les voleurs et les meurtriers gagneraient un rang dans le monde, car y en aurait-il un seul ayant assez de pauvreté d'esprit pour condescendre à être un Twang-dillo-dee ? « J'ai cambriolé plus d'une maison d'habitation, j'ai tué bien des volailles, bien des oies et bien des hommes, ainsi s'exprimerait un semblable gentleman, mais Dieu merci je n'ai jamais été jusqu'à présent un Twang-dillo-dee ». Quelque philosophe dans la lune épiait notre globe au bout d'une lunette comme nous le sien dira que Twang-dillo-dee est écrit en grandes lettres sur notre globe. Le r étant juste à

l'endroit où se trouve Londres ; WAN atteignant en descendant Tombouctou en Afrique ; la queue du G va droit en plein Atlantique jusqu'à Rio de la Plata ; le reste des lettres s'enroule autour de la nouvelle Hollande, et le dernier E se termine dans un pays qui n'est pas encore découvert. »

Mr Abbey avait toujours témoigné une certaine affection à Georges qui, du fait, retourna à Pittsburg en emportant 650 livres : la part de Tom, et le reste. Keats, par générosité ou indifférence complète à tout ce qui n'était pas Fanny, ne souffla mot, et se laissa dépouiller.

Le résultat de sa conduite fut, bientôt, pour lui, une sordide misère.

*
* * *

Le jeudi 3 février 1820 — rapporte Brown — Keats, revenant de Londres, entra à Wentworth Place, vers onze heures du soir, comme ivre-mort. S'enivrer, et à ce point, était inadmissible de la part de Keats. La chose n'en était que plus terrifiante...

Ici une parenthèse. Le récit de Brown est, en quelque sorte, officiel. Il dit ce qu'il croit devoir dire. Mais il n'avait certainement pas oublié qu'il avait trouvé, peu auparavant, dans la chambre de son ami, un flacon d'opium. Keats lui avait alors avoué en faire usage quand ses angoisses morales, ses douleurs physiques devenaient intolérables. Brown lui avait arraché la promesse de ne plus se droguer sans sa permission. Coleridge, Quincey, Baudelaire, les simples ama-

teurs de paradis artificiels, les communications de cliniciens nous ont renseigné sur la valeur de ces promesses. Il est plus difficile de les enfreindre aujourd'hui. En 1820, chacun pouvait se procurer de la drogue, chez n'importe quel pharmacien, à bas prix, et, tant qu'il en voulait. Certes, il est préférable de n'avoir aucun commerce avec les secrètes déesses de la fumée et du breuvage noirs, mais l'usage des stupéfiants ne diminue pas, à nos yeux, ceux que nul au monde n'a le droit de juger, surtout quand ils sont frappés comme l'avait été Keats— seul et sans autre obligation envers l'humanité que son œuvre décriée. Que l'on ait bien présent à l'esprit, que l'on sente bien, au plus profond de son cœur, la triple tragédie de cette existence : l'inexorable maladie, la passion sans espoir, enfin la ruine. Son frère est retourné chez lui, voici cinq jours, le dépouillant. Il vient de s'en rendre nettement compte durant quelques heures passées à Londres — eût-il essayé d'oublier, sans rien insinuer ici, quoi de plus naturel, de plus humain...

Brown s'empresse autour de lui, le questionne. Keats a commis des imprudences. Il a voyagé sur l'impériale de la diligence. Il n'a sur lui ni le manteau chaud ni les souliers à semelles épaisses dont le docteur lui avait prescrit de ne plus se séparer. L'air glacial de février l'a saisi, pénétré, engourdi. La chaleur du foyer le ranime. Il se couche. Au contact des draps froids, il frissonne, tousse. Un flot de sang s'échappe de sa bouche. Il s'écrie : « Brown, de la lumière ! Laissez-moi regarder ce sang ! » Il examine les taches rouges, longuement, attentivement. Puis il regarde Brown, et avec

une sérénité que ce dernier ne devait jamais oublier. il dit : « Je connais la couleur de ce sang. C'est du sang artériel. Je ne peux pas me tromper sur la couleur de ce sang ! Cette goutte de sang est ma condamnation à mort. Il me faut mourir ! »

Le chirurgien appelé le saigna. C'est ainsi que l'on soignait alors les phtisiques. Keats s'endormit. Un lourd sommeil dont il se réveille pour vivre le premier jour de son existence posthume.

XVIII

Sa première pensée est pour sa fiancée qui est à Londres avec sa famille. Il lui écrit : « Je vous enverrai ceci au moment de votre retour. On dit que je dois rester confiné à la chambre quelque temps. La certitude que vous m'aimez me fera une agréable prison d'une maison attendant à la vôtre. Il faut venir me voir ce soir sans faute. Il ne faut pas vous inquiéter si je parle à voix basse, car on m'a ordonné de faire ainsi, quoique je puisse parler haut. »

Keats n'est plus qu' « une victime lamentable à son destin offerte. » Autour de lui, le silence. Pas d'autres visages que ceux du docteur, de Brown et de Fanny. Une caricature de Hogarth qui est là, devant ses yeux, se change en monstre, et le livre aux cauchemars.

Fanny, compatissante, très douce, le reconforte, le soigne. L'absence et la présence de la jeune fille lui sont également douloureuses. Elle a renoncé aux sorties, aux bals. Elle l'abandonne le moins possible. Il lui propose de rompre leurs fiançailles. Elle refuse. Par quel sentiment est-elle animée ? L'amour ?

La fierté d'être aimée par un poète de génie ? Sait-elle seulement qui est Keats ? — Partage-t-elle l'admiration, la confiance que Brown, Dilke ont en son avenir ? Rien n'a prouvé ostensiblement que Keats fût un grand poète. Fanny a dix-huit ans. Ses danseurs militaires lui ont fait apprécier les formes extérieures de la gloire : galons, croix, pensions. Les docteurs l'ont-ils persuadée que Keats était irrémédiablement condamné ? En de telles conditions reprendre une liberté qu'elle ne tarderait pas à recouvrer serait une cruauté inutile. La pitié qui avait atteint son amour quand Keats était venu vivre « ses trois jours de rêve » auprès d'elle, a envahi tout son amour. Elle n'est plus que pitié. Le mot amour qu'elle emploie encore a pour elle un sens nouveau d'où toute idée de passion est exclue. Elle est maternelle ; et cela est fort bien. Le fait d'être aimée jusqu'à la fureur par un homme de génie suffit rarement pour transformer une jeune fille normale en Egérie — une femme, peut-être.

Fanny a aimé Keats. On a vu qu'elle considérait le 25 décembre 1818, soir de leurs fiançailles secrètes, comme le plus beau jour qu'elle ait vécu jusqu'alors. Keats était, à cette époque, radieux — Fanny Brawne se maria, mais dix ans après la mort du poète. Est-ce manque d'occasion ou fidélité à une mémoire chérie ? Les deux hypothèses sont défendables. Elle appela toujours Keats son cher Keats. Elle refusa de voir Severn qui avait reçu le dernier soupir du poète, dont elle garda pieusement les lettres. Elle les remit, comme un dépôt sacré, à ses enfants, qui en autorisèrent la publication. Une de ses phrases : « L'acte le plus charitable serait de le laisser reposer à jamais dans l'obs-

curité à laquelle l'avaient condamné les circonstances » a été mal interprétée. Il s'agissait de lettres et de documents qui montraient l'auteur d'*Hypérion* dépouillé de sa force, comme un de ses Titans vaincus. Qu'une jeune fille ne pleure pas éternellement son fiancé et une veuve son époux n'implique pas un cœur vulgaire. Après la mort de Georges, Georgiana ne s'était-elle pas remariée ?

*
* *

Bientôt on interdira à Fanny le chevet du malade que les tête-à-tête silencieux, les entretiens où se mêlaient toujours quelque amertume, exaltent dangereusement.

Les deux fiancés n'échangent plus que des billets quotidiens : un simple bonsoir qu'il glissera sous son oreiller. Il n'en exige pas davantage. Parfois, elle lui souhaite ce bonsoir de derrière la cloison. « Oh ! qu'elle le prononce assez haut pour qu'il puisse bien l'entendre. Qu'elle ne croie pas ceux qui prétendent que la contemplation des lignes écrites de sa main, le son de sa voix puissent lui faire mal. Sa faiblesse provient uniquement des calmants qu'il absorbe ; de la privation de nourriture. Au régime auquel on le soumet, une souris mourrait d'inanition. »

Il végète dans une demi-inconscience. Fanny se montre à lui à travers l'écran translucide et froid des croisées qui s'ouvrent sur le jardin hivernal où elle se promène, s'attarde et lui envoie un geste d'espérance et d'amour. Elle se montre à lui comme Phœbé à Endymion et Porphyro à Madeline, sous l'aspect d'un rêve

qui deviendra réalité — car il veut guérir. Mais il redoute que ce rôle de prisonnière volontaire n'ennuie la jeune fille, qu'elle n'ait envie de secouer le joug qu'elle s'est imposé. Il l'en libère lui-même, la supplie de reprendre une existence normale, d'aller à Londres, de se distraire. Il la rassure sur son état. Tout n'est pas perdu. Ils reprendront, au printemps, leurs promenades. Il ressuscitera comme ces arbres et ces arbustes à fleurs qui semblent morts. Quand l'afflux du sang l'étouffait, lors de sa crise, ces mots : « C'est malheureux » sont sortis de ses lèvres. Non ! ce n'est point la terreur de la mort qui les lui a arrachés, mais la crainte d'inquiéter ceux qui lui sont chers. Il lui jure, par sa beauté, que lorsqu'il lui est arrivé d'écrire sur certain sujet désagréable, cela a toujours été avec l'inquiétude de son bonheur à elle, présente à son esprit. — Ce sujet désagréable est la coquetterie. Keats se repent de l'avoir soupçonnée d'être une Cressida : l'amour que la jeune fille lui a voué est, actuellement pour lui, « autant un émerveillement qu'une volupté. »

On lui a installé un lit-divan dans l'antichambre ; les moindres spectacles du monde l'intéressent et l'enchangent. Les minutes passent ; et la journée a été divine quand de mystérieux avertissements, les apparitions de Fanny dans le jardin, sa toilette lui prouvent qu'elle n'a pas quitté la maison. Il est là dans l'étonnement des convalescents si voisin de celui de l'enfance.

Il écrit à sa jeune sœur, que Mr Abbey retient auprès de lui, ainsi qu'il l'avait fait, lors de la maladie de Tom, et pour des motifs identiques. Le banquier marchand en gros de thé et de café pousse la cruauté jusqu'à priver sa pupille de l'argent de poche qui lui

est nécessaire. Keats indigné, ulcéré, ne peut rien pour Fanny, sauf lui écrire. Il lui raconte tout ce qu'il voit : « les demeures d'en face, si lentes à s'élever ; les batailles de Carlo, le chien des Brawne avec le bichon de deux vieilles dames de Well Walk ; le va-et-vient des briquetiers ; l'émigré français qui déambule, les mains derrière le dos, ruminant des projets politiques ; les bohémiennes en quête de peaux de lapins et de cuillères d'argent à voler ; sa chambre de malade où il ne se renferme que par prudence, à la suite d'un simple accident » — mais dans toutes ses lettres, soit à sa sœur, soit à ses amis, mêmes recommandations : bien se couvrir, prendre soin de la santé, et des précautions contre le dégel. — « Méfiez-vous des portes et des fenêtres ouvertes, recommande-t-il à Fanny, et ne sortez pas sans votre manteau de gros drap gris. »

C'est à Rice, malade comme lui, qu'il s'abandonne le plus entièrement. Pendant les douloureux et longs mois qui précédèrent sa crise, avoue-t-il, les beautés de la nature n'avaient plus aucun pouvoir sur lui. « Mais c'est étonnant (je dois admettre, ici, que la maladie, aussi loin que je puis l'estimer après un laps de temps si court, a débarrassé mon esprit d'une charge de pensées et d'illusions décevantes et m'a fait voir les choses sous un jour plus vrai), c'est étonnant à quel point la possibilité de quitter ce monde imprime en nous le sens de ses naturelles beautés. Comme le pauvre Falstaff, quoique je ne « balbutie » pas, je rêve de vertes prairies. Je m'extasie avec la plus grande tendresse sur toutes les fleurs que je connais depuis mon enfance. Leurs formes, leurs couleurs sont aussi nouvelles pour moi, que si je venais de les créer par une

fantaisie surhumaine. C'est parce qu'elles sont associées aux moments les plus insoucians et les plus heureux de nos existences. J'ai vu, dans des serres chaudes les plus belles variétés de fleurs étrangères, mais je m'en soucie comme d'un fétu. Les plus simples fleurs de notre printemps, voilà ce que j'ai besoin de voir encore. »

Un mieux se déclare. Il peut recevoir quelques visiteurs, mais pas à l'improviste. Fanny, cependant, est encore exclue de sa chambre. Il lui reproche le ton trop réservé d'un de ses billets. Il la supplie de l'appeler son « amour », de le gorger de tendresse. Qu'il guérisse et rien ne l'arrachera plus à elle. Une grive a chanté dans un bosquet. Il s'en réjouit. C'est signe que le temps se radoucit, que le printemps lui rendra la santé. Le chant de l'oiseau lui révèle son attachement à toute chose : les fleurs, le printemps, l'été, le Claret. La lecture lui est permise. Il feuillette la *Nouvelle Héloïse*. Il plaisante : « Ma très chère Fanny, qu'aurait dit Rousseau en voyant notre petite correspondance ? Qu'auraient dit ses héroïnes ? Peu m'en chaut ! Je préférerais là-dessus l'opinion de Shakespeare. Le bavardage commun des lessiveuses doit être moins fastidieux que les défenses et attaques continuelles et sempiternelles de Rousseau et de ses sublimes Cotillons... Dieu merci, je suis né en Angleterre et j'ai sous les yeux nos grands hommes. Dieu merci, vous êtes jolie et pouvez m'aimer sans être épistolière ni raffiner sur l'amour... Si le vent du nord-est tournait, ce serait beaucoup mieux pour moi... Au revoir, mon amour, mon cher amour, ma beauté. Aimez-moi toujours. »

Reynolds va traverser la mer, il lui souhaite un heureux voyage, bonne chère, sans oublier une bouteille de Claret et lui demande aussi de lui envoyer des notes pour corser son poème héroï-comique qu'il compte reprendre. Il espère qu'un étalage d'érudition fantaisiste, un pseudonyme, aguicheront le public.

La valeur de ses poèmes l'inquiète. Il s'en ouvre à Fanny : « S'il mourait laisserait-il une œuvre immortelle derrière lui ? Ses amis seraient-ils fiers de sa mémoire ? Mais il a aimé le principe de la beauté en tout, et avec le temps, il eût imposé son souvenir. De pareilles pensées ne l'effleuraient qu'à peine quand il était en bonne santé et que chaque battement de son cœur était pour sa bien-aimée — qui partage maintenant, avec cette dernière faiblesse des grands esprits, toutes ses méditations. »

Sa jalousie se réveille. Il accuse Fanny de flirter avec Brown, de prendre plaisir à ses plaisanteries. Il lui demande de ne pas rester longtemps dans sa chambre lorsque Brown s'y trouve. Mais quand elle le voit sortir, qu'elle apporte son ouvrage. Certes, dans les manières libres de ce dernier, pas d'autre intention que de distraire son ami. Le malheureux supplie que lui soient épargnés les tourments du sentiment terrible ; et, quelques lignes plus bas, remercie Mrs Brawne pour un envoi de confitures ; « comme la gelée de framboise est trop douce, ne contenant aucun acide, il en fera cadeau à Fanny qui est une bonne petite fille ».

Pour rassurer son fiancé, Fanny lui donne une coralline ovale et blanche où leurs noms sont gravés.

« un calice une fois consacré et toujours consacré. Je baiserais votre nom et le mien où vos lèvres se sont posées. Lèvres ! Pourquoi le pauvre prisonnier que je suis parle-t-il de semblables choses ! » Et, en post-scriptum, certain de la visite de Brown, il ajoute : « Il vaut mieux que vous ne veniez pas aujourd'hui. »

Au début de mars, une crise cardiaque le terrasse. Le médecin habituel de la famille, Mr Sawrey appelle en consultation le docteur Bree, un spécialiste, auteur d'un ouvrage sur l'usage de la digitale dans la tuberculose. Grâce à ses soins et à la prodigieuse défense d'un organisme affaibli, cependant, par les saignées, les vomissements de sang et le régime, Keats se relève — mais il lui est interdit tout travail, même de lire ou d'écrire une lettre. Il passe outre. Il vit dans un état de gratitude. Son cœur jaloux apaisé dégage sa tendresse, comme les aromates consumés, leur fumée délicatement odorante : « Vous craignez quelquefois que je ne vous aime pas autant que vous le désirez. Ma chère petite, je vous aime toujours et toujours sans réserve. Plus je vous ai connue, plus je vous ai aimée. De toute façon, — même mes jalousies ont été des affres d'amour, — dans leur accès les plus fougueux, j'aurais voulu mourir pour vous. Je vous ai trop contrariée. Mais par amour ! Qu'y puis-je ? Vous êtes toujours nouvelle. Le dernier de vos baisers était toujours le plus doux, le dernier sourire le plus brillant, le dernier mouvement le plus gracieux. Lorsque vous avez passé sous ma fenêtre en rentrant chez vous, hier, j'ai été rempli d'autant d'admiration que si je vous voyais pour la première fois. Vous vous êtes plainte

un peu, un jour, parce que je n'aimais que votre beauté. N'ai-je donc rien d'autre à aimer en vous que cela ? Ne vois-je pas un cœur naturellement volage s'emprisonner avec moi ? Même si vous ne m'aimiez pas, je ne pourrais m'empêcher d'être à votre entière dévotion. Combien dès lors mes sentiments doivent-ils être plus profonds, puisque je sais que vous m'aimez. Mon esprit aura été le plus insatisfait et le plus inquiet qui ait jamais habité un corps trop étroit pour le contenir. Je n'ai jamais senti mon esprit se reposer sur rien avec un complet et absolu contentement, sur personne, sinon sur vous. Quand vous êtes dans la chambre mes pensées ne s'envolent jamais par la fenêtre. Vous concentrez toujours tous mes sens. » — Une fois encore, il la rassure. C'est à cause de la douceur qu'elle lui témoigne qu'il s'est imaginé au terme de ses jours — « Horrible perspective de glisser au fond de la terre, au lieu de glisser dans vos bras ! »

La mort qui vient de neurter si brutalement à sa porte et s'est enfuie, laissant derrière elle l'angoisse de son avertissement excite en Keats le désir de se survivre. Il reprend ses poèmes inédits, les corrige, les recopie. Pour attacher Fanny à sa vie intellectuelle il lui en soumet le manuscrit qu'il envoie ensuite à Taylor, Woodhouse et Hessey, en les priant de faire un choix et de publier immédiatement. Une épigraphe qu'il choisira avec Fanny remplacera une préface qu'il n'est pas en disposition d'écrire.

Entre temps, il a assez mal supporté les fatigues d'un voyage à Londres, où il a dîné avec ses éditeurs

qui partagent son avis : affronter public et critique au plus vite.

Quelques jours de repos et Keats, sur invitation de Haydon qu'il n'avait plus revu, à qui il n'avait plus écrit depuis leurs démêlés pécuniers, retourne à Londres assister au vernissage de l'*Entrée du Christ à Jérusalem*. La toile enfin terminée est exposée à l'Egyptian Gallery, Piccadily. Haydon a fait de cette cérémonie une relation aussi enthousiaste que celle de l'Immortel dîner. A l'en croire, toutes les notabilités de Londres, politiques, artistiques, mondaines étaient présentes. L'Ambassadeur de Perse lui-même était venu, et en costume national. Haydon allait de l'un à l'autre moins inquiet de la valeur de sa composition qu'exalté par elle. A sa façon d'insinuer que c'était là du grand art, il s'attire cette réponse d'un critique : « Votre âne — un magnifique âne noir, aux oreilles droites, bâti par la blanche tunique du Christ — votre âne est le véritable sauveur de la toile. »

Nous ignorons ce que Keats éprouva en se voyant figurer à côté de Wordsworth, de Newton, de Voltaire. Il admira amicalement sans doute — il avait, à cette époque, la peinture en horreur — et s'en fut bavarder avec Hazlitt. L'essayiste estimait le poète et le lui avait prouvé, quelques mois auparavant, en lui communiquant les épreuves d'un de ses volumes.

*
* *

Ces courses à Londres, l'attente de ses épreuves, ces contacts avec la vie littéraire, c'est-à-dire avec la

dure réalité, le surexcitent. Sa fièvre, qu'il prend pour un regain de santé, tombe peu à peu, se change en une inquiétude qui augmente à mesure qu'approche le moment où Brown va louer sa maison. Les billets à Fanny ne sont que les murmures d'une douleur découragée. Des bulletins de santé. Des recommandations à Fanny contre le froid. Quelques phrases affectueuses ; des plaisanteries dénotant quelque vitalité : « Je vous vois assise vêtue de votre nouvelle robe noire que j'aime tant ; et si j'étais un peu égoïste et plus enthousiaste j'eusse couru vous surprendre. J'ai peur d'être une espèce d'amoureux transi et trop prudent. Toutefois il y a une rude différence entre s'élançer tout bouillonnant comme Roméo et faire une sortie comme une grenouille gelée. Je n'avais rien de particulier à vous dire aujourd'hui, mais n'ayant pas l'intention d'interrompre notre correspondance que je me propose d'offrir plus tard à Murray, j'écris quelque chose. » — Des reproches sur ses sorties. Fanny a dû suivre ses conseils donnés dans un moment de calme et reprendre une vie normale, se distraire. Des remerciements quand elle refuse une invitation.

Brown prépare son départ. Plus que jamais son voyage est nécessaire. Abigaïl est aux derniers mois de sa grossesse. Brown désire être là pour la naissance de son enfant. De tels événements émeuvent singulièrement le cœur des épicuriens célibataires. Brown, en outre, se trouvait à court d'argent. Il avait généreusement subvenu à l'entretien et aux frais de la maladie de Keats qui, pour sa part, était endetté de 800 Livres, sans espoir d'entrer, avant longtemps,

grâce à l'affectueuse maladresse de Mrs Jennings, en possession des 1000 Livres déposées à la Cour de la Chancellerie. Brown, enfin, avait envie de voir du pays, de parcourir des milles en diligence ou à pied. Keats, dans l'état où il est, ne peut occuper, chez son ancien propriétaire Bentley, la chambre où Tom est mort. Chercher un logement, vivre au milieu de visages étrangers est au-dessus de ses forces. Nul indice que Mrs Brawne lui ait offert l'hospitalité. Le docteur Bree conseille un voyage aller et retour en Ecosse, par mer, afin de changer d'air. L'idée plait à Keats. Puis il y renonce. Cependant, il accompagne Brown jusqu'à Gravesend, en bateau. Là, ils se quittent ; — par une série d'in vraisemblables contre-temps et malechances, les deux amis si tendrement attachés l'un à l'autre ne devaient plus se revoir.

Keats rentre à Londres ; regagne Wentworth Place. Il n'en sortira qu'à l'instant où arriveront les locataires de Brown.

L'aigle blessé, errant, donne encore un coup d'aile qui l'amène à Kentish Twon, non loin de Fanny, auprès de Hunt.

XIX

Keats en entrant dans sa nouvelle chambre, 6 mai 1820, trouva sur sa table des fleurs envoyées par Fanny. Il était, 2 Wesleyan Place, le voisin de Hunt qu'il avait négligé depuis fort longtemps, mais qui ne lui en tenait pas rigueur. Hunt était vaguement au courant de ses ennuis, et avait été fort occupé par la création d'un nouveau journal l'*Indicator*, dans lequel il publia *la Belle Dame sans mercy*, dès l'arrivée de Keats. Ce dernier partage son temps entre Hampstead et Kentish. Il annote pour Fanny un exemplaire de Spencer, corrige les épreuves de son volume qu'il vient de recevoir. Le choix que ses éditeurs ont fait de ses poèmes lui convient. Il refuse de publier *Hypérion*.

Woodhouse proteste. Son admiration pour ce fragment est sans limites. « La structure des vers, déclare-t-il, est aussi belle que le sujet est gigantesque. C'est, en poésie, l'équivalent des marbres d'Elgin et des sculptures égyptiennes. » Keats s'incline à contre-cœur.

L'angoisse annonciatrice des grands malaises le ressaisit. Il pourrait se distraire, aller rendre visite

à Dilke ; mais Dilke le fatigue avec ses préoccupations politiques et ses radotages paternels. Une exposition de vieux portraits anglais le laisse indifférent. Hunt s'ingénie à lui rendre la vie agréable. Pour le stimuler il n'a qu'à lui offrir l'exemple de l'activité qu'il déploie : il produit sans arrêt, dirige journaux et revues et fait vivre une nombreuse famille où règnent l'insouciance et le désordre.

Keats est inerte. Il feuillette des livres sous les yeux de Mrs Hunt qui découpe sa silhouette. Il ne va plus à Hampstead. Voir Fanny l'épouvante. Il retombe dans sa passion jalouse, comme un dypsomane cède à une crise. Il sait que Fanny s'amuse, qu'elle doit assister à un bal masqué costumée en bergère. Il n'a plus la jeune fille devant les yeux pour maîtriser son imagination ; sous la domination de sa douleur, pour lui interdire les plaisirs qu'il abhorre. Sa passion longtemps contenue éclate.

Que l'on entende, ici, les halètements les modulations déchirantes de cette plainte : « Ma très chère, je vous ai écrit une lettre hier, car je m'attendais à voir votre mère. Je serai assez égoïste pour vous l'envoyer, encore que je sache qu'elle puisse vous faire un peu de peine, parce que je désire que vous voyiez comme je suis malheureux par amour pour vous. Vous ne pourriez faire un pas ou cligner les paupières sans que cela m'atteigne au cœur. — J'ai faim de vous. Ne songez à rien qu'à moi. Ne vivez pas comme si je n'existais point. Ne m'oubliez pas. Mais ai-je le droit de dire que vous m'oubliez ? Peut-être pensez-vous à moi toute la journée. Ai-je le droit de vous souhaiter malheureuse à cause de moi ? Vous me pardonneriez

ce souhait si vous saviez l'extrême ardeur que j'ai de votre amour. Et pour m'aimer comme je vous aime, il ne faut penser à personne qu'à moi, il ne faut surtout pas écrire cette phrase. Hier et ce matin j'ai été hanté de cette vision : Je vous ai vu dans votre costume de bergère. Comme mes sens en ont souffert ! Comme mon cœur s'est voué à ce mal ! Comme mes yeux se sont emplis de larmes ! En vérité, je crois qu'un véritable amour suffit à occuper le plus vaste cœur. Apprendre que vous allez seule en ville fut un rude coup pour moi. Pourtant, je m'y attendais. Promettez-moi de n'y plus aller pendant quelque temps, jusqu'à ce que je sois mieux. Promettez-moi cela et remplissez votre lettre des noms les plus tendres. Si vous ne pouvez le faire de bon cœur, mon amour, dites-moi — dites ce que vous pensez — avouez que votre âme est trop attachée au monde. Peut-être alors pourrai-je vous voir plus distante et pourrai-je être capable de penser que vous ne m'appartenez pas si complètement ; avouez-moi combien de choses vous sont nécessaires en plus de moi. Je pourrais être plus heureux, étant moins tourmenté. Quoi ! pouvez-vous vous écrier, comme il est égoïste, comme il est cruel de ne pas me laisser jouir de ma jeunesse ! de me désirer malheureuse ! Il faut qu'il en soit ainsi, si vous m'aimez. Sur mon âme, rien d'autre ne me peut satisfaire. Si vraiment vous vous amusez à une réunion, ce qu'on entend par s'amuser — si vous pouvez sourire à des gens et souhaiter qu'ils vous admirent maintenant, vous ne m'avez jamais aimé, vous ne m'aimerez jamais. Je ne vois de vie en rien, sauf en l'assurance de votre

amour. Persuadez-m'en, ma très douce. Si je n'en suis pas persuadé de quelque manière, je mourrai de douleur. Si nous nous aimons, nous ne devons pas vivre ainsi que les autres. Je ne peux supporter le poison de la mode, des frivolités et des cancons. Il faut que vous soyez mienne au point de mourir sur la roue si je le désire. Je ne prétends pas dire que j'ai plus de sensibilité que mes pareils, mais je vous prie de relire sérieusement mes lettres, aimables ou pas aimables, et voyez si la personne qui les a écrites peut être capable d'endurer plus longtemps les angoisses et les incertitudes que vous êtes si bien faite pour créer. Mon retour à la santé ne me sera d'aucun profit, si vous n'êtes pas mienne quand j'irai bien. Au nom de Dieu, sauvez-moi, ou dites-moi que ma passion est d'une nature trop terrible pour vous.

De nouveau, que Dieu vous garde.

J. K.

Non — ma chère Fanny — j'ai tort. Je ne vous veux pas malheureuse — et pourtant... Il le faut tant qu'il y aura une beauté si douce — ma toute aimable — ma chérie. Au revoir. Je vous embrasse. Oh ! les tourments ! »

Dans cet orage de maladie qui gronde en lui, la vie l'aiguillonne. L'attitude de Mr Abbey envers Fanny Keats devient révoltante — le personnage, on se rappelle, avait été amoureux de Mrs Jennings ; puis de sa fille France ; il était alors un bonhomme riche ; et cet amour explique ses diffamations, la haine de tortionnaire dont il poursuivait les Keats,

sauf Georges. Non content de priver sa pupille d'argent, il la séquestre presque ; il veut l'arracher définitivement à l'influence de son frère ; combattre la terrible hérédité de sa famille ; réformer un caractère qu'il s'imagine vicieux.

Keats veut aller voir Mr Abbey. Au moment de prendre la diligence, un crachement de sang l'en empêche. Il va reprendre haleine auprès de Hunt qui réunissait quelques amis. En rentrant chez lui, un second crachement de sang l'effondre dans son lit.

Comme Brown, à la mort de Tom, Hunt fit se charge de Keats. Mrs Hunt le soignera. Peut-être obtiendra-t-on de ses enfants d'être moins tapageurs.

Un nouveau docteur examine le moribond, le docteur Darling. Ce n'est pas un inconnu pour Keats.

Ils se sont rencontrés dans l'arrière-boutique de Taylor et Hessey. Le docteur Darling est excellent praticien ; c'est un lettré ; il ne soigne que des artistes. Il déclare l'état de Keats très grave.

Hémorragies, crises cardiaques se succèdent.

Le docteur Darling appelle en consultation un de ses confrères, un spécialiste du cœur, le docteur Lambe. Une sorte d'original lui aussi ; savant, campagnard, ne courant pas la clientèle et ne réclamant pas ses honoraires à ceux qui négligeaient de le payer. Il ordonne au poète un séjour en Italie. L'automne et l'hiver à Londres lui seraient mortels. Keats accepte l'arrêt sans broncher.

Il imagine sa mort dans la pauvreté et la solitude, loin de Fanny qui continuera à vivre.

La déchirante plainte qu'il a poussée vers elle, quelques jours auparavant, éveille un tragique et tardif écho en lui-même. Les pensées malsaines qu'il avait cru tuer n'étaient qu'assoupies. Elles se dressent, renforcées, semble-t-il, par le repos de leur silence : « Ma chère petite, j'ai fait une promenade, ce matin, un livre à la main, mais, comme d'habitude, je n'ai été occupé que de vous : je voudrais pouvoir dire que cela a été d'agréable manière. Je suis tourmenté jour et nuit. On parle de mon départ pour l'Italie. Il est certain que je ne guérirai jamais s'il me faut être si longtemps séparé de vous. Pourtant, avec toute mon adoration pour vous, je ne puis me convaincre d'avoir confiance en vous. L'expérience passée jointe au fait de ma longue séparation d'avec vous me cause des angoisses dont je peux à peine parler. — Lorsque vous aviez coutume de flirter avec Brown, vous auriez cessé si votre cœur avait pu ressentir la moitié d'une des tortures que le mien ressentait. Brown est une espèce de brave garçon ; il ne savait pas qu'il me faisait mourir à petit feu. Je sens l'effet de chacune de ces heures-là dans mon cœur maintenant. Et c'est pourquoi, bien que Brown m'ait rendu maints services, bien que je sache son affection et son amitié pour moi, bien qu'en ce moment je serais sans un sou, n'était son aide, je ne le verrai plus et ne lui parlerai plus jamais tant que nous ne serons pas tous deux des vieillards, si nous devons le devenir. Je veux venger mon cœur dont on fait un ballon. Appelez cela folie, si vous voulez. Vous avez dit, je vous ai entendue, qu'il n'était pas désagréable d'attendre quelques années. Vous avez

des amusements, votre esprit est distrait. Vous n'avez pas ruminé une idée comme moi, et comment l'auriez-vous fait ? Vous êtes pour moi un objet passionnément désirable. L'air que je respire dans une chambre où vous n'êtes pas est malsain. Il n'en est pas de même pour vous. Non ! Vous pouvez attendre. Vous avez mille dérivatifs. Vous pouvez être heureuse sans moi ! N'importe qui, n'importe quoi, suffit à remplir votre journée. Comment avez-vous passé ce mois-ci ? A qui avez-vous souri ? Tout cela peut vous paraître barbare chez moi. Vous ne sentez pas comme moi ; vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer. Un jour vous le saurez. Votre heure n'est pas venue. Interrogez-vous. Combien d'heures douloureuses Keats vous a-t-il causées, dans la solitude ? Quant à moi, j'ai été martyr tout ce temps, et c'est pourquoi je parle. L'aveu m'est arraché par la torture. J'en appelle à vous par le sang de ce Christ auquel vous croyez. Ne m'écrivez pas si vous avez fait, ce mois-ci, quelque chose qu'il m'eût été pénible de voir. Vous pouvez avoir changé : si vous n'avez pas changé, si vous vous comportez toujours dans les bals et autres réunions comme je vous ai vue faire, je ne souhaite pas vivre. Si vous avez fait ainsi, je désire que la nuit qui vient soit ma dernière nuit. Je ne puis vivre sans vous, et non seulement sans vous, mais sans vous *chaste, vertueuse*. Le soleil se lève et se couche, le jour passe et vous suivez jusqu'à un certain point vos penchants. Vous n'avez pas idée de la foule de misérables sentiments qui me traversent en un jour. Soyez sérieuse ! L'amour n'est pas un jouet. Encore une fois n'écrivez pas, si vous ne pouvez le faire avec une conscience

de cristal. Je préférerais mourir de ne pas vous avoir, plutôt que... »

Dans ce déchaînement de passion, une idée singulière le hante : il a peur que l'on n'ait découvert un amour qu'il n'a avoué à personne et dont il supplie Fanny de garder le secret : « Mes amis se sont bien conduits envers moi en toute circonstance, sauf une et, là, ils sont devenus cancaniers, inquisiteurs de mes actes, espionnant un secret pour lequel j'eusse préféré mourir plutôt que d'en faire confidence à n'importe qui. A cause de ceci, je ne peux que leur en vouloir. Je ne tiens plus à revoir aucun d'eux. Si je deviens la fable de leurs commérages, je ne veux plus être leur ami. Grand Dieu, quelle honte ! nos amours ainsi examinées au microscope de leur coterie ! Leurs moqueries ne doivent pas vous affecter (je pourrai peut-être vous expliquer quelque jour ces moqueries, car je soupçonne quelques personnes de me haïr assez pour des *motifs que je sais* et qui faisaient montre d'une grande amitié pour moi), lorsque ces gens sont en rivalité avec quelqu'un qui, s'il ne doit plus jamais vous revoir, fera de vous la Sainte de sa mémoire. Ces rieurs qui ne vous aiment pas, qui jalourent votre beauté, qui voudraient, juste ciel ! m'écarter de vous, qui m'importunaient sans fin, me décourageaient à votre sujet — (il s'agit ici du flirt imaginaire avec Brown et de l'aversion non dissimulée des sœurs de Reynolds pour Fanny). — Le monde est vindicatif — ne vous en inquiétez pas, ne faites rien que m'aimer. — Si j'en étais certain, la vie et la santé, en pareil cas, me seraient un paradis et la mort elle-

même me serait moins affreuse. Il me tarde de croire à l'immortalité ! Je ne pourrai jamais vous dire un complet adieu. Si je suis destiné à être heureux avec vous ici-bas, la vie la plus longue est bien brève ! Je souhaite croire à l'immortalité. Je souhaite vivre avec vous à jamais. Ne laissez jamais mon nom s'interposer entre vous et ces rieurs. Votre nom n'a jamais passé mes lèvres ; que le mien ne passe pas les vôtres ! »

Keats reçoit quelques visites. Severn, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, est frappé par sa ressemblance avec Tom.

Maria Gisborne, une amie de Shelley, le rencontre chez Hunt, le jour de son premier crachement de sang à Kentish. Ils s'entretiennent des musiques italiennes et anglaises, du jeu et de la voix d'un chanteur à la mode. A une seconde entrevue, l'expression du poète atterre la jeune femme à tel point, qu'apprenant son départ pour l'Italie, elle annonce à Shelley, alors à Pise, la prochaine arrivée de l'agonisant.

Lamia a paru. Keats anéanti, charge ses amis de s'occuper du volume. En l'ouvrant, le premier mouvement de Keats est de colère. Sans le consulter, ses éditeurs ont enrichi l'ouvrage d'un avertissement où ils déclarent que le fragment d'*Hypérion* a été publié contre la volonté du poète et sous leur propre responsabilité ; que le poème devait être de la même longueur qu'*Endymion*, mais que l'accueil fait à cette dernière œuvre avait découragé l'auteur.

Keats, sur son exemplaire, biffa rageusement ces

lignes, écrivit en travers : « C'est un mensonge, j'étais malade », — et retomba dans l'indifférence.

Peu lui importait ce que l'on écrivait ou disait, ce que l'on allait écrire ou dire à son sujet, en bien ou en mal. Il ne s'inquiète plus que de la fuite du temps qui rapproche le moment de l'exil, et qu'il compte aux battements de son cœur. Il reste des heures et des heures, immobile, un livre sur les genoux, les prunelles dilatées, fixées dans la direction de Hampstead...

« Ma très chère, je voudrais que vous pussiez inventer quelque moyen de me rendre heureux sans vous. D'heure en heure, je suis de plus en plus concentré en vous ; toute autre chose a comme un goût de paille dans ma bouche. Je comprends qu'il m'est quasiment impossible d'aller en Italie. Le fait est que je ne peux pas vous quitter ; et je n'aurai plus une minute de contentement jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de me laisser vivre avec vous. Mais je ne peux pas continuer ainsi. Une personne qui se porte bien comme vous ne peut pas se faire une idée des horreurs que mes nerfs et un tempérament comme le mien traversent. En quelle île vos amis se proposent-ils de se retirer ? Je serais heureux d'y aller avec vous seule, mais en compagnie j'y trouverais à redire. Les médisances et jalousies des nouveaux colons qui n'ont rien de mieux à faire que de s'amuser sont intolérables. M. Dilke est venu me voir hier et m'a fait beaucoup plus de chagrin que de plaisir. Je ne serai jamais plus capable de supporter la société d'aucun de ceux qui avaient coutume de se rencontrer à Elm Cottage et à Wentworth Place.

Les deux dernières années ont laissé comme un goût de cuivre à mon palais. Si je ne peux vivre avec vous, je veux vivre seul. Je ne crois pas que ma santé s'améliorera beaucoup, tant que je serai séparé de vous. Pour toutes ces raisons, je répugne à vous voir. Je ne puis supporter des éclairs de lumière et retourner ensuite à l'obscurité ? Je ne suis pas aussi malheureux maintenant que si je vous avais vue hier. Etre heureux avec vous me paraît tellement impossible. Cela requiert une étoile plus chanceuse que la mienne. Cela ne sera jamais ! Le cœur d'Hamlet était plein d'une misère pareille à la mienne, lorsqu'il disait à Ophélie : « Va au couvent, va, va ! » J'aimerais mourir. Je suis dégoûté du monde brutal auquel vous souriez. Je hais les hommes et les femmes encore plus. Je ne vois que des croix pour l'avenir. Où que je sois, le prochain hiver, en Italie, ou nulle part, Brown vivra près de vous avec ses privautés. Je n'aperçois pas de perspective de tranquillité. Supposez-moi à Rome, eh bien ! je vous verrai ici, comme dans un miroir magique, aller à la ville et en revenir à toute heure... Je voudrais que vous puissiez verser dans mon cœur un peu de confiance en la nature humaine. Je ne peux parvenir à en avoir. Le monde est trop brutal pour moi. Je suis heureux qu'il y ait ici-bas une chose telle que la tombe. Je suis sûr que je n'aurai de repos que là. En tout cas, je me donnerai la satisfaction de ne plus voir Dilke ou Brown ou aucun de leurs amis. Je voudrais être dans vos bras plein de foi ou frappé d'un coup de foudre.

Dieu vous garde ! »

J. K.

*
* *

Taylor converti au culte de Keats par Woodhouse est dans l'enthousiasme. Il n'existe pas, selon lui, actuellement, un génie poétique comparable à celui de Keats. Il est sur le même plan que Shakespeare et Milton.

Taylor se précipite chez Gifford, le volume en main. Une violente discussion s'engage entre les deux éditeurs. Gifford affirme que les terribles articles contre Keats étaient des plaisanteries ; puis, qu'ils avaient été inspirés par le plus pur esprit critique : « Non ! Par le diable ! » coupe Taylor.

Gifford promet de parler d'*Hypérion*.

Il n'en fit rien.

Taylor a d'autant plus d'audace que sa firme se répand dans le public. La jeune maison d'édition connaît un gros succès de vente avec les *Poèmes descriptifs de la vie rurale*.

Hunt défend *Lamia*. Lamb lui consacre un article élogieux, malheureusement anonyme. C'est là un manque de courage de sa part. Ses préférences vont à *Isabella* ; car, pour lui, une once de sentiment vaut une livre de fantaisie.

La critique du *New Monthly* affirme que si l'auteur progresse dans le haut style qu'il a choisi, il atteindra une position magnifique et durable parmi les poètes anglais ; celui du *Monthly* exalte *Hypérion* ; ceux du *British critic* et de l'*Eclectic* rendent hommage à la forme, mais se demandent à quelle religion appartient l'auteur.

Les anciens adversaires de Keats ne désarment pas. Une plate bouffonnerie de la *Quarterly* fait allusion à un certain apothicaire à prétentions littéraires qui se pavane, s'écrie : « Regardez mon épée, je suis le maréchal des poètes ! Vous, goujats, envoyez la médecine aux Enfers, je veux vous médicamenter avec un lavement de Lamia ».

L'allusion est claire — sinistre.

*
* *

Bouleversé par la lettre de Maria Gisborne, Shelley, en son nom et celui de sa femme, invite, très affectueusement, Keats à passer l'hiver chez lui à Pise. Il lui conseille de venir par mer jusqu'à Livourne « car la France n'est pas digne d'être vue. » Puis, il continue : « J'ai relu dernièrement votre *Endymion*, et avec un nouveau sentiment des trésors de poésie qu'il renferme, trésors répandus, cependant, avec une indiscrete profusion. Le public, en général, n'aura pas la patience de vous lire, et c'est la cause du petit nombre relatif d'exemplaires qui ont été vendus. Je suis persuadé que vous êtes capable des plus grandes choses si vous le voulez ». — Il lui demande s'il a reçu les *Cenci*, lui annonce *Prométhée délivré*, et déclare qu'en poésie il a toujours évité le « système et le maniérisme » mot maladroit, étant donné que c'était là le principal défaut que les critiques reprochaient à Keats.

Shelley écrit à Hunt « qu'il attend Keats anxieusement, chaque jour ; qu'il sera pour lui un excellent docteur au physique et au moral ; qu'il l'entourera de soins et lui apprendra le latin, le grec et l'espä-

gnol ; qu'il a l'impression qu'en agissant ainsi il nourrira un rival qui le dépassera, mais que cette considération ne fait qu'augmenter son plaisir. »

Keats remercie très affectueusement les Shelley de leur invitation, la décline, et rend à son confrère la monnaie de sa pièce.

Il avoue être un mauvais juge pour *les Cenci* ; auteur d'*Othon le Grand*, et surtout des quatre scènes du *Roi Stephen*, il est impossible qu'il n'ait pas profondément senti la beauté et l'audace de la tragédie de Shelley. Il hasarde, en s'excusant, quelques critiques : « Vous pourriez réprimer votre magnanimité, devenir plus *artiste*, et bourrer de métal toutes les fissures de votre sujet. La pensée d'une pareille discipline doit tomber comme de froides chaînes sur vous, qui ne vous êtes peut-être jamais assis en repliant vos ailes pendant six mois. J'attends *Prométhée*. Si mon désir avait pu se réaliser, vous l'auriez encore en manuscrit, ou termineriez le second acte. Je me souviens de l'avis que vous m'avez donné, à Hampstead, de ne pas publier mes premiers jets, je vous retourne l'avis. »

Certes les deux lettres sont belles et dignes, mais leur ton explique nettement l'impossibilité d'une véritable amitié entre les deux poètes.

Keats écrit son testament et l'envoie à Taylor. Il le charge de partager ses livres entre ses amis. Puis : « Tout mon avoir réel et personnel se résume dans l'espoir de la vente de mes livres publiés et à publier. Je désire que Brown et vous soyez les premiers créanciers payés, le reste, dans les *nuages* ;

« ils se résolvent en pluie, payez à mon tailleur les quelques livres que je lui dois. »

Keats avait connu tous les grands espoirs, toutes les grandes désillusions et douleurs de la vie. Il devait en connaître les petites.

Haydon, sans respect pour l'état de son ami, mécontent peut-être de l'admiration modérée manifestée devant l'*Entrée du Christ à Jérusalem*, ne lui pardonnant point de n'avoir pas accompli un miracle afin de lui venir pécuniairement en aide, lui réclama un exemplaire de l'*Homère de Chapman* prêté jadis. Keats avait égaré l'exemplaire. Il en racheta un. Haydon vint le voir. Il le trouva « gisant dans un lit blanc ; l'oreiller, les couvertures, les draps étaient blancs. Pas d'autre couleur que le rouge hectique des joues. Il paraissait s'en aller de la vie plein de mépris pour ce monde, et sans espoir dans l'autre. Je lui dis d'être calme. Il murmura que s'il n'allait pas mieux, il se détruirait. » Haydon dut regretter son acte ; et Keats pour oser une telle confiance, oublier ses justes rancunes et ne se souvenir que du passé...

Peu après, une domestique de Hunt détourna une lettre de Fanny, la lut, la garda, puis s'en fut en la laissant en évidence sur un meuble où Keats la trouva. Sans autre explication, il quitta Hunt après une cohabitation de sept semaines.

Keats retourne à Hampstead. Les Brawne ne veulent pas qu'il s'installe chez Bentley — et, pour la seconde fois, le recueillent...

XX

Keats passe à Wentworth Place les jours les plus calmes de sa vie. Ses amis s'occupent pour lui des préparatifs du départ. Keats ne les presse pas. Ils ne se hâtent pas non plus. L'arrière saison est douce et ils veulent garder Keats le plus longtemps possible auprès d'eux.

A la veille de s'embarquer, Keats s'aperçoit qu'il n'a pas un sou. La terrible question se posera devant lui jusqu'à son dernier souffle.

Son frère Georges ne lui a rien envoyé d'Amérique ainsi qu'il le lui avait promis. Il n'a même plus donné de ses nouvelles. Brown est en voyage.

Tous ceux à qui il pourrait s'adresser sont démunis d'argent.

Comment expliquer sa détresse à la mère de sa fiancée ?

Il a, une fois de plus, recours à Taylor envers qui il était déjà sérieusement endetté.

Que les noms de Taylor, Woodhouse, Hessey soient hautement placés dans la pensée des hommes de lettres. Ces êtres excellents, émus jusqu'au fond d'eux-mêmes par l'épouvantable agonie de leur

auteur, lui remettent spontanément ses dettes ; lui donnent une lettre de crédit de 150 Livres ; lui en avancent 130 sur *Lamia*. Keats, ils en ont la certitude, sera glorieux ; atteindra le public un jour ou l'autre. Avant la mise en vente, Hessey, l'homme d'affaires de la maison, mais âme aussi délicate que ses collaborateurs, n'avait-il pas reçu 160 demandes pour *Lamia* ; un inconnu n'avait-il pas acheté un exemplaire d'*Endymion* ?

Ces éditeurs ne s'en tiennent pas là. Ils font à leur poète un traité admirable grâce auquel Keats pourra vivre à l'abri du besoin tant qu'il sera à l'étranger.

Taylor retient une place à bord du brick *Maria Crowther* qui lève l'ancre pour Naples, vers la mi-septembre.

Keats ne peut pas partir seul. Il lui faut un compagnon de route qui soit aussi, le cas échéant, un garde-malade. Haslam songe à Severn ; et le peintre musicien n'hésite pas à accompagner le poète.

Keats et Severn s'étaient connus en 1815, chez les Wylie où Haslam les avait présentés l'un à l'autre. La plus vive sympathie s'était établie entre eux. Severn était fils d'un professeur de musique. Virtuose lui-même, il fit connaître à Keats Mozart, Haydn, Clementi, et lui apprit ce qu'était la peinture. Keats, en retour, lui révéla les beautés de la poésie. Severn était pauvre. Afin de pouvoir terminer ses premières toiles, il avait dû vendre sa montre et ses livres. C'était un garçon aux traits effacés, au regard sentimental, sensible et modeste à l'excès.

Il avait obtenu, l'année précédente, la Médaille d'Or de l'Académie. On l'a représenté comme un homme qui, s'étant rendu compte de sa non valeur artistique, avait voulu se faire un nom en devenant le « fidus Achates » de Keats, peignant inlassablement le poète de face, de profil, de trois-quarts, et dans toutes les poses ; consignait ses moindres mots dans son journal ; décrivant tous ses gestes. Il a fourni des armes contre lui-même en écrivant : « ce que j'ai exécuté par le pinceau ou par la plume ne me survivra pas. On se souviendra de moi à cause de mon bien-aimé Keats. » Il a vu son héros dans sa beauté, ce qui était le voir dans sa vérité. Il explique à Keats qu'un séjour prolongé à Rome pour lui, peintre, était une véritable chance. Il travaillerait dans les musées, se perfectionnerait, obtiendrait une bourse, — mais il oublia d'avouer qu'il était sans argent lui aussi. Il courut à Londres à la recherche d'une vieille dame qui lui devait trente Livres : prix d'un portrait en miniature, et cette somme, une lettre de recommandation de Lawrence pour Canova constituaient toute sa fortune. Il relevait, en outre, d'une crise hémipathique, et son aspect était tel que le commandant du brick demanda qui de Keats ou de lui était le malade.

Admirable époque où l'amour de l'art faisait naître entre hommes de nobles attachements que nos générations ne retrouvèrent que sur les champs de bataille.

Le 8 septembre, Keats dit au revoir à Fanny...

Elle n'approuvait pas ce voyage, mais n'en dit rien. Elle déclara plus tard : « Puisqu'il était perdu,

pourquoi ne pas l'avoir laissé doucement s'éteindre entre mes bras, au lieu de l'envoyer mourir sur une terre étrangère. »

Keats passe quelques jours chez Taylor, à Londres.

Abandonner sa jeune sœur, son autre Fanny, quel déchirement !

Le 17 septembre, Taylor et Keats arpentent les quais de Londres. Ils font les cent pas devant la *Maria Crowther*. Severn les rejoint, puis Woodhouse, puis Haslam muni du passeport que l'on avait oublié. Keats songe à Reynolds et à Brown...

Il y a à bord une passagère, Mrs Pidgeon.

Woodhouse et Haslam accompagnent les voyageurs jusqu'à Gravesend. Là, Haslam, à la prière de Keats, va acheter une fiole de laudanum.

Woodhouse, au moment de la séparation, coupe une mèche de cheveux de Keats ; et lui remet une lettre que le poète ne devra lire qu'en mer.

Le brick ne larguera ses amarres que le lendemain matin.

Pendant la nuit, une barque de pêche se range aux côtés de la *Maria Crowther*. A son bord, se trouve Brown se rendant à Londres. Les deux amis auraient pu se revoir.

Après dix jours de traversée, escale à Portsmouth. Keats va rendre visite à Mr Snook à Bedhampton où il passe la nuit, sa dernière nuit en Angleterre. Là,

il apprend que Brown est à 10 milles de là, à Chichester, chez le vieux Mr Dilke : pas le temps de lui faire signe. Bedhampton, Chichester, le temps de ses fiançailles avec Fanny, de la *Veillée de Sainte-Agnès* !...

Il écrit à Brown : « Mon cher Brown, le temps n'est pas encore arrivé pour vous de recevoir une agréable lettre de moi. J'ai différé de vous écrire car je sentais qu'il m'était impossible de vous égayer en vous donnant l'espoir reconfortant de ma guérison. Ce matin, au lit, la chose m'a frappé d'une manière différente. J'ai pensé que j'écrirais « pendant que j'en avais envie, » ou bien que je deviendrais trop malade pour pouvoir écrire ; et si alors le désir d'écrire devenait fort à ce moment là, cela serait très affligeant pour moi. J'ai encore beaucoup de lettres à écrire, et je bénis mon étoile d'avoir commencé, car le temps semble me presser, peut-être ai-je ici la meilleure opportunité. Nous sommes dans le calme, et je suis assez à l'aise ce matin. Si mes esprits semblent baisser, vous pouvez l'imputer au fait que nous avons passé une quinzaine en mer sans faire le moindre chemin. J'ai été très désappointé de ne pas vous rencontrer à Bedhampton et je suis très contrarié à la pensée que vous êtes à Chichester aujourd'hui. J'aurais été enchanté de partir pour Londres, rien que pour la sensation de me demander ce que j'y ferais. Je ne peux pas laisser ni mes poumons ni mon estomac, ni d'autres pires choses derrière moi. Je désire écrire sur des sujets qui ne m'agiteraient pas beaucoup, et il en est un que je dois mentionner afin d'en avoir fini avec lui. Même si mon corps devait guérir de lui-même, ceci l'en empê-

cherait. La chose pour laquelle je désire le plus vivre sera la grande cause de ma mort. Je n'y peux rien. Qui y peut quelque chose ? Si j'étais en bonne santé, cela me rendrait malade, et comment pourrais-je le supporter dans mon état ? Je pense que vous serez capable de deviner quel est le sujet sur lequel je reviens sans cesse, vous savez quelle était ma plus grande douleur pendant la première partie de ma maladie, dans votre maison. Je souhaitais la mort nuit et jour afin de me délivrer de ces douleurs, puis je souhaitais voir la mort s'éloigner, car la mort détruirait même ces douleurs qui sont mieux que rien. La distance et la mer, la faiblesse et le déclin font beaucoup pour vous séparer, mais la mort vous fait divorcer pour toujours. Quand l'angoisse de cette pensée a traversé mon esprit, je puis dire que l'amertume de la mort était passée. J'ai souvent désiré pour vous que vous puissiez me flatter d'un mieux. Je pense que, sans que j'aie à le mentionner, et pour l'amour de moi, vous serez un ami pour Miss Brawne quand je serai mort. Vous pensez qu'elle a beaucoup de défauts, mais pour l'amour de moi pensez qu'elle n'en a pas un seul. S'il y a quelque chose que vous puissiez faire pour elle en acte ou en parole, je sais que vous le ferez. Je suis à présent dans un état dans lequel les femmes simplement en tant que femmes ne peuvent pas avoir plus de pouvoir sur moi que des briques ou des pierres, et pourtant la différence de mes sensations entre Miss Brawne et ma sœur est surprenante. L'une semble absorber l'autre à un degré incroyable. Je pense rarement à mon frère et à ma sœur qui sont en Amérique. La pensée de quitter Miss Brawne est au delà

de la chose la plus horrible. Le sentiment de l'obscurité tombant sur moi, je vois éternellement sa figure qui éternellement s'évanouit. Quelques-unes des phrases qu'elle avait l'habitude d'employer la dernière fois que j'ai été soigné à Wentworth Place résonnent à mes oreilles. Y a-t-il une autre vie ? Vais-je me réveiller et trouver que tout ceci est un rêve ? Il doit y avoir une autre vie. Nous ne pouvons pas avoir été créés pour cette sorte de souffrance. — Je ne dirai rien de notre amitié, ou plutôt de la vôtre pour moi, si vous êtes plus malheureux que vous ne le méritez, vous ne serez jamais aussi malheureux que moi. Je penserai à vous à mes derniers moments. J'essayerai d'écrire aujourd'hui à Miss Brawne, si cela est possible. Un arrêt soudain de ma vie au milieu d'une de ces lettres ne serait pas une mauvaise chose, car pendant ce temps là on est porté par une sorte de fièvre. Bien que fatigué par une lettre plus longue qu'aucune de celles que j'ai écrites depuis longtemps, il serait préférable de continuer plutôt que de se réveiller au sens des vents contraires. Nous espérons toucher cette nuit à Portland-roads. Le capitaine, l'équipage et les passagers sont tous de mauvaise humeur et fatigués. J'écrirai à Dilke. Je me sens comme si je fermais ma dernière lettre pour vous. »

*
* *

A Gravesend une jeune fille, Miss Cotterell, phtisique elle aussi, a pris passage à bord de la *Maria Crowther*. Le brick transporte trois invalides et une

dame très maigre : quatre coqs de combat plaisante Keats.

Il a décacheté la lettre de Woodhouse, et il a lu ces lignes émouvantes : « Ils sont nombreux ceux qui prennent un intérêt plus que fraternel dans le rétablissement de votre santé. Mais il en existe certainement un dont la main puisera sans compter dans tout ce qu'il possède, afin de vous procurer tout ce dont vous pourrez avoir besoin,

Et celui-ci est votre très sincère et affectionné

R. WOODHOUSE.

Samedi soir, 16 sept. 1920. »

*
* *

Le journal de Severn relate les moindres incidents de la traversée : mal de mer ; tempête ; attentions exquises de Keats à l'égard de Miss Cotterell : elle étouffe quand les hublots sont fermés ; quand ils sont ouverts, Keats tousse et redoute une hémorragie ; rencontre d'un aviso portugais qui les prend pour des corsaires ; quarantaine à Naples : des anglais, dont le frère de Miss Cotterell, viennent leur apporter imprudemment, à bord du brick, des fleurs, des raisins ; on ne leur permet plus de redescendre à terre, et les voilà prisonniers.

Naples, visitée par mauvais temps, désillusionne Keats. Le voyage l'a horriblement éprouvé. Le caractère des Napolitains, de leur roi Ferdinand esclave des Autrichiens, la ville elle-même lui déplaisent. Il lit les neuf volumes de *Claïsse Harlowe*, le soir,

dans sa chambre de l'hôtel Villa da Londra. Il recommande Fanny à l'amitié de Brown, une fois encore, désespérément.

Une lettre de Shelley lui conseille de venir s'installer à Pise — mais ne lui offre pas l'hospitalité.

En reconnaissance des soins dont elle a été entourée, Miss Cotterell et son frère offrent à leur compagnon de voyage un dîner d'adieu arrosé de vin de Falerne ; puis Keats et Severn prennent, en voiture, la route de Rome ou ils arrivent, par petites étapes, le 17 novembre.

Ils s'installent place d'Espagne, au bas de l'escalier menant à la Trinité des Monts. Le docteur Clarck, qui a trouvé le logement, demeure tout à côté. Sur ses conseils, Keats achète un cheval et une voiture pour se promener. Il loue un piano. Le Colysée sortant d'un amas de masures somptueusement recouvertes de verdure l'émerveille. Dans la campagne l'apparition d'un cardinal vêtu de pourpre, assisté de deux valets en livrée, tirant des oiseaux qu'attire un hibou empaillé le frappe brusquement de la sensation, horrible pour lui, de l'exil.

Il se lie avec un officier anglais, en Italie pour raison de santé. Tous deux vont admirer au Corso la princesse Pauline Borghèse qui, paraît-il, remarque le nouvel ami de Keats.

Les monuments, les antiquités le lassent bientôt. Il les regarde sans plaisir ni curiosité. Il ne veut pas que Severn gaspille tout son temps avec lui, et le supplie de se mettre au travail.

Il lit les poètes italiens. Les vers d'Alfieri :

*Misera me ! sollievo a me non resta
Altro che, pianto, ed' il pianto e diletto*

le bouleversent.

L'angoisse l'a ressaisi.

La musique seule l'apaise.

Le 10 décembre et les jours suivants, il vomit le sang, — et c'est une agonie dont Severn, heure par heure, surveillera les progrès.

L'aigle errant blessé avait trouvé un refuge pour replier ses ailes et expirer...

*
* *

Le premier soin de Keats fut de demander à Severn s'il n'avait jamais vu quelqu'un mourir. Il lui décrit ce que sera sa propre agonie, et lui recommande de ne pas avoir peur. Hémorragies ; anéantissements dans le sommeil ; délires ; ennuis d'argent : on a des difficultés pour toucher le chèque de Taylor. Ennuis avec les autorités : elles surveillent cette maison dans laquelle un homme meurt de la poitrine. Des policiers attendent qu'il ait fermé les yeux — de par les Lois, il faudra brûler les objets souillés par le souffle impur.

Dans les rares instants de lucidité et de calme. Keats, tragique pèlerin de la « Vallée de la Création de l'âme », se montre à nous dans toute son humanité. Pas un mouvement ni un mot de violence. Pas une pensée égoïste. Il s'éteint dans un pathétique

tranquille, et en suavité. « J'ai pitié de vous Severn ! Dans quels tracas et dangers n'êtes-vous pas entré pour moi ! Je serai bientôt déposé au fond de la calme tombe ». Le mot *calme*, toujours ! « Oh ! je peux sentir la froide terre me recouvrir et les marguerites pousser sur moi ! Cette vie posthume que je mène. quand donc finira-t-elle ? » — C'est là son seul cri de révolte.

Severn à bout de forces s'assoupit, parfois, au chevet du malade. Pour ne pas le laisser dans l'obscurité, il réunit les bougies par une mèche ; et Keats voyant, une nuit, la flamme courir le long du fil s'écrie : « Oh ! Severn, une petite fée vient d'allumer l'autre bougie... »

Il indique la place où il désire être enterré : auprès de la Pyramide de Caius Cestius, dans un endroit où les violettes abondent. Il compose son épitaphe :

Ci-git un dont le nom fut écrit sur de l'eau.

Severn lui lit les sermons de Jeremy Taylor sur la Sainte Vie et la Sainte Mort...

*
* *

Ses dernières paroles furent : « Severn soulevez-moi. Je meurs. Je m'en irai sans souffrir. N'ayez pas peur. Remerciez Dieu. ELLE vient, enfin... »

C'était le 23 février, à 4 heures de l'après-midi. Le sang bouillonna dans la poitrine jusqu'à 11 heures du soir.

Puis ce fut le coma...

Le moment précis où cette AME s'envola est le secret de Dieu.

L'autopsie. Les deux poumons sont entièrement consumés. Les médecins s'étonnent qu'un organisme humain ait si vaillamment et si longuement résisté.

Keats n'avait pas décacheté les dernières lettres de Fanny. Severn les déposa sur le cœur de son ami qui emportait aussi la cornaline ovale et blanche qu'il avait incorporé avec sa chair en la serrant convulsivement dans sa main durant ses deux mois d'agonie.

Quatre personnes suivirent le convoi : Severn, le docteur Clarck, le docteur Luby, le docteur Wolff qui lut le service funèbre.

Le docteur Clark fit planter des marguerites sur la tombe : « Cela eût été le vœu du pauvre Keats, dit-il. Puisse-t-il en avoir connaissance !... »

1913-1928.



28 Jan^r 30^r 1819 Mr^r - drayden took to me several
a deadly sweet was on him all this night

KEATS

d'après le dessin de SEVERN

(Reproduit après le dessin de Severn)

NOTES FINALES

Des ouvrages consultés, nous ne signalerons que les principaux :

SIDNEY COLVIN : *Keats*. (Macmillan, 1887.)

SIDNEY COLVIN : *John Keats, his life and poetry ; his friends critics and after fame*. (New-York, Scribner's sons, 1917.)

AMY LOWELL : *John Keats*. (Jonathan Cape, London, 1925.)

MIDDLETON MURRY : *Keats and Shakespeare*. (Oxford University Press, 1925.)

CLARENCE DEWITT THORPE : *The Mind of John Keats*. (Oxford University Press, 1926.)

LUCAS EDWARD VENALL : *Charles Lamb*. (London, Methuen, 1907.)

*
* *

Ajoutons :

La correspondance de Shelley (Chatto and Windus, 1914.) — *Medwin : Conversations of Byron* (Galigiani, 1821.) — *Kozsul : La Jeunesse de Shelley* (Bloud, 1910.) — *Wolf : Keats* (Hachette), etc... etc...

NOTES FINALES

Des ouvrages consultés, nous ne signalerons que les principaux :

SIDNEY COLVIN : *Keats*. (Macmillan, 1887.)

SIDNEY COLVIN : *John Keats, his life and poetry ; his friends critics and after fame*. (New-York, Scribner's sons, 1917.)

AMY LOWELL : *John Keats*. (Jonathan Cape, London, 1925.)

MIDDLETON MURRY : *Keats and Shakespeare*. (Oxford University Press, 1925.)

CLARENCE DEWITT THORPE : *The Mind of John Keats*. (Oxford University Press, 1926.)

LUCAS EDWARD VENALL : *Charles Lamb*. (London, Methuen, 1907.)

*
* *

Ajoutons :

La correspondance de Shelley (Chatto and Windus, 1914.) — *Medwin : Conversations of Byron* (Galigiani, 1821.) — *Kozsul : La Jeunesse de Shelley* (Bloud, 1910.) — *Wolf : Keats* (Hachette), etc... etc...

*
* *

Une photographie de la chambre mortuaire de Keats ; des feuilles de violettes cueillies sur sa tombe et qui achèvent de se flétrir sous la glace d'un cadre ; une vue du cimetière de Caius Cestius ; des méditations devant les divers portraits du poète, méditations si ardentes que le divin visage contemplé et interrogé s'animait, parfois, nous semblait-il, et que des lèvres entr'ouvertes s'échappait le secret à demi révélé, déjà, par les lettres et les poèmes : voilà les sources profondes de ce livre...

*
* *

L'ouvrage de Sir Sidney Colvin est, et restera probablement la base de tout ce qu'inspireront l'âme et le génie de l'auteur d'Hyperion.

*
* *

Miss Amy Lowell a consacré à Keats deux énormes volumes ornés de précieux documents iconographiques. Labeur d'une existence entière. Magnifique travail qui complète heureusement les recherches de Colvin. On doit à Amy Lowell ces infimes détails biographiques inestimables pour quiconque tente de faire revivre une époque et un homme. Miss Amy Lowell a retrouvé un fragment d'une de ces Lettres-Journal que Keats expédiait à son frère ; elle nous a appris la liaison de Broron et d'Abigaïl Donohue. Nous ne partageons pas, néanmoins, ses jugements trop maternels sur l'œuvre et le caractère si complexe de Keats.

*
* *

Keats et Shakespeare, par Middleton Murry, est, à notre avis, ce qui a été écrit de plus substantiel sur Keats, homme et écrivain.

*
* *

Clarence Dewitt Thorpe s'attache à mettre en relief le côté philosophique de Keats, et y réussit souvent. Nous nous sommes appliqués à en peser la charge humaine.

*
* *

Les articles de revues — françaises et étrangères — concernant Keats sont trop nombreux pour être énumérés ici. Les éditions de Keats en contiennent généralement la liste. Consulter aussi le Keats-Shelley Memorial (Macmillan 1913).

*
* *

Nous nous sommes servis, pour les Lettres de Keats, de l'édition de Sir Sidney Colvin (Macmillan, 1925) ; et de celles de Buxton Forman (Gowans and Gray, Glasgow, 1901). Les éditions des Poèmes sont nombreuses. Celle de M. E. de Selincourt (Methuen, London, 1905) est indispensable à l'étudiant qui désire posséder l'œuvre de Keats dans toute sa lumière. Nous avons suivi le texte de Buxton Forman (Oxford, University Press, 1908.)

*
* *

Hypérion sous la forme d'une vision a-t-il précédé ou suivi Hypérion sous la forme d'un poème? La question a mis aux prises les commentateurs. Mais — d'accord avec Middleton Murry et d'autres contre Amy Lowell — il nous paraît évident que la Vision est postérieure au Poème. Aussi n'avons-nous pas jugé nécessaire de soumettre au lecteur ce débat de spécialistes.

*
* *

Il n'existe des Poèmes de Keats que des traductions fragmentaires — et à revoir. — Les Lettres à ses amis et à sa famille ont été partiellement traduites, au cours d'études et d'essais — souvent mal interprétées. — Les Lettres à Fanny Brawne ont été traduites par M. des Garets et par Léon Bocquet, dans un choix de Poèmes édité par la Renaissance du Livre. Les Lettres à Fanny Brawne, sans leur contexte, perdent leur signification — car tandis que Keats écrivait les lettres les plus passionnées qu'un homme ait jamais adressées à une femme, il écrivait aussi les lettres les plus nobles et les plus intelligentes qu'un poète ait jamais écrites sur le monde et son art : les lettres les plus exquises qu'un frère agonisant ait jamais écrites à sa jeune sœur malheureuse.

*
* *

Puisqu'il s'agit de traductions, un mot encore : Les passages des Poèmes et des Lettres incorporés avec notre texte ne doivent que rarement être regardés comme

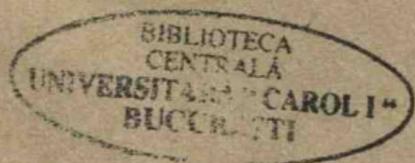
d'exactes traductions. Le plus souvent, nous avons emprunté à Keats ses images, afin de le laisser exprimer, lui-même, ses pensées dans leur hauteur et leur subtilité, et ses sentiments dans leur délicatesse et leur violence.

*
* *

La phrase de Claudel sur Shakespeare (p. 183) est citée par Léon Daudet dans ses Mémoires littéraires.

*
* *

Dans un prochain ouvrage : Keats, Léopardi, Poe, l'œuvre poétique de l'auteur d'Endymion sera étudiée.





1890
1891

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 5 JUIN 1928
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITĂȚII "CAROL I"
BUCUREȘTI

VERIFICAT
2017